

John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



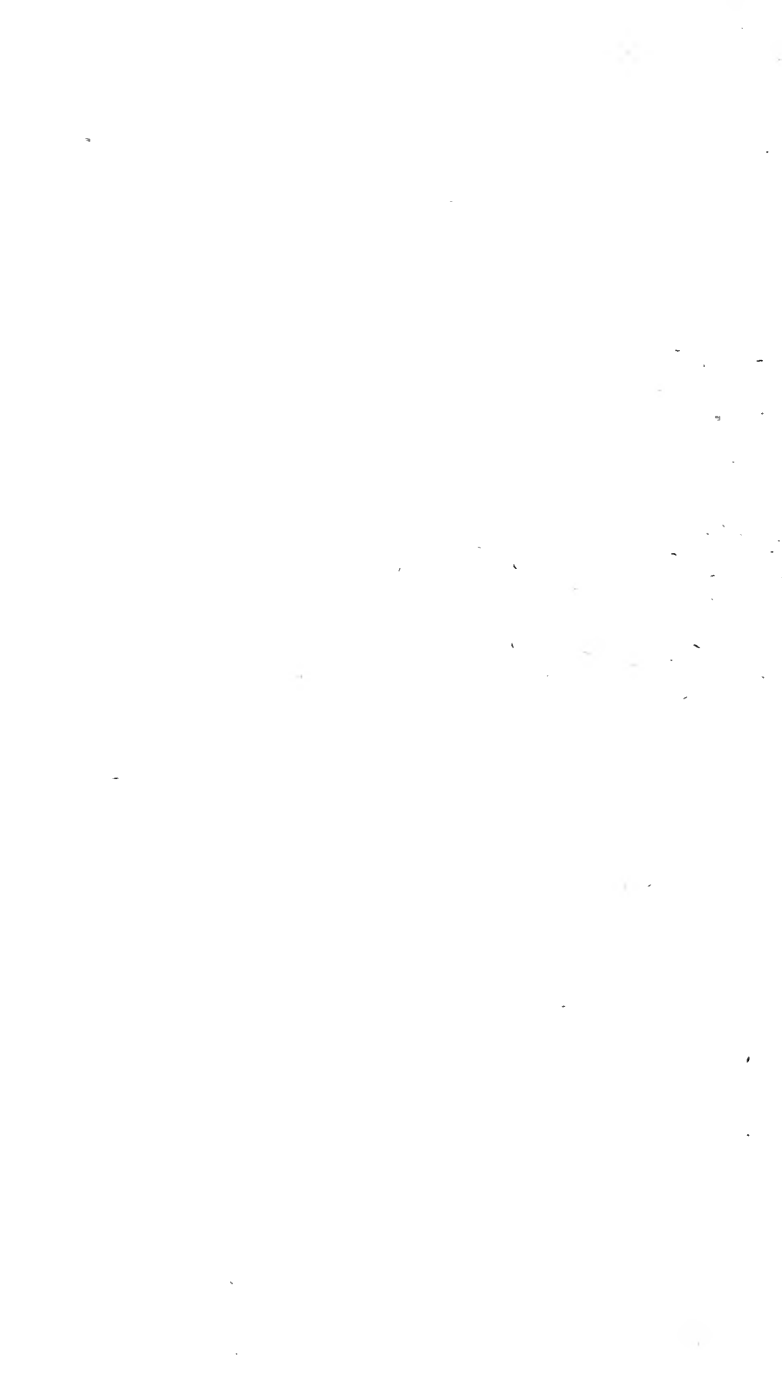
SHELF No.

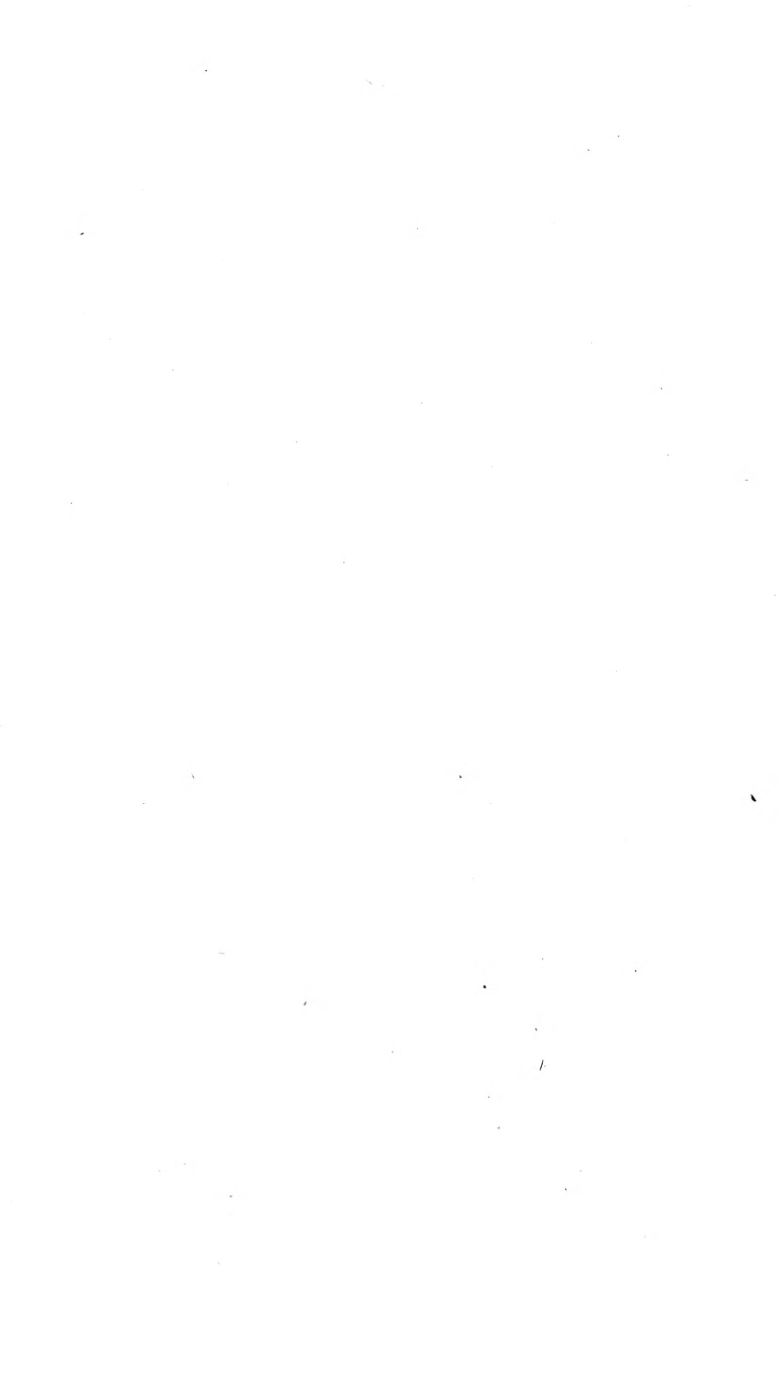
ADAMS

163.5

15.2







AMBASSADES

DE MESSIEURS

DE NOAILLES

EN ANGLETERRE.

TOME SECONDE.



AMBASSADES

DE MESSIEURS

DE NOAILLES

EN ANGLETERRE.

RÉDIGÉES par feu M. l'Abbé DE VERTOT.

Ouvrage posthume de cet Auteur.

TOME SECOND.



A LEYDE,

& se trouve à Paris

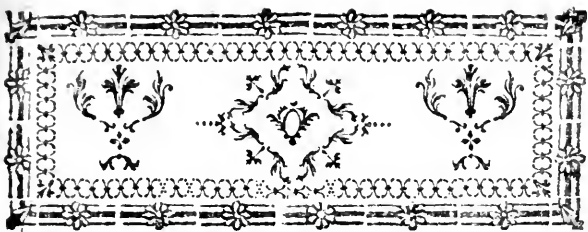
Chez { DESSAINT & SAILLANT, Libraires, rue
Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le
Collège.
DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. D C C. L X I I I.

T

163.5

15.2



P I E C E S
JUSTIFICATIVES
DES AMBASSADES

De Mrs. ANTOINE & FRANÇOIS DE
NOAILLES en Angleterre.

M. le CONNESTABLE DE MONT-
MORENCY à M. DE NOAILLES.

23 décembre 1552.

*Le connétable de Montmorency donne
avis à Antoine, seigneur de Noailles,
que le roi l'a nommé pour succéder au
seigneur de Bois-Dauphin dans l'am-
bassade d'Angleterre.*

MONSIEUR DE NOAILLES, parce que le
roy [a] veut revocquer M. de Boisdaut-
phin [b] d'Angleterre, & qu'il vous faist ces

[a] Henri II.

[b] René de Laval II du nom, maître d'hôtel;
depuis gentilhomme de la chambre, père d'Urbain
de Laval, maréchal de France,

honneur que de vous eslire en sa place pour le servir d'ambassadeur, j'ai advisé de vous faire la présente pour vous en advertir, & prier de me mander si vostre santé pourra porter la peyne & travail requis de prendre audict estat, pour vous envoyer lever le siege audict sieur de Boisdaulphin par delà, & sur ce, attendant la response que vous me ferez par la poste; je prieray dieu, qu'il vous doint, monsieur de Noailles, ce que desirez. De Compiègne ce 23 jour de décembre 1552 : vostre bon ami Montmorency [c].

[c] Favori & premier ministre.

LE ROY à M. DE NOAILLES.

21 avril 1553.

Le roi ordonne à Antoine de Noailles, son ambassadeur en Angleterre, d'y solliciter un sauf-conduit en faveur de l'archevêque de Glasco, qui s'en retournoit en Ecosse.

MONS DE NOAILLES, l'archevesque de Glasco [a] s'en va en Escosse pour pourveoir à quelques siens affaires, & m'a promis qu'il retournera de deça incontinent qu'il y aura satisfait. Et pour ce que, pour plus grande seurte & commodité de son voyage, il desire passer par Angleterre, je vous prie que vous faires requeste & instance envers le roy d'Angleterre [b], mon bon fils & frere, qu'il

[a] Jacques Béton.

[b] Edouard VI.

luy accorde en ma faveur saufconduit d'un an, & pour son passage par ledict royaume d'Angleterre, tant aller que retourner, avec vingt hommes & autant de chevaulx de son train, que vous lui ferez incontinant dépescher, pour luy envoyer la part qu'il vous fera sçavoir. Et pour ce que je remets à mon cousin le conestable de vous faire sçavoir de mes nouvelles, & de ce qui est succédé à mes affaires depuis vostre partement, je ne vous feray ceste cy plus longue, que de prier dieu, mons de Noailles, qu'il vous ait en sa sainte garde. Escrit à S. Germain en Laye le 21 jour d'avril 1553. Signé Henry : Et plus bas, Bourdin.

M. DE NOAILLES & M. DE BOISDAULPHIN
au Roy.

7 mai 1553.

Antoine de Noailles & Bois-Dauphin sollicitent le premier ministre d'Angleterre de leur procurer une audience du jeune roi, pour découvrir l'état de la santé de ce prince; & ils lui insinuent, pour l'obtenir, qu'il est de son intérêt de feindre au moins de les faire entrer dans son appartement, pour cacher aux ennemis du gouvernement, l'extrémité où étoit réduit ce prince.

SIRE, depuis l'arrivée de moy Noailles en ce lieu, qui a esté dez le dernier du mois.

passé , nous avons tousjours esté apres à poursuivre nostre audience du roy d'Angleterre & les seigneurs de son conseil , afin de satisfaire à vostre intention & à la charge qu'il a pleu à vostre majesté nous donner ; & voyant, sire , qu'elle nous estoit remise , & que l'on nous tenoit en suspens à cause de l'indisposition dudict seigneur , qui n'est veu que de fort peu de personnes , nous advisâmes , pour à la vérité sonder l'estat de sa santé , avec démonstration de la bonne volonté & affection que vostre majesté a au bien & repos des affaires de ce royaume , mesmes en l'endroit dudict seigneur roi d'Angleterre , pour le regard de l'amitié singuliere que vous luy portez , & de l'alliance qui est entre vos deux majestez , faire entendre il y a trois jours au duc de Northumberland [a] l'extreme desplaisir que ce vous seroit d'avoir nouvelles de la maladie de sondict maistre , étant le bruiet par la ville qu'il luy alloit de mal en pis de sa santé , & pour ce que nous scavions de certain qu'il y en avoit qui estoient aux escoutes [b] , & ne faisoient sinon espier quel train elle prendroit , (comme à la vérité il se pouvoit croire que ceulx [c] qui s'attendent de recueillir cette succession ne dorment pas) , nous ne voullions faillir de lui en donner advis , & aussi l'avertir que d'au-

[a] Jean Dudley , vicomte de l'Isle , comte de Warwick.

[b] Le marquis de Las-Navas , ambassadeur de l'empereur Charles-quin.

[c] Marie d'Angleterre , fille aînée de Henri VIII & de Catherine d'Arragon sa première femme.

tant que nous demourerons plus longuement sans aller à la court, tels spectateurs se nourriroient davantage de l'espérance qu'ils ont. Pour à quoi obvier, ainsi qu'il nous sembloit estre tres requis, nous eussions trouvé fort bon, avec leurs meilleurs advis, d'aller où est ledict roy d'Angleterre, le plutost que faire se pourroit, & encores que sa santé ne permist que nous le peussions veoir, nous feindrions l'avoir veu [d] ce que ayant bien gousté ledict duc avec plusieurs autres choses que nous lui mandasmes pour le rendre plus aisé que ceste ouverture n'estoit fondée que sur une pure & sincere affection, que nous, comme vos ministres avons au bien de ced. royaume, fit response qu'il nous remercioit de ce que nous luy avions voulu donner cest advertissement, lequel de sa part il louoit grandement, & que après en avoir communiqué aux autres seigneurs de ce conseil, il nous feroit entendre de ses nouvelles : & suivant cela, sire, Me. Masson [e] vint hier vers nous, lequel nous fit entendre de la part des seigneurs de ce conseil, comme ils nous attendoient aujourd'huy à dîner, où nous n'avons fait faulte de nous trouver ; & nous semble, sire, ne debvoir obmettre de vous discourir par le menu comme les choses sont passées entre nous, qui sont telles que sortans de la table, le milord Cham-

[d] Le roi Louis XI, dit Philippes de Commines, (étant fort bas, fit grand difficulté de jurer les traités ; mais c'étoit pour n'être point vu. C. 130

[e] Secrétaire d'état pour la langue Françoisse, & célèbre par plusieurs ambassades.

berland [f] a feint nous venir advertir comme le roy son maistre nous attendoit ; & tenans le chemin pour aller le trouver , nous sommes retirez à part en une chambre : & là lesdicts sieurs du conseil nous ont mis en avant comme ils avoient tres bien consideré l'ouverture que nous avions faicte audict duc, laquelle ils avoient trouvée tant utile & nécessaire pour le repos de leurs affaires , & si propre pour destourner tels escouteurs du guet qu'ils peuvent faire sur la disposition de leur maistre , qu'ils ne vouloient pas faillir de nous en remercier , ayant , ainſy qu'ils nous ont dict , tres clairement congneu par l'office que nous avons faict en cest endroit , combien est grande & vraye vostre amitié vers icelluy roy leur maistre & eulx. Et d'aultanſt , sire , que nous avons bien aperceu par le viſage de la compaignie [g], & meſme par les paroles dudiſt duc , le péril de la maladie d'icelluy roy , & le peu d'eſpérance que l'on peut avoir qu'il retourne en convaleſcence , il nous a ſemblé promptement & en toute dilligence vous debvoir faire ceſte dépeſche , pour en tenir advertie votre majeſté ; enſemble , comme nous ſommes ſi avant entrez en ce propos avec ledict duc , qu'il eſt venu juſques à nous demander ce que nous ferions ſi nous eſtions en ſa place ; à quoi nous n'avons obmis , sire ,

[f] Milord Darcy.

[g] Il eſt des miniſtres ſi peu maîtres d'eux-mêmes dans les grands évènements , qu'on lit , pour ainſi dire , dans leurs yeux le ſoir les dépêches qu'ils ont reçues le matin.

DE NOAILLES.

de luy respondre & proposer tout ce que nous avons peu juger tendre au bien, faveu & avantage de vos affaires : & y a davantage, sire, que ledict duc parlant particulièrement de cecy avec moy Boisdauphin, m'a dict & juré que jamais il ne porteroit armes que pour le service du roy son maistre ; ou bien advenant qu'il pleust à dieu l'appeller en celluy de vostre majesté, chose qui me sembleroit bien mériter, sire, qu'il vous pleust, ayant esgard à la conséquence de ce que dessus, escrire quelque honneste lettre audict duc, sans toucher plus particulièrement de ceste affaire, que de le remettre à nous croire de ce que nous luy dirons de vostre part. Car quant à moy Boisdauphin, je ne puis encores faire mon estat certain du temps que je partiray d'icy, n'ayant encores esté receu en mon lieu M. de Noailles, & oultre cela ne sçachant au vray quand il le pourra estre : qui est &c.

MM. DE NOAILLES & DE BOIS-DAUPHIN
à M. le CONNESTABLE.

7 mai 1553.

Copie du temps non signée.

L'empereur fait des levées extraordinaires, & fait courir le bruit qu'il doit jeter une puissante armée en Champagne, qui lui ouvrira le chemin de Paris.

MONSIEUR, par la iettre que présentement nous escripvons au roy, nous re-
nons la majesté si amplement advertie des oc-

currances de deça, qu'il ne nous semble avoir riens a adjouster a ceste cy, si ce n'est monseigneur, pour vous donner advis qu'il ne vient pour ceste heure autres nouvelles des Pays-Bas de l'empereur, sinon du grand aprest qu'il fait pour la guerre, estant (comme le bruit court) sur le point de lever une fort grosse armée (oultre celle qu'il a de présent en Picardie) laquelle il ne promet pas faire moins entrer en pais que de la faire aller, tenant le chemin de la Champagne jusques a Paris. Mais nous esperons bien en estre quittes pour les menaces desquelles ledict empereur n'a jamais été chiche, & oultre cela, monseigneur, ceulx qui discourent pardeça sur ceste affaire, n'oublient point, cognoissant l'accoustumée façon d'icelluy empereur, imprimer en leur esprit qu'il peult avoir fait courir ce bruit, esperant parvenir par ce moyen à meilleures & plus avantageuses condition de paix qu'il ne feroit aultrement. Voilà, monseigneur, tout ce que nous avons pour ceste heure digne de vous estre escript. Qui fera occasion que nous ne vous ennuirons de plus longue lettre; monseigneur vous trouverez cy enclos ung paquet que M. d'Oysel vous a depesché, lequel, a ce que je Bois-daulphin, ay pu veoir, vous ne trouverez de fort fresche date.

Monseigneur, apres avoir présenté nos tres-humbles recommandations a vostre bonne grace, nous supplierons le créateur, vous donner.

M. LE CONNESTABLE À M. DE NOAILLES.

7 mai 1553.

Le roi d'Angleterre offre sa médiation pour terminer les différends qui sont entre le roi & l'empereur. Conférence entre les ministres Anglois & ceux de France.

MONSIEUR de Noailles, maistre Woton [a] & le fleur de Charanger [b], que le roy d'Angleterre a deputez pour venir de deça pour les occasions que vous avez peu entendre, sont arrivez il y a ja quelques jours & ont eu audience du roy, en laquelle apres luy avoir faict entendre les occasions de leur voyage & tenu plusieurs propos de la parfaite amitié que ledict seigneur roy leur maistre porte audict seigneur son bon pere & frere, luy ont faict entendre le singulier desir qu'il a de pouvoir estre mediateur d'une bonne paix & pacification d'entre luy & l'empereur, au grant repos & tranquillité de la chrestienté; & que, s'il plaisoit à sa majesté qu'il s'en empeschast, & que la dessus il luy voulsist faire entendre les occasions qui avoient esté motifves de ceste guerre, & les partiz & conditions dont ledict seigneur se

[a] Nicolas Malherbe, do^x en des églises de Cantorbéry & d'York.

[b] Chaloner, auteur du livre de la république Angloise, qu'il composa étant ambassadeur en Espagne. *Cand. p. 154.*

contenteroit, pour venir audict accord & pacification, ledict seigneur roy d'Angleterre embrasseroit ceste affaire avec toute la plus grande affection qu'il luy seroit possible, ne desirant rien tant en ce monde que de pouvoir estre auteur d'un si bon œuvre & de faire chose, en cela, qui succedast au bien, honneur & avantage du roy, son bon pere & frere, à qui il a voué toute son affection. Le roy, apres avoir mercié ledict seigneur roy d'Angleterre de ceste tant honneste demonstration d'amitié qu'il faisoit en son endroit, & avoir aveuré lesdicts ambassadeurs qu'il ne la continuera jamais à l'endroit de prince qui luy demeure sincere & perpetuel amy, qu'il fera, luy fist entendre qu'il estoit prince équitable & raisonnable; qu'il ne refuseroit jamais partiz & conditions honnestes & raisonnables qui luy seroient proposées pour venir à ladicte paix, pour estre l'un des biens qu'il cognoissoit aujourd'huy le plus necessaire en la chrestienté, estant bien marry de ce que l'on l'avoit si vivement picqué, offensé & irrité; que, apres avoir enduré [c] infinis actes purs hostilles de la part dudit empereur, il avoit esté contrainct de s'en ressentir & se declarer ouvertement son ennemy, dont il remettoit à moy de leur dire les particularitez: ce que je feiz, deux ou trois jours apres, en presence de M. le cardinal de Lorraine & de M. le Garde des sceaux, qui assisterent à nostre pourparler; n'ayant

[c]. François I & Henri II se plaignoient que Charles-quinz étoit plus dangereux ennemi au milieu de la paix que dans une guerre déclarée.

peu plustost m'assembler avec lesdicts ambassadeurs, pour quelque peu d'indisposition qui survint cependant audict seigneur. Et pour ce que le discours desdictes particularitez seroit trop long à reciter icy par le menu, je l'ay faict rediger par escript, tel que je le declaray de mot à autre, & le vous envoie presentement affin de mieulx vous en esclaircir, & semblablement de ce que je leur mis avant des partiz auxquels le roy voudroit parvenir pour conclurre ladicte paix; suivant lesquels, si l'on vient à vous en parler, vous en respondrez. Mon propos finy, ledict sieur Woton, prenant la parole, me demanda s'il pouvoit escrire audict seigneur roy d'Angleterre, son maistre, que les partiz que je luy avois desduictz estoient ceulx avec lesquels le roy entendoit traicter avec ledict empereur, & si sondict maistre en pourroit faire faire l'ouverture par ses autres ambassadeurs qu'il a envoyez devers ledict empereur. Je luy respondis que ce que je luy en disois ainsi particulierement n'estoit à autre intention que pour monstrier audict seigneur roy d'Angleterre & à eulx, que le roy faisoit tel estat & estime de l'amitié de leurdict maistre, & en avoit telle fiance, qu'il ne luy celleroit jamais rien de ses affaires, quelques grans & importans qu'ils feussent, & s'en descouvriroit tousjours à luy, & à ses serviteurs & ministres, comme à son plus seur & fidelle amy; mais si ledit Woton de luy mesme luy vouloit donner advis de tous nos propos, & ledict seigneur roy d'Angleterre trouvaist bon d'en faire l'ouverture, il en ufast comme bon luy sembleroit & adviseroit pour le

mieulx. Et pour ce que ledit Woton me re-
pliqua la dessus si le roi auroit pas agréable
que ledict seigneur roi d'Angleterre s'em-
ployast en ceste affaire , je luy respondis qu'il
l'aymeroit de luy plus que de prince & po-
tentat de ce monde ; & que l'œuvre estoit si
bon , que ledict seigneur roi d'Angleterre
n'en pourroit estre que grandement loué &
recommandé d'un chacun , ne faire plus gran-
de demonstration de sa bonne volunté qu'il
feroit en cest end-oict. Cela finy , il me parla
de Metz , Toul & Verdun [d], qui estoit pour
sentir si le roy se voudroit point laisser aller
à en accorder la restitution. A quoy je luy re-
plicquay que aux forces que le roy avoit mi-
ses dedans lesdictes trois citez , & avoit esté
à l'instance des princes de la Germanie , ses
alliez , qui l'en avoient prié & sollicité , pour
prevenir l'empereur qui s'en vouloit saisir à
l'oppression de la liberté Germanique & puis
à la ruine des pays de sadiete majesté , s'il eust
peu ; que lesdictes trois citez ne tiennent ne
congnoissent rien de l'empereur [e] ; & quant
au saint empire , elles n'y doivent que l'hom-
mage , ayant chescune d'icelles un evesque
qui en est souverain ; au prejudice desquels , ne

[d] Villes que la France prétendoit avoir été
usurpées par les empereurs d'Allemagne sur nos
rois de la seconde race. *V. du Puy , droits du roi ,*
p. 608.

[e] Charles , cardinal de Lorraine , évêque de
Metz se rendit odieux aux véritables François , pour
avoir demandé en 1551 une sauve-garde à l'empe-
reur Maximilien second ; d'où s'ensuivit la guerre
cardinale. *De Thou , liv. 37.*

Du Puy , p. 611.

dudict saint empire, le roy n'a jamais rien pensé faire, en prenant la protection desdictes citez contre un empereur qui ne cherchoit que de les opprimer & ruiner. Joinct que les deux citez de Toul & de Verdun sont de temps immémorial en la garde des roys de France. Et encores que ledict seigneur eust ses forces dedans, il n'avoit empesché ny empescheroit les droicts dudict saint empire, & l'autorité des evesques qui en estoient souverains: ce que n'a pas fait l'empereur pour le regard de Cambray, Constance & de tout l'Estat d'Utrech & du Liege, qui sont eveschez de l'empire, ne semblablement du pays de Frize, duquel la pluspart des places sont aussi villes de l'empire; mais s'est le tout approprié à l'oppression de la liberté desd. villes & estats & diminution des droictz dudict empire, pour en accroistre & augmenter son patrimoine. Ce que ledict de Woton & ses collegues confesserent n'avoir jamais si clairement entendu, faisant démonstration d'estre bien aises d'en estre si particulièrement esclairsis, pour en respondre à ceulx qui leur en parleroient. Ilz me tindrent propos, apres nostredict pourparlé fini, de quelques provisions touchant le fait de ces depredations que je suis apres à leur faire expedier les plus favorables qu'il sera possible; ne voulant obmettre à vous advertir que, en toutes les negotiations que j'ay jamais faictes avec gens de ceste nation, je ne les veiz aller si modestement ne avecque propos si honnestes & amiables qu'ilz feirent durant tout nostre pourparler, & que je leur voys continuer, qui est si loing de ce quel'on vous en dist à vostre passage de la mer.

Vous nous advertirez en quelle disposition vous les aurez trouvé à votre arrivée par delà, & de ce que vous jugerez qu'il s'en doibt esperer.

Au demeurant, M. de Noailles, le roi avoit puis nagueres faict prendre le sieur de Chesselles pour certains grans cas & crimes dont il estoit chargé, & le faisant garder pour lui estre fait son procez, il a trouvé moyen de briser les prisons & s'est esvadé & retiré en Angleterre avec sa femme, ainsi que nous avons esté advertis; & pour ce que par les anciens traictés faicts entre les roys de France & d'Angleterre, & mesmement par celui de l'an 1546 [f], il est convenu & accordé que nul d'efficts deux princes ne recevra en son royaume lesdicts subjects de l'autre prince qui seront transfuges ou crimnells de trahison & crime de leze-majesté, & ne leur donnera ne fera donner aucune ayde, assistance, conseil ne faveur, mais vingt jours apres qu'il en aura esté requis par lettres de l'autre prince, les délivrera selon & ainsi que verrez plus amplement par l'extraict du traicté de ladicte année 1546, que je vous envoie. Je vous prie, M. de Noailles, que suivant la lettre que le roy en escript au digne seigneur roy d'Angleterre son bon filz & frere, vous faictes toute l'instance qu'il vous sera possible envers luy & les seigneurs de son conseil, à ce que en chose si honneste & raisonnable, ils le veuillent gratifier & vous fassent délivrer ledict sieur de Chesselles &

[f] Voyez le second tome des traités de paix. édis. d'Amsterdam, p. 240.

sa femme , pour les envoyer de deçà. Ce que vous ferez , si vous les pouvez recouvrer , avec si bonne garde & seureté , qu'il n'en puisse advenir faulte par les chemins : & pour y parvenir plus facilement , vous pourrez remontrer audict seigneur roy d'Angleterre , & aux seigneurs de sond. conseil , que le roy ayant esté requis de la part de leur ambassadeur pour trois transfuges d'Angleterre qui s'estoient retirez en France , il fist tout à l'heure expedier commissions expressees pour les faire prendre & arrester quelque part qu'ils peussent estre trouvez , & donner à ses deputez toute la faveur & assistance dont ils auroient besoing pour l'exécution desdictes commissions ; & davantage , ledict seigneur auroit deliberé d'en user de mesmes pour le regard de Stuclet , auquel il fist dire qu'il eust à se retirer de son royaume , & que si ledict seigneur roy d'Angleterre le demandoit , il le luy feroit delivrer ; estant chose qui luy semble si décente à leur commune & parfaicte amitié , & qui touche si avant le bien & seureté de leur service & de leurs eitzatz , qu'il n'a deliberé de jamais luy en refuser ung seul , comme aussi il se promet que ledict seigneur roy d'Angleterre ne voudra faire de sa part. Vous vous employerez en ceste affaire comme en chose que ledict seigneur a bien fort à cuer , & en quoy il desire grandement de se voir gratifié. Et sur ce , monsieur de Noailles , je prie d'eu qu'il vous doint ce que plus desirez. Escript à S Germain en Laye le septieme jour de may 1553.

Nos ennemis , depuis la depesche que je

vous ay faicte du 21 du passé, n'ont de guieres approché Terouenne où M. de Deslè [g], Montmorency mon fils [h] & aultre bon nombre de gentilshommes se sont allez mettre pour y attendre le siege [i]. Cependant je vous advise qu'ilz ne laissent pas les ennemis en repos, & que en deux ou trois faillies qu'ils y ont faictes, ils leur ont donné de bonnes estraictes, jusques à les avoir contraincts d'abandonner leurs tranchées. Du costé d'Italie, ils sont tousjours au siege de Montalcine [k], où, dieu mercy ils ont jusques ici aussi peu faict que le premier jour. Vostre bon amy Montmorency : *Et sur le des est écrit*, à M. de Noailles, capitaine & gouverneur de Bourdeaux, conseiller & maître d'hôtel ordinaire du roy, & son ambassadeur en Angleterre.

[g] Epanvilliers qui avoit commandé avec beaucoup de gloire en Ecosse.

[h] François, dans l'espérance d'y signaler sa valeur, comme le duc de Guise venoit de faire dans Metz.

[i] La place endura cent quarante-deux mille coups de canon.

[k] Petite place dans la Toscane, asségée par don Garças de Tolède, & défendue par Jourdain Ursin.



Articles pour instruire M. l'Ambassadeur , à lui envoyés par le roi.

mai 1553.

LE roy , des le commencement de son regne , envoya ambassadeur devers l'empereur [a] pour lui tenir propos de corroborer & estraindre leur amitié & intelligence avec quelques bons & honnestes moyens. Sur quoi il feist réponse qu'il suffisoit du traité de paix qui avoit été faict entre luy & le feu roy , assurant que de sa part il l'observeroit & demeureroit bon frere & amy du roy.

Contrevenant à ceste amitié , il feist quelque temps apres prendre & executer par justice publiquement le capitaine Bastian Wol Sperger [b] pour avoir servi le roy , & publier par l'executeur de la haulte justice qu'il en seroit faict de mesme à tous les autres Allemands qui viendroient au service du Roy.

[a] Charles V , fils de Philippes archiduc d'Autriche & de Jeanne d'Aragon , le héros de la maison d'Autriche , prince d'un génie élevé , plein de courage & de fermeté , méprisant les fatigues & les dangers de la guerre ; fin , habile , grand politique , peu scrupuleux à tenir les engagements de sa parole.

[b] Les Allemans faisoient la guerre comme un métier. Ils étoient en possession de vendre des troupes , pourvu que ce ne fût pas pour servir directement contre l'empire ; & ils ne se réservoient d'autre liberté par leur engagement , que de se racheter de prison quand ils étoient pris en guerre , en se mettant à la solde du victorieux.

Feit mettre la taille à doz sur les autres principaux capitaines, lansquenets qui estoient au service dudit seigneur roy.

Feit desvalizer & tuer certains messagers [c] & couriers depeschez par l'ambassadeur du Roy qui residoit aupres de luy, pour prendre les lettres & pacquets qu'ils portoient.

Feit publier par toute la Germanie & en pleines diettes, pour animer les princes & estatz de l'empire contre le roy, que ledict seigneur roy appelloit & faisoit venir le Turc en la Hongrie pour passer plus oultre en la Germanie. Soubz ce pretexte fit lever grosses sommes de deniers, & estoit son intention par le moyen du concile, de unir lesdicts princes, estatz ou peuples germains au faict de la religion, pour apres ceste union, faire disposer des forces de l'Empire & des deniers qu'il y avoit levez soubz couleur du turc, pour le tout employer contre le roy, lequel il faisoit tousiours cependant entretenir par son ambassadeur de tous les propos d'amitié & bonne intelligence, & autres telles belles parolles qu'il pouvoit inventer, afin de l'endormir & surprendre quand il verroit sa commodité.

Auroit envoyé ambassadeurs expres aux ligues [d] pour les pratiquer & empescher par tous les moyens qu'il a peu, le renouvellement de l'alliance d'entre le roy & eulx, ras-

[c] On sçait de quelle manière furent traités Rincon & Fregose par le Gouverneur de Milan, quoique tous deux revêtus du caractère d'ambassadeur.

[d] Suisses.

chant à les faire ennemis dudit seigneur roy.

Il en fit faire aultant aux Grisons.

Il conforta les émotions populaires de Guyenne [], envoya practiquer les mutins, & leur offrit ayde & secours pour les faire continuer à se jeter du tout hors l'obéissance du roy, & auparavant faisoit des menées pour se saisir, s'il eust peu, d'aucunes places fortes dudit seigneur roy es frontieres de ce royaulme.

Ayant entendu que le sieur Pierre - Louis Farneze [f] duc de Parme & Plaissance, pourchassoit l'alliance du roy pour le mariage qui est depuis succédé de son fils [g] avec mademoiselle la Bastarde [h], il le fit tuer [i] & se saisit de sa place de Plaissance [k], qu'il n'a jamais voulu rendre à son gendre le duc Octave [l] fils dudit seigneur Pierre-Louis, mais au contraire a voulu dépouiller le duc Octave de la ville & duché de Parme, encores qu'il n'eust bien que cela & a fait tout ce qu'il a peu pour le surprendre, telle-

[e] Sédition du peuple de Bourdeaux au sujet de l'établissement de la gabelle.

[f] Fils naturel de Paul III.

[g] Horace, duc de Castro, qui fut tué depuis à la défense de Hédin.

[h] Elle épousa depuis le maréchal de Montmorency.

[i] Soupçonné d'avoir eu part à l'entreprise de Jean-Louis comte de Fiesque, qui avoit tenté de se rendre maître de Gènes.

[k] Ferdinand de Gonzague s'empara de cette place.

[l] Qui avoit épousé margueritte d'Autriche, fille naturelle de ce prince, veuve d'Alexandre de Médicis.

ment que icelluy duc voyant qu'il n'estoit suffisant pour luy resister, a esté contrainct de se venir getter entre les bras du roy, encores qu'il eust toujours tenu party contraire à sa majesté.

Et nota, que des auparavant durant la vacation du papat, il auroit faict pratique & dessein de se saisir dudict Parme, ce qu'il eust faict, n'eust esté que le roy l'a fait à ses despens garder & conserver à l'eglise par le sieur Camille de la Mentane.

Le seigneur dom Ferrand & aultres ministres de l'empereur, firent prendre les soldats de Piedmont qui s'en alloient à Parme & la Mirande, auparavant aucune ouverture ni déclaration de guerre, & en fit pendre les uns, les autres mener en gaileres, & les autres desvaliser.

Le roy depuis usant de sa magnanimité & grandeur, auroit prins ledict duc Octave & son estat en sa protection, dont il advertit deslors ledict empereur amiablement, afin que si le pape [m] s'en plaignoit à luy, il le rendist capable des raisons que ledict seigneur roy luy avoit alléguées là dessus, sans aultrement se mouvoir sur l'instance que luy pourroit faire nostredict saint pere. Mais au lieu de faire les offices d'amitié qu'il faisoit ordinairement promettre au roy par sondict ambassadeur, il auroit animé le pape, offert ses forces pour l'assister, avec argent pour s'armer.

[m] Jules III, connu auparavant sous le nom du cardinal de Monté, un des présidens du concile de Trente.

Auroit fait assiéger par dom Ferrand & ses gens la ville de Parme & aulcunes places du Parmesan , où estoient les gens de guerre soudoyés par le roy.

Auroit envoyé partie de ses forces avec les gens du pape au siege de la Mirandole ; & quand le lieutenant general du roy [n] auroit remonstré audit dom Ferrand que ladite place de la Mirandole estoit en la protection dudit seigneur roy des le temps du feu roy son pere & le comte , serviteur de sa majesté , il auroit advoué par ses lettres qu'il avoit commandement de l'empereur d'ayder à prendre ladite place de la Myrandole , & faire du pis qu'il pourroit à ceulx de dedans , encores qu'ils fussent au Roy.

Il fait retenir en ses Pays Bas , autant qu'il se peut rencontrer par-delà , de navires , marchandises & marchands François , qui furent par long-temps prisonniers , quelque instance que le roy feist faire à la royne Marie [o] , par son ambassadeur estant aupres d'elle , ayant fait ledict seigneur Roy chercher par tous ses ports & havres , s'il y avoit aucuns vaisseaulx & subjets dudit empereur qui se plaignissent pour les faire restituer , comme il fait promptement , encores que l'on rennistre injustement les siens.

Pendant tous ces actes pures hostilles , il tenoit son ambassadeur aupres du roy , lequel ambassadeur l'assuroit ordinairement de l'a-

[n] Paul de Termes , depuis maréchal de France.

[o] Marie d'Autriche , veuve de Louis Jagellon , roi d'Hongrie & de Bohême , gouvernante des Pays-Bas.

mitié dudit empereur , encores que par plusieurs fois on lui eust remonstré que la façon & maniere de vivre d'iceluy empereur avec le roy estoit du tout contraire & repugnante à l'amitié , & que s'il continuoit, ledict seigneur roy seroit contraint de s'en ressentir , ensemble d'autres torts infinis que ledict empereur avoit faicts au feu roy son pere ; lequel empereur , nonobstant tout cela , auroit tousjours continué à faire ouvertement & soubz main , tout du pis qu'il a peu au roy , le faisant entretenir d'une feinte & simulée amitié , tant par sondict ambassadeur qui residoit par deçà , que par les propoz qu'il tenoit ordinairement à celuy du roy qui estoit aupres de luy , de sorte que ledict seigneur voyant que par une telle façon de faire il estoit contemnè & mesprisè dudit empereur , lequel , ainsi que sa majesté , estoit bien advertie , n'attendoit sinon quelque occasion à propos pour luy mouvoir la guerre , & luy courir sus, s'il le pouvoit surprendre. A ceste cause , voulant ledict seigneur roy plustost prevenir que d'estre prevenu , il se seroit declaré ouvertement son ennemy , ainsi que chacun a peu voir par le succez des choses passées jusques ici.

Par les raisons & justes occasions dessus touchées avec d'autres infinies assez cogneues par le monde , l'on peult veritablement juger & congnoistre la justice de la cause du roy , & si a bon droict il s'est voulu ressentir avec les moyens qui sont permis aux princes pour vanger leurs tortz & querelles.

Si l'on veult sçavoir les particularitez auxquelles le royouldroit parvenir pour

conclure la paix avec l'empereur.

Il demande premierement, que la duché de Milan [p] & le comté d'Ast [q], qui est son ancien patrimoine [r] ocupez par ledict empereur, luy soient restituez. Semblablement les royaumes de Naples [s], Sicile & Arragon [t], la souveraineté de Flandres & Artois [u] avec Tournay & Tournesis [x] ancien heritage de la couronne de France; pareillement la restitution du royaume de Navarre injustement detenu au roy de Navarre son oncle [y], & consequemment que icelluy empereur laisse les Siennes joyr & user de leur ancienne liberté & republique, levant & revocquant pour cest effect les forces qu'il a en l'estat de Sienne, aussy qu'il restitue Plaisance.

Et si ledict empereur vouloit alleguer le

[p] Qui appartenoit au roi du chef de Valentine, fille de Jean Galeas Visconti, femme de Louis de France, frère de Charles VI, & aïeule de Louis XII.

[q] Jean Galeas, en faveur de cette alliance, avoit donné à sa fille la ville & seigneurie d'Ast, par le contrat du 27 de janvier 1386.

[r] Louis duc d'Orléans, mari de Valentine, Charles leur fils, Louis XII fils de Charles, & François I, gendre de Louis XII, en avoient joui.

[s] En vertu des adoptions & des investitures qui en avoient mis en possession les deux maisons d'Anjou.

[t] Du chef d'Yoland d'Arragon, femme de Louis II, roi de Sicile, & duc d'Anjou.

[u] Cédés à l'empereur par les traités de Madrid en 1526, de Cambray en 1529, & de Crespy en 1544.

[x] Conquis par le comte de Nassau, lieutenant de l'empereur.

[y] Henri d'Albret, qui avoit épousé Marguerite de Valois, sœur de François I.

traité d'entre le feu roy & lui avoir été agréé & ratifié par le roy, l'on fera apparoir de protestation suffisante [?] & en forme probante, par laquelle ledict seigneur roy de France protesta deslors que ce qu'il en faisoit estoit pour la crainte qu'il avoit de son pere, & que par cela il n'entendoit aucunement prejudicier à ses droits successifs, ne à ceulx de la couronne.

[?] Faite le 2 de décembre 1544. Du Puy ;
p. 270.

MM. DE NOAILLES & DE BOISDAULPHIN
à M. LE CONNESTABLE,

13 mai 1553.

Les ministres du roi d'Angleterre, pour empêcher que les ambassadeurs de France ne pénétrassent le mauvais état de sa santé, leur font espérer une prompte audience de ce jeune prince; mais ils découvrent, par les médecins mêmes de la cour, qu'il est poulmonique & en grand péril,

MONSEIGNEUR, passant ce porteur par ce pays pour s'en aller en France, & esperant qu'il ne faudra de surement vous porter la presente, nous n'avons voulu le laisser partir sans vous advertir de ce qui s'est succédé par deça depuis la dernière despêche que nous avons faite au roy & à vous; qui est que le roy d'Angleterre se porte un

peu mieulx qu'il ne faisoit lors, qui pourra estre occasion que moy Noailles pourrai plustost presenter audict seigneur la depesche qu'il a pleu au roy me faire pour estre reçu son ambassadeur, & que moy Boisdaulphin aurai plustost prins congé pour m'en retourner que nous ne pensions; nous ayant hyer esté mandé par les seigneurs de ce conseil comme la disposition du roy leur maistre s'acheminoit tellement de bien en mieulx; qu'ils ne faisoient doute que sa santé ne peut permettre d'icy à trois ou quatre jours de le veoir & luy baïser la main pour le faict de nostre charge si est ce, monseigneur, que les medecins ont fort peu d'esperance de sa convalescence, estant en grand doute qu'il ne crache son poulmon, qui sera cause que nous continuerons, attendant de vos nouvelles, le propos que nous avons tenu au duc de Northumberland; oultre cela nous n'avons chose qui soit digne de vous faire entendre, sinon la reception du paquet qu'il a pleu au roy & à vous adresser à moy Noailles, du 20 du mois passé, lequel ne me fust apporté que avant hyer matin, par l'homme de l'archevesque de Glasco; à cause que passant la mer il avoit esté prins des ennemis, lesquels ayant trouvé qu'il estoit natif de Terre neutre pres de Cambray, le renvoyerent apres l'avoir mené jusques à Anvers sans avoir decouvert ledict paquet. Je n'ai failly, monseigneur, suivant le contenu en icelluy, faire instance du fauf-conduit dudit archevesque, & ay pareillement envoyé audict duc de Northumberland le double des advis que le roy avoit eu d'Italie enclos en ladicte depesche, en-

cores que ceste nouvelle fust ici il y a plus de dix jours. J'ay en ce mesme jour reçu la depesche qu'il a pleu au roy & à vous me faire par le protestant du 7 de ce mois, le contenu en laquelle je mettray peine d'en suivre au plus pres de l'intention & volonté dudit seigneur, pour de ce qui succedera en cela vous advertir en toute diligence; cependant, monseigneur.

MM. DE NOAILLES & DE BOISDAULPHIN
AU ROI.

18 mai 1553.

[a] Minute non signée.

Audience qu'Edouard, roi d'Angleterre, donne à messieurs de Boisdauphin & de Noailles, dans laquelle le premier ambassadeur prend congé de ce prince, & l'autre est reçu en sa place.

SIRE, vous avez veu par les depeschés que nous avons faictes à vostre majesté du de ce mois, & par ung Escossois qui est de vous gardes, du de cedit mois, comme a maladie du roy vostre bon fils & frere estoit telle & si grande qu'il restoit peu d'esperance à tous les medecins de sa convalescence, & moins aux grands personaiges qui sont pres de sa majesté. Mais dieu voyant le trouble qu'eust amené une telle mort, a faict si bien succeder, que maintenant on

estime qu'il est du tout hors de danger, toutesfois avecques une extresme debilitation & defaillance accompagnée d'une toux qui le presse merueilleusement. Si est ce qu'il s'en descharge d'une telle sorte que l'on ne presume plus, comme l'on a faict jusques ici, qu'il y aye en ses excremens rien du poulmon, comme nous, sire, pusmes facilement juger pour l'audiance que hyer il lui plust nous donner, que ne fust de plus long discours que de la reception de l'ung & congé de l'autre de nous, & pour la grand instance & priere que lesdicts seigneurs de son conseil nous avoient faicte de ne lui faire force lecture de lettre, ne luy dire que bien peu de propoz, moy de Noailles remys à luy presenter les lettres de vostre majesté sur la requisition du sieur , tant pour attendre l'accroissement de la force de sa santé, que pour veoir assez d'autres occasions pour devoir différer & mettre en silence quelques jours telle requeste. Comme moy de Boisdaulphin ay esté d'avis & que j'espere de brief faire entendre à vostre majesté, en vous rendant compte de toute ma négociation & charge qui sera dans peu de jours en l'ayde du createur, auquel nous supplions nous vouloir tenir en vostre bonne grace trez-humblement pour recommandez, & vous donner, sire, en trez-parfaite santé & prosperité.



M. DE NOAILLES à M. le protonotaire DE
NOAILLES.

13 mai 1553.

*Il lui rend compte de la route qu'il a
tenue pour passer en Angleterre , &
des périls qu'il a évités de tomber en-
tre les mains des gens de l'empereur.*

M O N frere [a], j'ai reçu vostre lettre du
3^o. jour de ce mois. Quant à mon passage
dont vous dictes estre en peine, j'estime que
avant la reception de la presente, vous en
aurez été adverti, parce que depuis le roy
& M. le connestable l'ayant sçu, m'ont déjà
faict deux depeschés. Cependant je vous en
diray la façon. J'arrivay en ce lieu le dernier
jour de ce mois, ayant eschappé à plusieurs
dangers tant par terre que par mer; car estant
à Monstreuilh, fus adverty au vray des cour-
ses & pilleries que faisoient les Bourguignons
& Flamans sur les champs, brulant bien
prez dudit Monstreuilh les bourgs & vil-
lages & les pauvres gens contraincts en la-
dicte ville. Je fus conseillé de ne passer pas
oultre & y demeuray deux jours, apres les-
quels M. de Villebon [b] capitaine & gou-
verneur dudit lieu, me bailla gens pour
escorte jusques hors les passages où estoient
lesdicts ennemis, & m'accompagna aussy le

[a] François de Noailles, depuis évêque d'Acqs.

[b] De la maison d'Etouteville en Normandie.

capitaine Ferrieres qui avoit là pres sa garnison. Estant arrivé à Boulongne, fus contrainct y demeurer autres deux jours, tant à cause desdicts ennemis que d'une fiebvre tierce qui me print, dont j'ay eu trois axcez seulement. Et au partir delà pour m'en aller embarquer à Calais, M. de Senerpont gouverneur dudit Boulongne, me bailla aussi escorte jusques au fort d'Ambleteul; duquel fort le capitaine, ensemble environ cent soldats, nous firent bonne compagnie jusques à ce que fûmes hors de danger, dans la terre de Calais, où se trouva au-devant de nous le trompette de ladicte ville, envoyé par le Milord gouverneur de Calais [c], qui nous conduisit jusques là, où se trouva à la porte ledict milord, lequel me fit tres-bon recueil, & je y sejourney deux jours, tant à cause de madiete fiebvre, que pour attendre le vent pour passer, depuis que plusieurs navires desdits Flamans & Bourguignons advertis de mon passage, fussent sur la mer pour m'empescher. Toutesfois avec le bon vent que dieu m'envoya & la conduite des bons mariniers que me bailla ledict milord, je passay par deça, où, grâces à dieu, je suis maintenant en bonne santé. Vostre meilleur frere Noailles.

[c] De la maison Howard, dit milord Effingham.



LE ROI à M. LE DUC DE NORTHOMBERLAND.

15 juin 1553.

*Ce prince redemande un criminel d'état
qui s'étoit sauvé en Angleterre.*

M O N cousin ; depuis quelque temps ung gentilhomme mon subiect , nommé le sieur de Cheffelles & sa femme qui estoient prisonniers en mes prisons de Paris , pour certains grands cas & crimes par eulx commis contre mon estat , ont trouvé moyen de rompre lesdictes prisons , & se sont , ainsy que j'ay sçeu , retirez en Angleterre , estimants y trouver lieu de leur accez. Et d'autant que je desire bien les recouvrer , pour estre les cas dont ils sont chargez , tels & si enormes , qu'il me seroit fort desplaisant les veoir passer soubz dissimulation. J'ay escript au roy d'Angleterre [a] mon bon fils & frere , estre contant pour le regard de nostre si parfaite amitié , les faire prendre & arrester prisonniers pour estre rendus & remis en mes mains. De quoy pour estre chose que j'ay grandement à cœur , je n'ay voulu failir à vous escrire semblablement , vous priant me vouloir de tant gratifier , que de tenir main & vous employer envers icelluy

[a] Henri VIII remit à Marillac , ambassadeur de François I , un François appelé Borran , à condition qu'on ne lui pourroit faire son procès que pour crime de lèze-majesté. Ribier , t. I , p. 475.

mondiect bon fils, à ce que je sois satisfait en cest endroict. Croyant sur ce que vous dira de ma part le sieur de Noailles mon conseiller & ambassadeur aupres de luy, comme vous feriez moy-mesme; estant asseuré que vous ne ferez jamais chose que je reçoipve plus agreablement. Escript à Escouan le 15 jour de Juing 1553.

M. DE NOAILLES à M. LE CONNESTABLE.

16 juin 1553.

Il lui marque qu'il a appris des medecins du roi d'Angleterre, que ce prince ne peut pas vivre jusqu'au mois d'août; mouvemens à la cour & precautions que prennent les ministres, qui s'assurent de la tour de Londres, des places fortes & de la flotte.

MONSEIGNEUR; ayant des hyer reçu de Mr. d'Oysel [a] un paquet qu'il vous adresse, j'ay pensé de l'accompagner des occurrances presentes de ce royaume, & qui sont advenues depuis le partement de Mr. de Boisdaulphin & de l'Aubespine. En vous disant en premier lieu, que la maladie de ce roy est maintenant en tels termes que l'on n'a plus esperance de sa santé. Toutesfois,

[a] Henri Clutin seigneur de Ville-Parisis, ambassadeur de France en Ecosse, ministre & général des troupes de la régente.

c'est chose encores si secretement tenue, que au contraire l'on estime qu'il va chacun jour amandant & se pourmener aux galleries, jardin & jusques à son parc. J'ay tant travaillé pour en estre esclaircy que je le sçay d'un de ses médecins, qui dict avoir jugé avec deux autres que ledit seigneur ne passera jamais le mois d'aoust, & entre cy & là aura de grands hazards pour s'en aller soudainement.

Les seigneurs de son conseil se trouvent assez empeschez à se resouldre, & il n'y a que deux jours qu'ils furent longuement assemblez, sans que nul poursuivant eust aucune audience, & où les secretaires mesmes de sa majesté furent mis dehors. De pouvoir entendre quelle resolution ils prennent pour la succession de cette couronne, je n'y puis parvenir, combien que je fais sonder ce que je puis. Et encores hyer j'envoyay demander audience, laquelle ils m'ont remise faire entendre par ung gentilhomme qu'ils me doivent envoyer.

L'ambassadeur de Venise a esté depuis trois jours visiter madame Elizabeth [b] sœur seconde de ce roy, & quelque temps devant avoit esté baisé la main à madame Marie [c], qui sont choses que je sçay qu'il a faictes par le commandement de la seigneurie, auquel je ne me delibere prandre exemple aulcu-

[b] Fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen.

[c] Fille du même prince & de Catherine d'Aragon.

ne [d], si aultrement le roy, ou vous monseigneur, ne me le commandez. Mais au contraire me retirer du tout auxdicts seigneurs de ce conseil, lesquels ont depuis peu de jours envoyé 40 pieces d'artillerie à Guynes & à Calais, qu'ils ont fait jetter à deux fois de la tour, sans autre nombre qu'ils avoient envoyé du temps du sieur de Boisdaulphin, & en font encores remonter seize autres pieces. Font aussi radoubier six navires en ceste riviere, & quatre qu'ils ont de prestes, & depuis deux jours ont expédié commissions pour faire faire monstre de gens de pied à l'Isle Douich & pays de Mesche. Toutesfois couvertement & sans bruit; ce que aussy avecques moyens j'ay peu apprendre, qui ont esté toutes choses qui m'eussent donné grand soubçon d'une tres-mauvaise promesse envers nous, sans le trouble où je les veoy de leur prince; vous assurant, monseigneur, que j'ay esté quelques jours au mesme doubte que j'estois à Boulogne, quand je vous en escripvis du 19 d'avril dernier, & les apparences en estoient grandes; & pour encores les fortifier, il semble par les propos d'aulcuns Escossoys & des François retirez en ce lieu, qu'il y ayt quelque chose en Escosse de mauvaise esperance. Et à ce propos vous diray que depuis quatre jours ung Italien, serviteur du roy, me vint dire par grand advis

[d] L'ambassadeur doit éviter de prendre parti ouvertement dans les guerres civiles, comme le plus dangereux écueil qu'il puisse rencontrer dans toute la route de sa négociation.

qu'il se disoit ſecretement en ceste ville, que ceulx dudiſt pays avoient coupé la gorge à ung François; choſe dont vous ſerez aſſez eſclaircy du contraire par la depeſche de M. d'Oyſel. Si eſt ce que je ne me ſçauois garder d'admirer beaucoup tel langage, & pourquoy l'on envoie ſi ſouvent artillerie à Calais où il y en a ſi grande quantité; & pour eſtre reſolu de ce doubte, j'ai faiſt ſonder par aulcuns à quelle intention ſe faiſoit telle conduite où l'on a reſpondu que c'eſtoit aux fuſdictes places de Guynes & Calais l'artillerie qui avoit été portée de Boulongne apres la reſtitution d'icelle, dans ladite tour, & que le radoub deſdicts navires ſe faiſoit pour garder que les François ne depredaſſent les marchands ceste année commel'autre. Neantmoins il n'eſt à croire que tout ceſt appareil ſe faſſe, ſinon pour eulx conſerver, ayant crainte de deux armées qu'ils voyent ſi grandes pres d'icelles places, & pour auſſy ſe tenir preſts de faire ſucceder tel roy qu'ilz entreprennent. De Londres ce 16 jour de juin 1553.

Monſeigneur, en fermant ceste lettre, on m'eſt venu advertir que tous les comtes & grands ſeigneurs du pays ſont mandez. Et faiſt-on porter les armes en ceste ville; qui me faiſt croire que le fuſdict roy eſt à l'extremité, & poſſible mort.



LE ROY à M. DE NOAILLES son ambassadeur.

à Ecoüan le 15 juin 1553.

Le roi marque à son ambassadeur que le sieur de l'Aubespine lui a rendu un compte exact de la santé du Roi d'Angleterre, & l'exhorte à continuer la négociation qu'il a commencée. Succès du siège de Théroutte.

MONSIEUR DE NOAILLES, au retour de l'Aubespine [a] j'ai esté bien au long & par le menu satisfait & averti des affaires de delà, & m'a esté grand plaisir d'entendre que les choses y soient en si bon état; qu'il m'a dit memement qu'il ait laissé le roy d'Angleterre mon bon fils & frère en si bon chemin de sa santé, où je prie dieu le continuer de bien en mieux; & vous, monsieur de Noailles, ne faillir à me donner souvent avis de son portement, ayant au demeurant l'œil au surplus de ce qui est à faire par delà pour mondit service, selon les occurrences & occasions qui se présenteront, & suivant ce qui a esté acheminé, y étant ledit de l'Aubespine duquel j'ay aussi entendu l'occasion pourquoy vous avez différé de pré-

[a] Claude de l'Aubespine, chevalier, baron de Chateaufort, secrétaire des finances, depuis secrétaire d'état.

ſenter audit roy d'Angleterre la lettre que je lui écrivois pour le recouvrement du ſieur de Cheſſelles & ſa femme ; & pour autant que c'eſt choſe que j'ai fort à cœur , & en quoi je deſire ſingulierement etre ſatisfait , je vous prie trouver moyen de la lui préſenter le plutôt que vous pourrez , & tant faire envers lui & les ſieurs de ſon conſeil , qu'il me veuille contenter en cet endroit , y employant tous moyens dont vous vous pouvez adviſer , & vous aidant d'une lettre que j'en écris particulièrement à mon couſin le duc de Northomberland , lequel vous pourrez aſſurer de ma part , que me faiſant ſatisfaire en cet endroit , il me fera un des agréables plaiſirs qu'il ſçauroit point faire , ne faiſant doute , quand mondit bonſils & ceux de ſondit conſeil auront été , comme vous le ſçaurez , bien informez des enormes cas que ledit de Cheſſelles a commis en mon royaume , & qu'il a brifé les priſons , que tres-volontiers ils ne vous accordent cette demande tant raifonnable & digne de notre amitié commune , qui eſt un moyen reciproque pour empêcher que les mechans ſujets de nos royaumes ne puiſſent éviter la punition de ce qu'ils auront deſervi.

Au demourant , afin que vous ſçachiez comme nos affaires vont du coſté d'Italie , je vous envoie un extrait que j'ai fait des dernieres lettres qui m'en ſont venues , qui me gardera vous en faire autre diſcours ; mais je veux bien vous advertir que lundy dernier les ennemis s'avanturerent de donner un aſſault à Therouenne , qui dura depuis les ſept juſqu'à onze heures du matin ,

auquel ils furent si bien recueillis, qu'il demoura dans le fossé plus de cinq cent hommes morts, & entr'autres cinq porteurs d'enseignes, quatre capitaines en chef, & infinies autres de leurs plus vaillans hommes, & plus de sept cens qui s'en retournerent fort blesez, de maniere qu'ils sont grandement refroidis de plus y retourner; j'estime bien que vous en aurez sçeu des nouvelles avant que vous ayez la présente, si est ce que je n'ay voulu faillir à vous dire comme la chose est passée, pour en parler par delà, m'assurant qu'elle n'aura été désagréable à mondit bon fils & sieurs de son conseil : écrit à Ecoüan le quinzieme jour de juin 1553. Signé Henry : Et plus bas, de l'Aubespine.

M. LE CONNESTABLE à M. DE NOAILLES.

15 juin 1553.

Dans l'extrémité où se trouve le jeune roi d'Angleterre, & l'incertitude de son successeur, la cour de France envoie un de ses ministres pour reconnoître la disposition des esprits, & prendre des mesures avec les chefs de parti.

MONSIEUR DE NOAILLES, le sieur de l'Aubespine a fait tres-bien entendre au roy la dexterité dont vous avez par ensemble usé en l'execution de la charge pour laquelle il

avoit été envoyé par delà, de quoy ledit seigneur est demouré fort satisfait, & de sçavoir que le tout soit en si bon train, s'assurant que pour le surplus vous sçauvez bien prendre les occasions que le temps pourra amener, & que vous ne faudrez à nous tenir jour pour jour averti de tout ce qui s'offrira; nous avons aussi bien entendu pourquoy vous n'avez encore parlé de l'affaire de Cheffelles, ce que ledit seigneur a trouvé bon. Toutesfois, afin que la longueur ne vous fasse point perdre le moyen de le recouvrer, le plustot que vous le pourrez faire sera le meilleur; & pour plus en faciliter l'issue, vous est presentement envoyé une lettre au duc de Northomberland, que je vous prie remercier de ma part des honnestes propos qu'il m'a fait tenir par ledit de l'Aubespine, lui faisant tres-bien entendre le grand contentement que le roy continue avoir de luy pour les démonstrations qu'il fait toujours de plus en plus de son affection à son service; & mettant peine de l'entretenir en cette bonne dévotion, avec toutesfois la plus grande dextérité que vous pourrez. Je ne vous écris point de nouvelles des affaires du roy, d'autant que sa lettre y satisfait, mais notre seigneur les a jusqu'ici si bien conduitz, qu'ils ne se sçauroient mieux porter qu'ils font, & sommes apres à amasser nos forces, que j'espère seront aux champs bientoit dedans le prochain mois. Vous donnerez ordre aussi au lieu où vous estes, à avoir des nouvelles de Flandres le plus souvent & des plus véritables pour nous en faire part, comme de chose qui n'est de peu d'importance au service dudit seigneur.

Ecrit à Ecouan ce 15 jour de juin 1553.
Votre bon ami Montmorency.

M. DE NOAILLES au ROY.

22 juin 1553.

*Division dans le conseil d'Angleterre ,
dont les membres se réunissent ; &
ils solemnisent cette réunion par des
réjouissances dont ils veulent faire
croire à l'ambassadeur de France ,
que la convalescence de leur souverain
est la seule cause.*

SIRE, j'ai reçu la lettre qu'il vous a plu m'escrire du 15 de ce mois ; & suivant icelle, en l'heure de la réception j'envoyay demander audience à messieurs du conseil du roy votre bon fils & frere, pour faire instance de recouvrer le sieur de Chesselles & sa femme, laquelle audience m'a esté différée jusques à ce qu'ils m'en feront advertir. Je cuide que vous, sire, ne trouviez estrange ce delay, sçachant les empeschemens qu'ils ont de present. Si est ce que j'ay bonne espérance que vostre majesté sera satisfaite de telle requeste, à laquelle je ne feray faulte y faire tout le debvoir que je verray y estre propre & nécessaire, & selon le subject du temps.

Sire, ayant du 16 de ce mois escript à M. le connestable bien au long des occurrances de deçà, je n'en feray maintenant à vostre majesté aucune redicte, sinon pour vous dire,

fiſe, que du 17, qui fut le lendemain de ma dépeſche, il me fut accordé une audience pour le jour du dimanche ſuivant, où je fuz ſoubz couleur de débattre aucunes choſes du faiſt d'Eſcoſſe, & plus pour ſentir & congnoiſtre ce que je pourrois apprendre de la diſpoſition dudit ſeigneur roy. Et tant ſ'en fault que je trouvaſſe ceſte compagnie ſi eſtonnée comme elle avoit eſté les jours précédents, qu'ils eſtoient par ſemblant plus contants & ſatisfaiſt en leurs eſpritz, que je ne les avois veuz depuis que j'ay paſſé la mer, faiſant démonſtration du grand aiſe & plaifir qu'ilz avoient du bon portement & amandement du roy leur maïſtre, lequel, à la vérité, ils penſerent perdre le mardy & mercredy précédents, m'aſſeurans leſdits ſieurs que depuis ces deux jours là la fiebvre l'avoit laiſſé; & toujours allant en amandant; & pour ceſte occaſion me diſoient que je trouvois la cour parée & plus joyeuſe que je n'avois accoutumé avec reſjouyſſement de trompettes & autres muſiques durant le dîner. Choſe toutesfois, ſire, qui eſtoit bien autant ſimulée que véritable, & qui provenoit plus, comme j'ay pu congnoiſtre, du contentement en quoy les milords ſe trouvent pour s'eſtre reſolus tous en une opinion, où, pour y parvenir, ont tenu beaucoup de journées, eſtant reſſerrez, & ne ſe pouvant accorder pour raiſon de ce que le milord treſorier [a] & aucuns autres [b]

[a] Pavlet, marquis de Wincheſter, célèbre par ſon adreſſe à changer à propos de parti.

[b] Crammer, archevêque de Cantorbéry.

estoit de contraire volonté à celle du duc de Northumberland, lequel les avoit depuis unis & fait descendre à la finne, lequel me fait préparer la chartreuse [c], l'une de ses maisons, qui est des belles & commodés qui soit en ceste ville; & par plus forte raison, sire, je m'assure que leur resjouissement ne venoit que de ceste seule occasion, de tant que l'amandement de leur maistre n'est seulement que pour ung peu différer de terminer sa vie; car, comme j'ay par cy devant escript, il n'en peult reschapper: & de fait, lesdits seigneurs depuis trois jours ont doublement renforcé la nuit les guers de ceste ville, & font faire l'ouverture & closture des portes d'icelle de plus hault jour que on ne souloit; ont reserré le duc de Nortfolc [d] & autres prisonniers [e] qui sont à la tour plus estroitement que de coustume, & augmenté les gardes & forces d'icelle dicte tour: continuent faire venir tous les seigneurs du pays, pour empescher, comme l'on m'a donné advis, les mutinements & assemblées, se voulans saisir de ceux dont ilz auront soupçon, & crainte d'être séditions & populaires; & desjà aucuns du peuple qui ont murmuré ledict seigneur [f] avoir

[c] Henri VIII s'étoit emparé des maisons de cet ordre, dont il avoit persécuté les religieux qui refusoient de reconnoître sa primatie prétendue.

[d] Thomas Howard, grand maréchal & grand trésorier, arrêté à la fin du règne de Henri VIII.

[e] Les évêques de Durham & de Winchester, arrêtés pour n'avoir voulu souscrire au changement de la religion.

[f] On soupçonnoit Northumberland de ce crime, à cause des mesures qu'il avoit prises pour faire régner sa femme de son fils.

esté empoisonné , sont ferrez en ladicte tour & prisonniers.

Sire , je ne veulx obmettre d'avertir vostre majesté , comme ils dressent ung grand esquipage de mer , lequel je pense n'estre moindre de vingt bons navires , dont la pluspart sont sur ceste riviere prests à faire voile , faisant encores chacun jour sortir artillerie & munitions de ladicte tour. Sire , je ne faudray ne feray faulte de vous advertir , à la mesure que je verray estre chose digne de vostre majesté. De Londres ce 22 juin 1553.

M. DE NOAILLES à M. LE CONNESTABLE.

22 juin 1553.

Suite du siège de Therouenne. Le conseil & les ministres d'Angleterre souhaitent la continuation de la guerre entre le roi de France & l'empereur , afin que ces princes , occupés l'un contre l'autre , soient moins en état de prendre part à la disposition qu'ils veulent faire de leur couronne , si le roi Edouard vient à mourir.

MONSEIGNEUR , vous ayant du 16 de ce mois bien au long fait entendre les occurrences de deçà , & présentement au roy celles qui ont du depuis succédé , je ne vous en feray maintenant aucune redite , seulement remercieray sa majesté & vous , des nouvel-

les d'Italie & Picardie qu'il vous a pleu m'envoyer par la depesche du 15 de cedit mois, qui ont non seulement donné quelque faveur aux affaires de sadite majesté, mais sont cause de faire fermer la bouche à je ne sçays quel peuple, qui est, selon la coutume de deça, volontaire de favoriser les affaires des Impériaux, trop plus volontiers que ceux de nostre nation; si est ce que les bons & favorables effets de la vaillance & bonne conduite de messieurs de Montmorency & de Dessay me donnent assez de sujets de les faire taire, vous assurant, monseigneur, qu'il se parle dudit sieur de Montmorency pardeça en une merveilleute & grande reputation; ce qui fait dire communement aux milords de ce pays, que la ville de Therouenne ne peut avoir faute d'aucune chose, puisque tel personnage s'est volontairement mis dedans; & à la verité j'ay sçeu que l'ambassadeur de l'empereur qui est ici, a déclaré qu'apres avoir essayé l'armée qui est devant, de le forcer d'un autre assault, si ne le peuvent prendre, font estat de lever leur siege pour entreprendre quelque autre place.

Monseigneur, j'ay sçeu que les seigneurs de ce conseil depuis quelques jours, ont depesché deux chevaucheurs vers leurs ambassadeurs pres du roy & l'empereur, chose dont fus averti le mesme jour qu'ils partirent, & que j'ai trouvé bien estrange avoir fait ses depeschés, sans m'en faire avertir, pour le moins me demander si je voulois écrire quelque chose, & par-là j'ay peu assez connoistre que lesdits sieurs ne veulent pas

que l'on fasse entendre de leurs nouvelles pardelà, & moins desirant une paix entre lesdits sieurs roy & son ennemy, vous assurant, monseigneur, que depuis que je suis de pardeça, ils ne m'ont jamais tenu une seule parole de ladicte paix; de quoi je ne me sçaurois esbahir pour estre chose qui leur soit maintenant plus contraire qu'elle ne fut oncques, qui me sera autant de sujet, & selon que je verray l'occurrence du temps de parler à aucun d'eulx, de faire quelque déclaration en faveur dudit seigneur roy, & entrer à la guerre contre ledict empereur qui me semble estre chose qui se dispose chacun jour, si la mutation de cette province est telle qu'elle se promet.

LE ROY à M. DE NOAILLES.

23 juin 1553.

La nouvelle de l'extrémité où étoit le roi d'Angleterre, passe de la cour de l'empereur à celle de France, qui est instruite du dessein que ce prince formoit de faire épouser la princesse Marie au prince d'Espagne.

MONSIEUR DE NOAILLES, par la lettre que vous avez escripte à mon cousin le conestable, j'ay entendu ce que vous avez descouvert de la disposition de mon bon fils & frere depuis le partement des sieurs de Boisdauphin & l'Aubespine, & le trouble
qui

ble qui est parmy les seigneurs de delà pour le danger auquel ils le sentent, & la difficulté en laquelle ils sont de se pouvoir résoudre pour la succession de la couronne. Vous advisant que auparavant la reception de vostre dicte lettre, j'avois bien senti & entendu par le moyen d'un gentilhomme du legat [a] de ce saint pere, qui est icy nagueres retourné de devers l'autre legat [b] qui est aupres de l'empereur, que sa santé estoit empirée, & que l'ambassadeur dudict empereur, resident en Angleterre, en avoit donné advis à son maistre & faict la chose si desplorée, que ledict empereur s'estoit sur l'heure mesme resolu d'entreprendre à bon esciant la poursuite de la pratique qui est ja encommencée avecques madame Marie [c] pour faire que ceste succession [d] ne luy eschappe pas, & estois apres à vous en faire une depesche.

Quant à ce que m'escripvez de l'artillerie qu'ils ont fait passer deçà la mer, encores que je ne puisse doubter pour infinies raisons qu'ils soyent pour riens innover à mon prejudice, si me faictes vous service agreable de m'advertir ainly par le menu de toutes choses, & mettray peine de descou-

[a] Hierôme Capi-Ferri, dit le cardinal de S. Georges.

[b] Le cardinal Dandino.

[c] Elle avoit été promise à l'empereur par un traité fait en 1527.

[d] On sçait que la maison d'Autriche, peu considerable dans son origine, doit toute sa grandeur à ses alliances.

vrir par les serviteurs que j'ay sur la frontiere, à quelle occasion cette provision de munitions s'y faict. Vous ne me ferez pas aussy peu de service, monsieur de Noailles, d'averer & entendre, si vous pouvez, s'il y aura rien qui se praticque pardelà pour le faict des Escossois, où par les lettres que j'en ay reçues quant & les vostres, il semble que tout aille bien. J'estime que bientôt le sieur d'Oysel passera par vous, duquel vous entendrez mieulx comme tout s'y porte. A saint Germain en Laye le 23 jour de juing 1553. Ainsi signé Henry; & plus bas, de l'Aubespine.

En fermant ceste lettre, les ambassadeurs Anglois ont envoyé devers mon cousin le conneftable, l'avertir qu'il leur estoit arrivé ung courrier demandant audience que je leur donnerai demain, & apres vous feray sçavoir l'occasion.

M, DE NOAILLES au ROY.

26 juin 1553.

Northumberland vient exprès de Greenwich à Londres visiter notre ambassadeur, pour l'empêcher d'aller à la cour, & d'y pénétrer ce qui s'y passoit.

SIRE, depuis avoir reçu les lettres qu'il vous a pleu m'escrire des 15 & 19 de ce mois, je n'ay peu jusques à ce jour parler du recouvrement du sieur de Chesselles & sa

femme , d'autant que pluſtoſt n'ay eu le moyen de particulariſer le duc de Northumberland , & lui bailler voz lettres , parce qu'il m'avoit differé juſques à ce jour , qu'il n'a encores voulu permettre que je allaſſe vers luy , mais eſt venu expreſ de Grenvich icy , & auſſiſtoſt nos propos finis , qui ont duré deux heures , ſ'en eſt retourné ſans entrer en aucune maiſon que la mienne , vous aſſeurant , Sire , qu'il m'a declairé que tres-volontiers il tiendra la main à ce que voſtre majeſté ſoit entierement ſatisfaiſte de ceſte requeſte , mais parce qu'il ne peult & ne veult auſſy faire aulcune choſe luy ſeul , m'a remis du premier jour qu'il verra plus à propoz , pour me mander d'en faire la demande en public à tous les ſeigneurs de ce conſeil [a] ; ce que je feray avecques tous les argumens que je verray eſtre neceſſaires , eſtimant qu'ilz y voudront uſer de quelque longueur , comme à la verité ilz font en toute autre choſe. Mais à la fin je faiz compte qu'ilz viendront à la raiſon auſſy , ſire , je ne veulx obmettre à vous dire , comme j'ay mis en avant audit duc , que chacun s'eſbahifſoit du grand appareil qui ſe faiſoit en ce pays & par expreſ de leur equipage de mer , & que ſi j'eſtois aultant ſoupçonueux que d'aucuns qui m'en avoient adverti , j'en euſſe deſja donné advis à voſtre majeſté & aux ſerviteurs d'icelle , qui ſont aux lieux plus ſuf-

[a] Maniere de refuſer des miniſtres , qui ne ſont jamais plus oppoſés à une affaire que quand ils promettent leur ſuffrage particulier.

peçs de la coste & frontiere. Ledit duc qui est couvert & advisé en toutes choses, ne m'a voulu confesser qu'il se feist tels preparatifz comme je lui ay dit, seulement m'a accordé de quelques navires qu'ils vouloient envoyer en la Barbarie & Espicerie; chose toutesfois, sire, qui est simulée & mal couverte; car pour certain ils ont vingt navires à peu pres, & font tenir tous les gens de qui ilz se fient en armes. Neantmoins pour ne le courrousser je ne l'ai voulu aucunement contredire, pour ce qu'il m'a semblé que luy & tous ses compagnons ne veuillent que l'on congnoisse leur appareil se faire pour raison de l'indisposition de leur maistre.

Sire, ledit duc m'a adverty, comme il vient trois personages de la part de l'empereur visiter le roy vostre bon fils & frere, avecques charge de luy dire que s'il n'a envoyé vers luy aussitost que vous, sire, qu'il n'a moins de bonne volonté en son endroit. Je ne puis croire que tant de visiteurs n'ayent d'autres menées, & qu'ils n'oublieront presenter des moyens assez pour rompre l'amitié commune d'entre vos deux majestés. A quoi je tiendrai l'œil le plus ouvert qu'il me sera possible, ne laissant perdre moyen ni occasion qui s'offre pour le bien & prosperité de vostre service.

Sire, depuis les susdictes lettres escriptes, je n'ay peu apprendre autre chose de nouveau, si n'est que dimanche prochain doivent arriver en ceste ville les personages que M. le duc de Northumberland me dict venir de la part de l'empereur, qui sont seulement deux; l'un desquels est le sieur de

Corrieres [b], & l'autre le lieutenant de Mons. Ledict lieutenant pour résider par-deça au lieu de l'ambassadeur qui est à présent, qui s'en doit retourner bientôt apres, & M. de Corrieres y fera quelque séjour pour attendre quel succez prendra la maladie du roy vostre bon fils & frere, & cependant essayer de faire quelque menée en faveur de madame Marie. Il y a aujourd'huy neuf jours que le roy vostre bon fils & frere fait son testament par lequel il ordonne & veut, par sa dernière volonté, que sa couronne tombe à Jeanne de Suffolck [c] comme je vous ay cy-dessus escript, & le parlement de Hoesstcemestre a esté remis jusques à la fin du mois de septembre, qui est, comme je pense, pour confirmer seldictes dispositions, vous advisant, sire, que l'ambassadeur dudict empereur, qui est ici à present, est en une extrême peyne, pour sçavoir quelle deliberation preignent ces seigneurs de ce conseil de faire tant armer de navires & dresser tel équipage pour la guerre, & a envoyé plus de quatorze ou quinze personnes aux ports & havres, pour sentir à quel effet se prepare ladicte armée.

[b] Jean de Corrières de Montmorency, de la branche établie dans les Pays-Bas, étoit chef de cette ambassade.

[c] Fille de Henri Gray, marquis de Dorset, duc de Suffolc, & de François Brandon, fille de François Brandon & de Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII, & veuve de Louis XII, roi de France.

M. DE NOAILLES au ROY.

7 juillet 1553.

Arrivée à Londres des ambassadeurs de l'empereur. Le conseil fait inviter Antoine de Noailles de se rendre à la cour. Ce ministre ayant pénétré que le jeune roi étoit mort, tourne habilement les offres qu'il étoit chargé de faire au duc de Northumberland, en offices pour le conseil & toute la nation.

SIRE, pour attendre une particuliere audience du duc de Northumberland qui m'estoit promise il y a sept jours, & remise de l'ung à l'autre, j'ay differé jusques à present vous faire cette depesche par laquelle je desirois faire entendre à vostre majesté, comme le sieur de Corrieres, le lieutenant de Mons & aussi le sieur de Thoulouse que l'on disoit estre demeuré pour quelque indisposition de sa personne, avoient passé tous trois la mer, & maintenant arrivez en ceste ville depuis jeudy 7 de ce mois, ausquels l'on n'a faict encores jusques ici acueil de la part des seigneurs de ce conseil, qui me fasse entrer en aulcune jalousie ny soubçon qu'ils puissent conduire leur couverte entreprise. Ils ont declaré venir pour visiter ce roy & le rechercher comme ils disent, de

vouloir entretenir le traité dernier fait entre le feu roy Henry son pere & leur maître. Chose que vous, sire, pouvez penser simulée, & croire qu'ils tendent bien à faire d'autres menées; & encore que je ne puisse savoir leur dessein, si ne puis-je moins penser que tant de personnaiges soyent envoyez pour legiere occasion.

Et pour ce, sire, que toutes choses grandes & de grande entreprinse ont beaucoup de contraires & ameynent diverses passions en l'esprit de celluy qui les conduit, il est à craindre que l'empereur ne fasse negocier envers le duc de Suffolck cette menée, lequel se défiant dudit duc, & pour s'asseurer telle succession, ne voyant maintenant object qui la puisse faire perdre à sa maison, ny seulement la débattre que madame Marie, & voulant rendre plus certain tel chapeau à sa posterité, ne preste l'oreille pour y vouloir entendre & par tels moyens se tenir assuré des deux coustez.

Sire, j'ai encore retardé cette lettre, parce qu'en la voulant fermer, M. le duc de Northumberland me manda que luy & milord Privéséel [a] me viendroient veoir le lendemain 7 de ce mois, pour parler de l'affaire que je poursuivois sur la restitution du sieur de Chesselles qui m'est tousjours propre subject, pour poursuivre mes audiences & communication avec eulx; & les attendant ledict jour à dîner, ils m'envoyerent ung gentilhomme pour me dire qu'il leur estoit

[a] Herbert, comte de Pembrock.

survenu quelque affaire qui les empeschoit venir disner avecque moy , mais qu'ils viendroient sur les deux heures apres midy & à la mesme heure , ledict duc me renvoya ledict gentilhomme m'advertir que leurs affaires estoient si grands qu'il ne pouvoit partir de deux ny trois jours de la court , mais que s'il m'estoit venu chose d'importance à leur communiquer , & que je voulusse y aller le lendemain ou le dimanche , que j'aurois audience , & estant adverty , sire , que ceulx qui sont de pardeça , de la part de l'empereur , pressent d'estre ouys , & aussy que ledict jour millord tresorier [b] , marquis de Northampton [c] , comte de Scheresbery [d] , & M. l'admiral [e] estoient entrés dans la tour où ils avoient visité le trésor , gardes , forteresses , artillerie & munitions , laissant ledict sieur admiral avec bonne compaignie dedans pour la garde d'icelle , lequel y est pour n'en despartir tant que ce trouble durera , & ayant encores reçu advis ce mesme soir que le roy vostre bon filz & frere estoit trespasé , de quoy le bruiet est depuis fort creu pour toute ceste ville , je ne voulus perdre ceste occasion qui s'offroit si à propos pour prevenir les delegués dudit empereur. J'advistay faire ung extrait de voz lettres , duquel vous envoye le double en changeant ceste particularité en ge-

[b] Paulet , marquis de Winchestre. Il remplit cette charge sous quatre rois ou reines.

[c] Guillaume Parre , comte d'Essex.

[d] Talbot.

[e] Milord Effengham , de la maison d'Howard.

neralité à tous messieurs de cedit conseil, pour m'en ayder si j'y voyois les choses disposées; & étant arrivé hier vers eulx, & m'ayant donné audience, apres leur avoir parlé de l'affaire dudit Chesselles, & avoir tenu quelques autres petitz propos, je leur ameyne les practiques & menées que ledict empereur, avecques le moyen de madame Marie, s'effaye faire, comme le bruidt court, & leur fait lire au long ledict extraict, apres la lecture duquel ledict duc ouvrant premier la parolle, me dict qu'ilz se retireroient ensemble pour me rendre telle reponse que chose de si grande faveur à eulx meritoit.

M. LE CONNESTABLE à M. DE NOAILLES.

9 juillet 1553.

Ce ministre loue l'habileté & la conduite de notre ambassadeur, & lui fait part de ce qui se passe en france, en Allemagne & en Italie.

MONSIEUR DE NOAILLES, apres une si ample lettre du roy par laquelle vous serez amplement adverty de son intention sur toutes choses, je ne vous feray pas longs discours & me suffira de vous dire que vous avez tres bien & sagement suivy & conduict [a] ce qui est commencé au grand

[a] Antoine de Noailles ayant pénétré que le parti de Northumberland n'étoit pas aussi puissant qu'on le croyoit en France, tourna habilement les offices qu'il devoit faire à ce ministre, par ordre de la cour, en offies en faveur de toute la nation.

contentement dudit seigneur, qui desire que vous paracheviez encore mieulx, ainſy qu'il vous eſcript; en quoy je vous prie employer tout ſoing, dextérité & vigilance, & ne faillir à continuer nous faire ſouvent ſçavoir de vos nouvelles. Des noſtres, je ne vous en ſçaurois dire d'autres, ſinon que les ennemis ſont attachez à Heſdin, où ils ont eſté ſi bien recueillis à leur arrivée, qu'ils y ont perdu plus de deux cens hommes, ayant trouvé ladiſte place ſi bien pourvue de tout ce qu'il y fault, qu'ils ſont bien loing de leur compte, & depuis l'armée du roy s'avance tant, qu'elle ſera, ſ'il dieu plaïſt, aux champs dedans la fin de ce mois, dont j'eſpere que vous aurez de bonnes nouvelles. De celles de dehors, vous en ſçaurez par deux extraicts que je vous envoie, où vous verrez que les affaires de l'empereur vont tres-mal en Allemagne [b], & pis encore en Piedmont [c], dont vous ne fauldrz à faire part à meſſieurs du conſeil de delà. A Chantilly ce 9^e. jour de Juillet 1553. voſtre bon amy Montmorency.

[b] Ce prince y entretenoit la guerre, pour y introduire la ſervitude.

[c] Par la valeur du maréchal de Briſſac, qui avoit ſuccédé au prince de Melphe.



M. DE NOAILLES au ROY.

10 juillet 1553.

Mort d'Edouard VI, roi d'Angleterre.

SIRE, je vous ay escript du 7 de ce mois le triste & piteulx inconvénient de la mort du roy vostre bon fils & frere, la vie duquel estoit tres necessaire pour le repos de son royaume & tranquillité de ses sujets, & aultant regretté par iceux que prince qui fust jamais en ce pays. Et pour ce, sire, que je crains madiete depesche avoir esté arrestée pour la closture des passages, comme j'ay congnu estre veritable, je vous envoie le sieur de la Jarre, ayant esté retardé deux jours pour avoir passeport, lequel vous pourra, sire, bien au long faire entendre le discours de toutes les occurrences de par-deça, combien que j'estime qu'en serez adverty par les ambassadeurs de ce pays estans pres vostre majesté, auxquels le duc de Northumberland a cejourd'huy escript & comme j'ay peu sentir, pour vous advertir, sire, de ce qui est succédé de deça [a], ensemble pour entretenir vostre dicte majesté en bonne & parfaite amitié avec le nouveau roy [b], lequel je vous puis asseurer, sire, n'avoir moin-

[a] L'élévation de Jeanne Gray sur le trône, par les artifices de Northumberland.

[b] Milord Guillefort Dudley, qui avoit épousé Jeanne Gray; il étoit fils du duc de Northumberland.

dre volonté au bien & prosperité de vos affaires que avoit ledict feu roy vostre bon filz & frere.

Mémoire à M. DE LA JARRE, qui s'en va presentément vers le roi.

Du 10 Juillet 1553.

PREMIEREMENT, lui fera entendre le triste inconvénient de la mort du roy d'Angleterre son bon filz & frere, qui fut jeudy septieme de ce mois.

En meme heure, madame Marie sa sœur fut avertie si à propos, qu'elle deslogea du lieu où elle estoit; & s'en alla comme est le commun bruit au pays de Nordfolc.

Le couronnement du roy, qui est à present le successeur du feu roy Edouard, a esté fait le unzieme de ce mois avec grandes ceremonies, dans la tour de Londres & palais Dowastmesier.

Comme toutes choses sont passées jusqu'à l'heure presente sans tumulte ni emotion du peuple, chose qui estoit inopinée à un chacun.

Comme des le lendemain vendredy deux heures du matin, Milord tresorier & marquis de Northampton, comte de Scheresbery, & l'admiral vindrent en la tour faire ledit amiral conneftable d'icelle, lui baillant en garde les tresors, munitions & prisonniers y etant.

Ne faudra aussi ledit sieur de Lajart de prendre en passant le paquet qui a esté ex-

pedié des le 7 de cedit mois, lequel a été arresté à Douvres, d'autant que les passages ont été prohibez & deffendus.

Parcillement donnera l'avis qui est en chiffre, qui lui a été baillé.

M. DE NOAILLES au ROY.

13 juillet 1553.

Mouvemens en Angleterre. La princesse Marie se retire en la province de Nortfolc, où elle arme pendant que Northumberland, de son côté, leve des troupes pour la combattre.

SIRE, pour ce que je vous ay escript du 7 de ce mois, & depuis depesché le sieur de la Gear le 10, pour tenir advertie vostre majesté, tant de l'heure de la mort [a] du roy d'Angleterre vostre bon fils, & de l'entrée de la royne Jeanne vostre bonne sœur dans la tour, que de toutes autres occurrences qui se sont passées jusques audict jour, je n'en feray redicte, seulement continueray vous dire, sire, ce qui est advenu depuis. Le lendemain, qui fut un mardy unzième, les proclamations de ladite royne, qui est vertueuse, sage & belle [b], & qui promet beaucoup, furent attachez par les carrefours & lieux

[a] Le 6 de juillet à Greenwich.

[b] A l'âge de seize ans elle lisoit platon & Aristote dans leur langue naturelle.

publics de certe ville , lesquels j'ay fait tra-
duire & imprimer , ensemble l'oraison que
ledict feu roy vostre bon fils fit en son ex-
trefme & derniere fin , que je vous envoie,
& par icelle proclamation vous apparoiſtra ,
ſire , des raiſons par leſquelles ledict feu roy
a voulu que ladicte dame ſa couſine & ſes
hoirs maſles lui ſuccedent , comme auſſy fera
par le teſtament du feu roy Henry ſon pere,
que vous ay auſſy envoyé par ledict de la
Jart , du fondement par lequel la duchefſe
de Suffolc ſa mere [c] a eſté exclue de la
couronne , & pour ce que telle & ſemblable
fortune ne ſe pouvoit paſſer ſans contraire ,
ayant le duc de Northumberland obmis un
des principaulx poincts de telle faction que
de ſe ſaiſir de madame Marie , elle ſe trou-
vant au large au pays de Nordfolc , & con-
ſeillée de pluſieurs avecques quelque peuple,
& accompagnée de quelques comtes [d] de
ce pays. Et comme le bruiet court que telle
aſſemblée ſ'augmente , & eſt à croire que
fera davantage eſtants mal contants & en
mauvaiſe oppinion de ce conſeil & encores ,
qui pis eſt , n'ayment aucunement ledict duc
de Northumberland. Toutesfois luy qui eſt
prudent & auquel le faiet touche de plus pres,
pour prevenir telles & ſi dangereuſes aſſem-

[c] Par l'adreſſe de Northumberland , qui n'avoit
fabriqué le teſtament d'Edouard , que pour faire
paſſer la couronne ſur la tête de ſon fils ; & il obli-
gea la duchefſe de céder ſes droits à ſa fille , femme
de Guillefort ou Geoffroy Dudley.

[d] Les comtes de Bath & de Suffex , & les fils de
Milords Wardon & Mordant.

blées, & trouvant saisi des forteresses, trésors, artilleries, munitions, navires, maisons, meubles & autres choses de la succession dudit feu roy pour ladicte royne Jeanne, & reduit à elle tous les officiers, domestiques & les gardes, a cejourd'huy fait faire une criée par toute ceste dicte ville, qui voudroit aller à la guerre, vint recevoir argent à Westminster pour demain partir soubz la conduite de M. le duc de Suffolc [e], & en sa compagnie les marquis de Northampton, comte de Warvich, fils aîné dudit duc de Northomberland, milord Gray & plusieurs autres seigneurs, avec un grand nombre de gens de pied & de cheval, bien armez, equippez & quelques pieces d'artillerie, pour aller au-devant de ladicte dame Marie, rompre son entreprise, & la prendre s'ils peuvent, pour le moins se saisir de toutes les villes & lieux forts du pays où elle est; ce que j'estime qu'ils peuvent aisément estant elle desgarnie de bon chef & de toutes les commoditez de guerre, dont ceulx-ci sont tres bien pourvez. Ladicte dame Marie avoit hier envoyé auxdicts seigneurs de ce conseil lettre gracieuse [f], demandant lui estre obey en ce royaume selon le droit de nature & ordonnance de son pere, ignorant toute autre facture de la royne Jeanne. Mais le porteur d'icelle a esté retenu & arresté. Les ambassadeurs de l'empereur qui sont de par-deça, voyans l'ordre que l'on donne, comme desesperez, ont déclá-

[e] Henri Gray, père de la nouvelle reine.

[f] Datée de Kennighall du 9 de juillet.

réainſy comme j'ay eſté adverty, diſans que leſd. ſeigneurs de ce conſeil ſe trouveront trompez de penſer que ceſte royne puiſſe conſerver la couronne, & plutost que leur maistre enduraſt telle injure que ſa couſine en fuſt privée ; il appointeroit avec voſtre majeſté quand il debvroit faire ſa condition beaucoup plus mauvaiſe, & meſme le ſieur de Thoulouze, l'ung d'iceulx & commiſſaire des guerres audict empereur, qui fut envoyé querir au camp pour venir par-deça, diſt que la paix eſtoit en tels termes quant il partit dudit camp, que chacun des ſerviteurs dudit empereur en eſperoit bientost la conſeſſion. Ils ont demeuré reſſerrez depuis le jeudy, ſans ſortir de leur logis, juſques au mardy enſuyvant qu'ils s'allèrent pourmener ayant emprunté pluſieurs marchands & autres Eſpagnolz pour leur ayder à faire ung peu de bonne contenance. Ilz ſe trouvent ſi empeſchez qu'ilz ne ſçavent que debvoir faire, attendant reſponſe de leur maistre vers lequel ils ont envoyé trois fois depuis fix jours. Vous aſſurant, ſire, que voſtre majeſté n'a depuis ſon advenement à la couronne tenu ambaffadeur par-deça qui n'aye plus paru ſeul que eulx quatre enſemble ; choſe que les Anglois admirent. J'avois penſé, pour avancer leur negociation, de demander hier une audience qui m'a eſté reſuſée pour les empeſchemens que leſdicts ſeigneurs ont. Si j'euſſe peu l'avoir, je faiſois compte de picquer le duc ſi avant qu'il m'eufſt eſté poſſible, pour renvoyer leſdicts ambaffadeurs en Flandres, & l'aſſeurer comme il eſt à croire, que tant qu'ilz ſeront

par-deça , ilz ne feront que menées ; de quoy il ne se peult esperer que troubles & subversions , ne pouvant meshuy attendre aucune amitié avecques ledict empereur , & que se voyans eulx avoir telles forces sur la mer , comme ladicte royne & sieurs de son conseil ont à present , ilz devroient frapper le premier coup & renvoyer querir leurs ambassadeurs qui sont par-dela aupres dudidict empereur. Vous pouvez penser , sire , que estans les choses comme elles sont , je n'obmettray amener tout ce que je pourray pour esmouvoir ceulx-cy à se declairer , tandis que vous tenez leur ennemy & le vostre , assez empêché ailleurs. Je cuyde bien , sire , que tant qu'ils seront en subçon de leurs affaires , comme ilz sont de present , il sera mal ayse d'en tirer autre chose. Dieu , s'il lui plaist , fera succeder le tout selon vostre intention , & au grand bien & prouffit des affaires de vostre majesté , commune & parfaicte amitié de ces deux royaumes , auquel je supplie ainly le permettre & vous donner , sire, &c.

De Londres ce XIII jour de juillet 1553. ;

Sire ; je vous envoie encores de nouveau , outre la proclamation & oraison , une carte d'Angleterre , en laquelle j'ay fait marquer Londres avec une petite croix rouge , & le lieu d'où madame Marie partit jeudy dernier , avec une noire & deux rouges , le pays de Nordfolc , & la ville & cité de Nortwic , où elle est à present , une rouge & une double noire , affin que vous , sire , peussiez plus clairement cognoistre le moyen qu'elle peult avoir de recouvrer nouvelles ou secours de l'empereur , & les distances qui sont entre cy & la.

*Copie des lettres-patentes données par
Jeanne, reine d'Angleterre, portant
déclaration de sa volonté sur la suc-
cession audit royaume, le 10 juillet,
l'an premier de son règne.*

JEHANNE, par la grace de dieu, royne d'Angleterre, France & Irlande, defendresse de la foy & de l'église d'Angleterre & aussi d'Irlande, soubz christ en terre, le suprefme chef, à tous nos tres aimez fidelles & obeissantz subjectz & à chacun d'eulx, salut. Là où nostre tres cher cousin Edouard le VI. dernier roy d'Angleterre, France & Irlande, defendeur de la foy, & en terre le suprefme chef soubz christ, de l'église d'Angleterre & Irlande, par ses lettres patentes signées de sa propre main, & scellées avec son grand sceau d'Angleterre portant datte du xxj^o. jour de juing, au vii. an de son regne, en la presence de la pluspart de ses nobles ses conseillers-juges & divers autres grands & sages personnages, pour le profit & sureté de tout le royaume, là assistans & soubzscripvans leurs noms en icelles, a par sesdites lettres patentes recité, que pour autant que l'imperiale couronne de ce royaume par ung acte fait le 35. an du regne du dernier roy de digne memoire, le roy Henry VIII. nostre progeniteur & grand oncle estoit à faulte de lignée descendant de son corps legitiment engendré, & aussi à faulte de lignée descendant du corps de nostredit der-

nier cousin Edouard le VI, par icelui atre limité & appointé de demeurer à dame Marie par le nom de dame Marie sa fille aînée, & aux heritiers de son corps legitiment engendrez; & en default de telle lignée, cella demeureroit à dame Elizabeth par le nom de dame Elizabeth sa seconde fille, & aux hoirs de son corps legitiment engendrez, avec telle condition comme il estoit limité & appointé par ledict dernier roy de digne memoire le roy Henry VIII nostre progeniteur & grand-oncle, par ses lettres patentes soubz son grand sceau, où par sa derniere volonté en escript signée de sa propre main. Et pour autent que ladite limitation de l'imperialle couronne de ce royaume estant limitée, comme il est devant dit, à ladicte dame Marie & dame Elizabeth, estant illegitimes & non legitiment engendrées pour ce que le mariage d'entre ledict dernier roy le roy Henry VIII nostre progeniteur & grand-oncle, & dame Catherine [a] mere de ladicte dame Marie, & aussi le mariage d'entre ledict dernier roy le roy Henry VIII nostre progeniteur & grand-oncle, & dame Anne [b] mere de lad. dame Elizabeth, furent legitiment reprouvez par sentences de divorces, selon la parole de dieu & les loix de l'église, & lesquels divorces ont esté legitiment ratifiez & confirmez par autorité du parlement, & spécialement au 28 an du regne du roy Henry VIII nostredit progeniteur & grand-

[a] D'Arragon, fille des rois catholiques Ferdinand & Ysabelle.

[b] De Boulens.

oncle , demeurans en leur force & effect. Pourquoy aussi bien ladicte dame Marie , comme aussi ladite dame Elizabeth , à toutes intentions & propos sont inhabiles à demander & pretendre ladite impériale couronne , ne aucun autre des honneurs , chasteaux , manoirs , seigneuries , pays , tenemens ou autres héritages , comme héritiers ou héritieres à nostredict dernier cousin Edouard le VI , ou comme heritiers ou heritieres à aucune personne ou personnes quelconques , aussi bien pour la cause devant alléguée , comme aussi pour ce que lesdictes dame Marie & Elisabeth ne sont sinon de la moitié du sang de nostredict dernier cousin , & pour ce par les anciennes loix , statuts & coutume de ce royaume , ne peuvent succéder à nostred. dernier cousin , encores qu'elles eussent esté nées en legitime mariage , comme à la verité elles ne sont ainsi que par lesdictes sentences de divorce & ledict statut du 28^e an du regne du roy Henry VIII nostredict progeniteur & grand oncle plainement appert. Et , pour autant qu'il est à penser , ou enfin trop à craindre que si lesdictes dame Marie ou dame Elizabeth avoient & jouyssoient de ladicte impériale couronne de ce royaume , & a donc se mariaissent avec quelque estrangier né hors de cedit royaume , que a donc iceluy estrangier ayant le gouvernement & ladicte imperiale couronne entre ses mains , voulust adherer & pratiquer non seulement à mettre ce noble , franc & libre royaume en tyrannie & servitude de l'evesque de Rome , mais aussi ordonner les loix & coustumes de sa propre & naturelle contrée y estre prati-

quées, & mettre en diffension ce royaume plutoſt que les loix, ſtatuts & couſtumes qui y ſont de longtems obſervées ſur le titre des héritages de tous les ſinguliers ſubjects dépendans de cediſt royaume, au grand peril des conſciences & de la ſubverſion de la comune volonté de ce royaume. Là deſſus noſtredict dernier tres cher couſin conſiderant en ſoy meſme quelles voyes & moyens ſeroient plus convenables pour l'eſtat de la ſucceſſion de ceſtedict impériale couronne, s'il plaſoit à Dieu l'appeller hors de ceſte tranſitoire vie ſans lignée deſcendans de ſon corps & ſe ſouvenans que nous & dame Catherine [c] & dame Marie [d] noz ſœurs eſtans filles de Dame François [e] noſtre naturelle & legitime mère, a donc & encores femme de noſtre naturel & legitime pere Henry duc de Suffolck [f], & dame Marguerite, fille de Dame Elienor, lors décédée ſœur de ladiſte dame François & dernière femme de noſtre couſin le comte de Comberland, eſtions les plus prochains de ſon ſang du coſté de ſon pere noſtredict progeniteur & grand oncle, & eſtant naturellement nées icy dedans le royaume, & pour la tres bonne opinion que noſtredict couſin a eu de nous & de nos ſœurs, & de la bonne education de noſtre couſine Marguerite,

[c] Femme de Miſford ſils du duc de Pem

[d] Mariée à Keiſc des gardes de la pr

[e] Brandon, f . . . duc de Suffolc & de . . . d'Angleterre, ſieur de

[f] Henry Gray.

après avoir sur ce prins bonne deliberation & advis, par cesdites lettres patentes a déclaré, ordonné, assigné, limité & appointé que si d'avanture il alloit de vie à trespas, sans hoirs de son corps legitiment engendrez, que adonc l'imperiale couronne d'Angleterre & Irlande & les confins d'icelle & son titre à la couronne du royaume de France, & tous & singuliers honeurs, châteaux, prerogatives, privileges, preheminences, authoritez, jurisdictions, domaines, possessions & héritages à nostredict dernier cousin le roy Edouard VI, ou à ladicte imperiale couronne touchans, ou en aulcune maniere appartenans à faulte de tels hoirs restans de son corps, vinssent & fussent au filz aîné du corps de lad. D^e François^e legitiment engendré estant né durant sa vie, & aux hoirs males d'icelluy filz aîné, legitiment engendrez, & consecutivement de filz en filz, gardant tousjours le droit d'aînesse desdicts enfans issus du corps de ladicte dame François^e, legitiment engendrez, estant nez durant la vie de nostredict dernier cousin, & aux hoirs males du corps de chacun de telz filz legitiment engendrez, & en default de telz filz nez durant sa vie du corps de ladicte dame François^e, legitiment engendrez, & à faute d'hoirs males de chacun de telz filz legitiment engendrez, que adonc ladicte imperiale couronne & toutes & singulieres autres choses premises, vinssent, demeurassent & fussent à nous par le nom de dame Jehanne, fille aînée de ladicte dame François^e & aux hoirs males de nostre corps legitiment engendrez, & à faulte de tel

hoir masse de nostre corps legitiment engendré, que adonc ladicte impériale couronne & toutes autres choses premises, vinssent, demeurassent & fussent à ladicte Catherine nostredicte seconde sœur, & aux hoirs masses de son corps legitiment engendrez, avec diverses aultres substitutions, que par icelles lettres patentes plus amplement & au long il peut apparoir. Apres l'expédition desquelles lettres patentes, qui fut le jeudy 6 du présent mois de juillet, il a pleu à dieu d'appeller à son infinie mercy notredict trescher & entierement bien aymé cousin Edouard le sixieme, à l'ame duquel dieu fasse pardon. Et pour aultant qu'il est maintenant decédé n'ayant hoirs de son corps legitiment engendrez, & que aussi il ne restent à présent hoirs legitiment engendrez du corps de notredict progeniteur & grand oncle le roi Henri VIII; & pour ce auli que ladicte dame Françoisse nostredicte mère n'a hoir masse engendré de son corps, & né durant la vie de notredict cousin le roy Edouard VI, ainsi ladicte impériale couronne & aultres choses premises à icelle, touchant ou en aucune maniere appartenant maintenant est & demeure à nous en nostre actuelle & royalle possession par autorité desdites lettres patentes, nous faisons pour ce par ces présentes signifier à tous noz bien aymez, fidelles & obéissans subjects, que comme nous, pour nostre part, nous monstrerons par la grace de dieu, nous mesmes tres-gracieuse & benigne souveraine Royne & dame à tous nos bons subjects en tous leurs justes & legitimes affaires & causes, & de

toute nostre puiffance nous prefervérons & maintiendrons la faincte parole de dieu, la chrestienne police & les bonnes loix, coustumes & libertez de cefdicts nos royaumes & domaines. Ainsi nous ne doutons point qu'eulx & chascun d'eulx ne vueille pour leur part en tout temps & en toutes occasions se montrer eulx mesmes envers nous leur naturelle & lige Royne, sinon tres-fidelles, amiables & obéiffans subjectz, selon leur obligé debvoir. Quoy faisant, ils plairont à dieu, & si feront choses qui tendront à leur prefervation & fureté. Voulant & commandant à toutes personnes, de quelque estat, degré & condition qu'ilz soient, qu'ilz ayent avoir nostre paix & accord garder, & d'estre obeiffants à noz loix, comme ils entendent nostre faveur & volonté respondre pour le contraire à leur extrême peril. En tesmoing de quoy nous avons ordonné ces presentes noz lettres estre patentes. Tesmoing nous mesmes à nostre tour de Londres le dixieme jour de Juillet, en l'an premier de nostre regne.

LE ROY à M. DE NOAILLES.

14 juillet 1553.

*Ce prince lui témoigne le gré qu'il lui
sçait d'avoir ajusté son instruction à
l'état présent de l'Angleterre.*

MONS DE NOAILLES, hier sur les cinq heures du soir, ainsi que le secretaire des ambas-

ambassadeurs Anglois qui sont par deçà par-
loit à mon cousin le connestable, de la part
de ses maistres pour avoir audience de moy,
affin de me faire entendre & déclarer la triste
nouvelle de la mort du roy d'Angleterre
mon bon filz. [a] que dieu absolve, arrivz
le sieur de la Gear, par lequel je reçeus deux
depesches de vous, l'une du 7 & l'autre du
10 de ce mois, contenant ce mesme advis
dont le Sr. de la Gear m'a rendu compte par
le menu & bien faict entendre comme tou-
tes choses sont passées par delà depuis son
trespas, qui m'a esté tres-grande satisfaction
& non moindre plaisir, puisqu'il a pleu à
dieu l'appeller à lui, que vous ayez si bien
conduict & manié ce negoce; comme ce
que l'issue en ait esté telle qu'il le m'a dict,
& que j'ay veu par vosdictes lettres, aussi
que les personages envoyés de l'empereur
par delà, ayent trouvé si peu de moyen.

Au demeurant, mons de Noailles, je vous
advise que j'ay grande occasion de me con-
tenter de vous & de la dexterité dont vous
avez use en chose si importante que ceste cy,
tant envers la generalité dudit conseil, qu'à
l'endroit dudit duc.

Escrict a Compiègne le 14 de juillet 1553.
Signé Henry: Et plus bas, de L'aubespine.

[a] Il ne vécut que 16 ans, & n'en régna que six
& demi.

M. DE NOAILLES à LA REINE D'ECOSSE.

14 juillet 1553.

Il lui fait part de la mort du roi d'Angleterre & de la conduite qu'ont tenue ses ministres depuis son décès.

MADAME [a], je ne vous fais ceste lettre que pour vous advertir de ce triste & piteux inconvenient advenu de la mort du roy de ce pays, de tant que je m'asseure que le bruit qu'en peut estre en la frontiere de Barvick, en est allé bientôt jusques à vous; elle servira seulement pour accompagner le paquet de M. le cardinal vostre frere [b], que je receuz hier dans celui du roi vostre bon frere, & pour vous dire, madame, que ce a esté chose tenue si secreete par l'espace de trois jours apres son decez, que moy mesme, qui pendant iceulx heuz une audience de MM. du conseil, n'en sçavoys rien; & encores, apres en avoir eu advis, je n'euz nul moyen en advertir le roy, pour le grand ordre que lesdits seigneurs du conseil avoient mis tant es passages de mer que es chemins, à ne bailler chevaulx ny laisser passer homme qui feust, & me dilayerent un passeport ou saufconduit que je leur demanday pour mon courrier, jusques à ce que la fille aînée du duc de

[a] Marie de Lorraine, fille de Claude de Lorraine & d'Antoinette de Bourbon.

[b] Charles, Cardinal de Lorraine.

Suffolk, mariée depuis peu de jours avecque le quatriesme fils [c] du duc de Northumberland, a esté proclamée Roïne. Vous pouvez veoir, madame, comme le feu roy a voulu en sa dernière volonté qu'elle luy succedast, par ladicte proclamation que je vous envoie, ensemble l'oraison [d] qu'il fit en son extrémité & dernière fin.

[c] Guillefort

[d] On la trouve dans le second tome de l'histoire d'Angleterre ; par Larrey, p. 747.

M. DE NOAILLES à M. LE CONNESTABLE.

14 juillet 1553.

Commencement de la révolution en faveur de Marie.

MONSEIGNEUR, on m'a présentement donné advis que sire Eymont Perr . . . [a], thresorier du roy d'Angleterre, résidant en la duché de Bouckinkant, accompagné des comtes de Suffex [b]. M. Parditz, un frere [c] du comte de Honthiton & quelques aultres seigneurs de ce pays, s'est retiré à madame Marie, avec tout le thresor qu'il avoit entre ses mains des finances du roy,

[a] Grand Trésorier de l'ord e de la jarretière.

[b] Milord Rochefort. La reine lui accorda depuis, en reconnoissance de sa fidélité, le privilège de se couvrir en sa présence.

[c] Edouard Hastings, depuis grand écuyer.

& aussi milord Thomas Whard [d], filz du duc de Nordfolc, qui est prisonnier en la tour, qui feroit soubçonner de milord Guillaume, à present debitis de Calais, par la deffaveur qu'il a receu par le passé, voyant encores sondict frere prisonnier, qu'il ne fust pratiqué par les menées de l'empereur a se ranger au party de ladicte dame. L'on m'a dict aussi qu'elle a escript aux ambassadeurs dudit empereur, qui sont par deça, que elle louoit dieu de trouver ce peuple si affectionné a sa dévotion, leur déclarant qu'elle en trouve nombre infiny.

Monseigneur, depuis les lettres escriptes au roy & a vous des 12 & 13, & le paquet fermé, ce porteur a esté contrainct attendre son passeport jusques a ce jourd'hui, tant sont les seigneurs de ce conseil empeschés pour les nouvelles qu'ilz ont souvent des esmotions & troubles qu'il semble se preparer en tout ce royaume, & jusques en ceste ville; d'ou s'ensuit que si le duc de Northumberland a tant soit peu de deffaveur sur son entreprise pour deffaire la troupe qui est avec madame Marie, toutes choses cessant pour mal succéder, & pour faire passer ung grand peril aux estrangers qui sont icy, d'ou je serois des premiers qui en pourroient sentir la furie. L'ambassadeur de Venise a ce jourd'hui disné avecques moy, qui m'a fait la part de madame Marie fort grande; me disant l'avoir en-

[d] Frère du comte de Su rey, qui eut la tête coupée a la fin du regne de Henri VIII.

rendu de quelques uns qu'il a intelligence de long temps, comme de vray font beaucoup d'autres, & que je pense que si la force estoit en la volonté du peuple, elle seroit plus favorisée que la royne Jeanne.

M. DE NOAILLES AU ROY.

13 juillet 1553.

Suite de la révolution. Le nombre des partisans de la princesse Marie augmente.

SIRE, depuis que je vous ay renvoyé le courier avec la despesche, les affaires de ceste royne sont tellement empirez & les forces de madame Marie si augmentées, qu'il est bien a craindre que le duc puisse achever son entreprise sans beaucoup de travail & de peril, tant pour la hayne que le peuple & beaucoup de la noblesse portent a luy & aux siens, que pour l'amitié qu'ilz ont a ladicte dame Marie, pour laquelle se dressent gens en trois endroits de ce royaume, oultre les forces qui sont avecques elle; & qui pis est, je cuide desja sentir que aucuns de ce conseil [a] sont prests a se tourner de son costé, pour si peu de deffaveur qu'il adviegne a iceluy duc, qui est encores a Cambridge a quarante mille de ceste ville, attendant avoir assemblé quelques gens de pied qui sont

[a] Les comtes d'Arondel, de Pembrok, milord Paget.

& feront beaucoup moindre nombre qu'il n'espéroit, & cependant s'effaye de deffaire l'une de d. d. ces troistroupes, avant qu'elle se puisse joindre à icelle dame, laquelle s'est faicte & a esté dressée à Bouckinkant par le frere [b] du comte de Honthiton, allié dudit duc & du tresorier Perrain. Vous asseurant, sire, que combien que ceulx de ce conseil ayent les forces de la mer les plus fortes, l'argent & l'artillerie, si est-ce que je cognois si peu de fidélité aux gens de cette nation, & les vois si mous & avec si peu de vertu, que s'il advient quelque désavantage audict duc, il ne se peut espérer que tout mal pour son parti; & par ainsy ne se fault attendre que à sa vaillance, conduite & diligence, craignant d'ailleurs ce que par ung gentilhomme Anglois me fust hier dict, que aucuns des siens se tourneront de l'autre costé, quand ils se verront pres de leurs ennemis & au plus grand besoing.

Sire, il s'est retiré devers ladicte Dame Marie-George de Hawart, qu'estoit au feu roy personnage de service, & qui aura fauteur de maintenir les forces d'icelle dame au pays de Nordfolc dont il est, & de la maison du duc qui est prisonnier en la tour; lequel avecques ung frere de millord Surrej, qui eust la tette coupée, & qui estoit avecques elle dez le commencement, sont deux personnages de ce costé-là qui sont encores grandement soubçonner que milord Guillaume, maintenant debitis à Calais, estant de leur sang & mal contant pour avoir esté mal-

[b] Le chevalier Edouard Hastings.

traité par le passé, ne feust pour lors pratiqué de l'empereur, estant maintenant si pres de luy. Mais pour ce qu'il a esté nourri en France, & qu'il est, comme chacun dict, plus François qu'Imperial, il pourroit encores plutoist estre persuadé à vostre intention, sire, & pour cest effect viendroît à propos à Mrs. de Gyé [c] & d'Orleans [d], de passer par là, pour avecques la dexterité qu'ils sçauront bien user, lui en toucher quelques motz, n'ayant plus d'obligation de serment à la garde de la place depuis la mort de son maistre, & veu les troubles qui sont à present en ceste couronne.

[c] De la maison de Rohan, chevalier de l'ordre.

[d] Jean de Morvilliers, depuis garde des sceaux.

LE ROY à M. DE NOAILLES.

19 juillet 1553.

*Nouveaux succès de l'armée d'Italie ; commandée par le maréchal de Brisf-
fac. Défaite en Allemagne du marquis
de Brandebourg, par Maurice duc de
Saxe.*

MONSIEUR DE NOAILLES, suivant ce que je vous ay dernièrement escript, je vous renvoye le sieur de la Gear amplement instruit de l'occasion de la depesche des sieurs de Gyé & évesque d'Orleans, dont il vous

Div

ſçaura bien rendre compte par le menu. Qu'il me gardera vous en faire autre discours, vous adviſant que je ſuis attendant en bonne devotion le retour du chevaucheur que je vous deſpeſchai dernièrement, m'aſſeurant que par luy vous me ferez ſçavoir ce qui ſera ſuccédé pardelà depuis le partement dudit de la Gear. Cependant je ne vous ay pas voulu celer deux bonnes nouvelles que j'ay eues depuis hier. La premiere, comme mon couſin le mareſchal de Briſſac, depuis la prinſe de la ville, forterefſe, & de tout le marquiſat de Ceve [a], a pouſſé oultre avecques mon armée juſques au chateau de Courtemille [b], qui eſt bien avant ſur le chemin de Savonne, dedans lequel il y avoit cinq ou ſix cent des plus braves ſouldatz Eſpaignolz que l'empereur ayt pardeià, & encores que la place fuſt deſja bien forte, belle & grande, ſi eſt-ce que ayant eſté aſſaillie fort vivement, apres avoir enduré deux mille coups de canon, ſe ſont rendus à mondict couſin, qui leur faiſant bonne guerre, les a envoyez bagues ſaulves, & ſoubdainement a mis mes gens apres pour mettre ladicte place en toute deſſenſe, l'ayant trouvée ſi bien pourveue de toutes proviſions & munitions, qu'il a bien eſperance devant qu'il ſoit peu de jours, la rendre hors de tout danger de l'ennemy; & par ce moyen & dudit marquiſat de Ceve, dont il depend une infinité de places & chateaux,

[a] Fortifié de l'argent des génois, & défendu par les troupes de l'empereur.

[b] Le gouvernement en fut donné à Richelieu, lieutenant de Bonniwet.

avoir estendu ma frontiere d'un bien grand pays. L'autre nouvelle est, que le 9 de ce mois, se trouvant les forces du duc Maurice [c], d'une part, & celle du marquis Albert de Brandebourg [d], d'autre, en l'evesché de Minden, entre le pays de Hesse & celui de Bronswich, dieu a tant voulu favoriser la fortune dudit duc Maurice, que ledict marquis avec 80 enseignes de lansquenets qu'il avoit & environ six mil chevaux, a esté du tout deffait & vaincu & perdu la bataille, de laquelle il est demouré entre les mains dudit duc Maurice, quarante enseignes prises avecques toute l'artillerie & munitions dudit marquis, & le surplus de sesdictes forces estant en route, estoit poursuivy pour le reste de la victoire par le baron de Hede, lieutenant general dudit duc Maurice; de sorte qu'il fault croire qu'il est du tout ruyné, s'il n'est mort, dont l'on est en doute. Car l'on avoit trouvé parmy le camp le cheval dudit marquis sur lequel il estoit monté au commencement de la bataille, vague & habandonné d'un cousté, & son manteau de l'autre. Qui faict croire qu'il est mort ou qu'il s'en est fuy, & trouvé moyen d'eschapper parmy les pauvres soul-dats, gens de pied, qui restent en vie. De ceste premiere abordée, bientôt s'en sçaura

[c] Grand capitaine, sage politique, célèbre par le traité de Passau, ou il donna la loi a l'empereur.

[d] L'Attila de l'Allemagne, prince violent, prodigue, toujours yvre, cruel par emportement, craint & adoré de ses soldats.

la verité, & m'est ceste premiere nouvelle venue par homme expres & en extrefme diligence parmy le jour mefme qui en parle, d'avoir veu fans pouvoir dire par le menu ce qui en eft fuccedé; & quoyqu'il en foit, eft ceste baftonade la plus grande. que eult fceu avoir l'empereur. Car, à ce que j'ay fceu, c'estoit fon entiere esperance, ne s'eftant ledict empereur autrement voulu fortifier que de ce qu'il a de prefent au tour de Hefdin, faifant fon compte, apres que ledict marquis auroit du tout ruyné les evesques [e] de le faire passer devers luy avec lefdictes forces dont il eft à prefent bien loin. Qui me donne esperance que bientoft vous verrez les affaires dudit empereur en plus grande confufion & defordre qu'ils ne furent jamais. Car eftant ledict duc Maurice aux champs, avec fi grandes forces & moy de l'autre, comme je feray bientoft, vous ne pouvez que vous n'en ayez bientoft de bonnes nouvelles. Cependant je vous prie faire part de ce que deffus à mon cousin le duc de Northomberland & autres feigneurs du confeil de delà, & là où vous verrez que befoin fera. Efcrit à Compiagne le 19^e. jour de juillet 1553. Signé Henry : & plus bas, de l'Aubefpine.

[e] De Bamberg & de Wirtzburg en Franco-nie : l'évêque de Bamberg lui céda vingt villes, & celui de Wirtzburg lui donna deux cent mille écus d'argent, & se chargea de payer 900000 liv. qu'il devoit.

M. DE NOAILLES AU ROY.

20 juillet 1553.

*Le conseil fait proclamer la princesse
Marie Reine d'Angleterre.*

SIRE, encore que je vous feis hier une de-
Pesche, craignant qu'elle soit retenue, estant
les passages fermez, je vous feray encore
ceste-cy pour advertir vostre majesté, com-
me il advint hier, ce qui estoit toujours à
doubter du regne de ceste royne Jehanne,
que s'estans retournes les seigneurs [a] de
ce conseil contre leur serment & promesse,
en l'absence du duc de Northumberland, ils
ont fait proclamer royne madame Marie,
& desja toutes choses se font en son nom de-
dans la ville & la tour où ceste pauvre royne,
qui s'en peult dire de la febve [b], est de-
meurée prisonniere, ensemble son mary &
la duchesse de Northumberland sa mere; &
pense que des-à-present ledict duc n'est guere
mieulx traité, & que ceulx mesme qui
sont en son armée, en doibvent rendre
compte pour l'amener en ladicte tour, &
par expres milord Gray, que l'on estime
estre le premier qui luy mettra la main au
collet, lui gardant de long-temps une tres
mauvaise pensée, vous asseurant, sire, que

[a] Les comtes d'Arondel, de Pembrok & milord Paget déterminerent le conseil a se déclarer pour Marie.

[b] Elle ne fut que dix jours sur le trône.

toutes ces choses sont advenues plus pour la grande hayne que l'on porte à icelluy duc, qui a voulu tenir un chacun en crainte, que pour l'amitié que l'on a à ladicte royne, combien que la demonstration du peuple incline totalement à la voulloir honorer & obeir ; mesme desja font conte la pluspart de voir la messe remise & autres ceremonies de l'église. L'on espere qu'elle fera son entrée dans quatre ou cinq jours en cestedite ville, dont les ambassadeurs de l'empereur comencent de parler de grande autorité, & desquels je ne puis moins penser, sinon qu'ils tascheront de faire le pire qu'ilz pourront, & mesme de mettre les forces qui sont en estat, & par expres celles de la mer à executer quelque entreprinse sur vos frontieres voisines, cependant que vous, sire, estes attaché avec ledict empereur. De quoy j'ay faict advertir le lieutenant de Mr. de Senarpont [c]. J'espere couvrir avec quelque raison ce que j'en ay dict de vostre part, pour avoir présenté à ceulx de ce conseil ce qu'il vous a pleu me commander, qui n'a esté que pour tousjours veoir succeder leurs intentions, ne sçachant à qui debvoit tomber ceste couronne, & que vous, sire, ne voulez rien moins honorer la royne Marie, quand vous l'entendrez estre proclamée, mais d'avant . . . plus que toute autre. Et d'autre part, sire, je pense qu'elle ne sera si cruelle, ne contraire au bien de vos affaires que l'on pourroit croire, & par ex-

[c] Monchi, Gouverneur de Boulogne, chevalier de l'ordre.

pres si le mariage se faict, comme l'on diët d'elle & du marquis de Courtenay [d], qui a demeuré longuement prisonnier en la tour lequel est, comme j'entens, affectionné à vostre majesté & aux François aussi. Sire, je ne vouldx obmettre à vous dire, comme je pense que ladicte dame aura assez affaire pour cest hyver à se bien establis & faire reformer les arrestis [e] donnez contre elle, recompenser ceulx dont elle tient la couronne, & chastier les autres mesme de ce conseil, qui la luy ont voulu faire perdre, puisque s tost ils ont changé d'opinion.

Sire, j'ay pensé de vous envoyer ce pourteur expres; pour plus au certain vous rendre ses lettres & donner advis comme les choses sont passées; aussi pour me rapporter lettres adressantes à cette royne, s'il semble à vostre majesté luy en debvoir escrire, attendant la venue de Mrs. de Gyé & d'Orléans qui viendront tres à propos sur cette mutation. Et quant aux navires qu'il vous a pleu, sire, me mander de rechercher ces seigneurs pour les accomoder de leurs passages, il ne se fault maintenant attendre d'en avoir de long-temps réponse resoluë, combien qu'ils me la doibvent faire aujourd'hui, estant asseuré qu'ilz remettront le tout à la venue de cette royne, à laquelle ilz ont envoyé les sceaux par le comte d'Arondei [f]

[d] Fils du marquis d'Excester, à qui Henry VIII avoit fait couper la tête.

[e] Sentence du divorce, prononcée par Crammer, archevêque de Cantorbery.

[f] Fitz-Alan, seigneur catholique.

& millord Paget [g], au retour desquelz s'attendent d'avoir d'icelle dame, pardon general. De Londres ce 20 de juillet 1553.

Sire, depuis ces lettres escriptes, je n'ay peu recouvrer passeport pour vous envoyer pourteur expres, me remettant ces Mrs. de ce conseil à la venue de la royne; & ne voulant laisser ceste depesche en arriere, je l'ay advanturée entre les mains d'un Anglois qui m'a promis la porter seurement jusques à Boulongne.

[g] Ministre habile, qui étoit agréable à la reine par sa religion & par la haine qu'il portoit à Northumberland.

M. LE CONNESTABLE À M. DE NOAILLES.

20 juillet 1553.

Il le prie d'envoyer un courrier aux ambassadeurs extraordinaires que le roi faisoit passer en Angleterre, pour les prévenir sur la dernière révolution.

MONSIEUR DE NOAILLES, depuis nostre depesche fermée, est arrivé vostre courier par lequel nous avons reçu la vostre du 13, & par icelle entendu ce qui est depuis succédé par-delà, & les troubles qui commencent à s'y eslever. Et afin que les sieurs de Gyé & evesque d'Orleans sçachent mieulx ce qu'ilz auront à faire, & que rien ne se puisse gaster, je vous prie, apres avoir

bien fondé & scruté toutes choses & bien considéré l'estat des affaires, depescher incessamment au devant d'eulx ung courier exprès, qui les viendra trouver deçà la mer, pour les advertir de tout & de ce qu'ils auront à faire, afin que suivant cela & la sûreté qu'il y aura en leur voyage, ilz le puissent achever [a], différer ou retarder, ainsi qu'il sera plus à propos pour le bien du service du roy; ne voyant qu'il soit besoing de vous faire pour le present plus longue lettre, d'autant que le sieur de la Geard s'en retourne amplement instruit de toutes choses, sinon pour vous prier nous tenir continuellement advertis de ce qui surviendra, & continuer le bon & soigneux devoir que vous avez commencé auprès de ces seigneurs. Le 20 juillet 1553. vostre bon amy Montmorency.

[a] Milord Loccard, ministre Anglois qui se trouva à l'isle de la conférence pendant les guerres civiles d'Angleterre, disoit qu'il étoit serviteur des événemens, & ambassadeur du parti qui prévaudroit.

M. DE NOAILLES AU ROY.

23 juillet 1553.

Il demande de nouvelles instructions pour continuer son emploi sous un nouveau règne.

SIRE, craignant que trois depesches que je vous ay faites depuis mercredy, n'ayent peu

passer, j'ay advisé d'envoyer ce pourteur express pour tenir advertie vostre majesté des occurrences qui se sont passées par-deça, & m'estant aussy renvoyé, estre certain, de ce qu'il plaira à icelle que je fasse en ceste nouvelle mutation & changement de royne [a], de laquelle je m'assure, sire, que vous n'aurez moins de plaisir de gratifier l'advenement mais encore plus que de l'autre [b], luy estant cette succession tumbée, comme à celle à qui par droit de nature & toutes autres dispositions elle appartenoit, & aussy qu'elle est, comme vous sçavez, sire, sœur du feu roy vostre bon fils & frere, auquel vostre majesté a porté tant d'amitié & d'avantage. Je vous puis assurer que telle chose a passé avecques l'advis & meure deliberation de ce conseil, auquel j'avois toujours offert de vostre part, sire, que vous les voudriez assister en toutes leurs bonnes & prudentes oppinions, qu'est à croire qu'en ceste-cy tant raisonnable, vous y chemineriez avec eulx de plus grande & sincere affection que en l'autre, tant pour ces raisons que plusieurs autres que j'espère leur dire en la premiere assemblée & audience que j'auray avec eulx.

[a] La fonction d'un ambassadeur finit par la mort du prince à qui il est envoyé.

[b] Jeanne Gray.



MI. LE CONNESTABLE DE MONTMORENCY à
milord HOWARD, debitis ou gouverneur
de Calais.

24 juillet 1553.

*La guerre civile paroissant inévitable
en Angleterre, le connétable offre en
général les secours du roi son maître
à toute la nation. Il fit cette démar-
che & s'adressa au gouverneur de Ca-
lais, de peur que l'empereur, qui
favorisoit un des partis, ne tentât
de s'emparer de cette place.*

MONSIEUR, j'ay entendu les divisions qui
sont puis n'aguères survenues au royaume
d'Angleterre, & sçay combien telles muta-
tions peuvent apporter de dommage & dimi-
nution à un royaume quelque grand que soit,
& quel beau moyen c'est à un prince voisin
ambitieux de prendre pied dedans, mesme-
ment, quand il y peut establir les princi-
paux à sa devotion; & pour cette cause sça-
chant quel déplaisir le roy recevroit que ledit
royaume qui lui est tant amy & avec lequel
il a toujours désiré perpetuer son amitié, re-
çoit aucun dommage ou diminution par le
moyen de telles divisions, & que autres que
Anglois y missent le pied ou envoyassent
forces pour y establir autre roy que de leur
nation, j'ai bien voulu incontinant depescher
ce porteur expres pardevers vous pour vous

offrir tout ce que j'ai ici de forces pour le secours dudit royaume & de votre place, & moi-même de le vous mener si vous en avez besoin ; ne voulant épargner chose & qui soit en la puissance du roy (comme je sçai que telle est son intention qui puisse servir pour conserver ledit royaume en son entier, & la couronne à ceux de ladite nation.) D'Amiens le 24 juillet 1553.

LE GOUVERNEUR de Calais à M. le CON-
NESTABLE DE MONTMORENCY.

26 juillet 1553.

Ce milord lui fait sçavoir que la guerre civile est terminée par la prise du duc de Northumberland, & la réunion de son parti à celui de la reine Marie ; & il rejette avec aigreur l'offre que lui avoit faite le connétable, comme si, à la faveur de ce secours, il eût voulu surprendre cette place.

MONSIEUR, j'ai reçu vos lettres du 24 du présent mois ce 26, & ai bien noté & entendu le contenu d'icelle, & où que m'écrivez qu'il y a presentement grande division au royaume d'Angleterre. Je vous assure qu'il n'est point ainsi ; car là où il y avoit quelque division sur l'élection & nomination d'une dame royne dudit royaume, non étant en droite héritière, ce que étoit

fait & practisé par la subtile invention & procurement du traître duc de Northumberland, lequel non tant seulement avoit déposé & déprivé la vraye & droite heritiere de la couronne, la tres noble dame Marie fille ainée de notre souverain seigneur le roy Henry le huitieme decedé, mais aussi avoit levé & préparé une armée pour la totalement depriver, confondre & ruyner, ce qui, graces à dieu, qui pourvoit a toutes choses, lui est tourné à grande maliceuité; car les nobles & gentilshommes qui estoient en sa compagnie, voyant & entendant sadite abominable, detestable & traîtreuse intention, l'abandonnerent, & incontinent se retirerent en suivant leur devoir vers leur dite souveraine dame la royne Marie & ledit duc, & tous ceux qui demorirent avec lui sont prins & emprisonnez, & attendent le plaisir de sa majesté; & puisque par vos lettres j'entens que vous voudriez que je vous confortisse, pour venir & reparer à cette ville avec une armée en couleur de defence dudit royaume de sa majesté, vous entendrez que la garde d'icelle & pays environ, ne me fust commis pour rendre ou delivrer au roy vostre maître ne aucun des siens, mais au contraire pour la garder & deffendre contre vous & tous autres que aucunement, pretendront ou attemperont semblable entreprinse, & de vivre & mourir dedans comme un vray loyal gentilhomme doit faire. Mais puisque vous m'avez donné telle intelligence, n'ayez nulle doute; je pourvoyrai tellement pour vous, que si vouliez en guerre ou paix attemper

quelqu'entreprinse à cette ville ou aucune autre force & domination es territoires de notredite souveraine dame la royne Marie; par-deça; & par la grace de dieu je feray tant que vous & tous les vôtres se repentiront, & ainsi, Mr., je prie dieu vous donner vie & longue. De Calais le 26 de juillet 1553. Votre bon amy, W. Houvard: Et au-dessus est écrit, à monsieur monsieur de Montmorency grand connestable de France.

M. DE NOAILLES au ROY.

29 juillet 1553.

Conduite de la reine d'Angleterre à son avènement à la couronne. Elle fait mettre à la tour plusieurs seigneurs, partisans de Northumberland.

SIRE, depuis la lettre que j'ay reçue de vostre majesté du 14 de ce mois, je vous ay faict trois despaches des 19. 20. & 21. d'icelluy, par lesquelles je faisois entendre à icelle la seconde mutation de ce regne. Et pour ce que je fus adverty que le porteur de la premiere fut visité, & aucuns paquets retenus à Rochester & Cantorbery, & de meisme celle du 20. que je vous envoyois par un Anglois qui est encore detenu prisonnier à Calais, avec des nouvelles d'Allemagne & de l'empereur. Et estimant que la troisieme auroit aussy peu passé par la Rye & Dieppe que les precedentes, je despeschay ung gentilhomme nommé la Marque le 17 de ce mois, auquel pour plus faciliter

Mon voyage, je feiz contresigner le pacquet qu'il portoit, d'un secretaire de ce conseil, ne contenant que toutes choses de grande louange & reputation pour l'advenement de cette royne, comme à la verité, sire, je ne puis encores tenir autre langage par les demonstrations que j'en ay jusques icy, tant parce que ses promesses ne s'estendent à présent que au bien de la religion & policer son royaume, que pour punir ceulx qui luy ont voulu empescher l'advenement à la couronne, dont il y a desja grand nombre de milords à la tour de Londres. Comme vous pouvez croire, sire, le duc de Northumberland [a] & ses cinq fils [b], le marquis de Noranthon [c], le comte de Honthiton [d] & plusieurs autres grands seigneurs avec lesquels cejourd'huy a encores esté mis le duc de Suffolck (e). J'espère, sire, que ledict de la Marque aura passé jusques à vostre majesté, lequel, si ainsi est, vous aurez rendu bon compte de toutes les occurrences de ce negoce jusques icy passées, & mesme de l'esperance en quoy l'on est en ce pays, que

[a] Il avoit été arrêté à Cambridge par ses propres soldats.

[b] Le comte de Warvic, Ambroise, Robert, si connu depuis sous le nom de comte de Leicestre, Guillefort, mari de l'infortunée Jeanne Gray, & Henry.

[c] Il se plaignoit de sa prison comme d'une injustice, ne s'étant jamais mêlé, à ce qu'il disoit, que d'aller à la chasse.

[d] Frère du chevalier Edouard Hastings, qui avoit mené 4000 hommes au secours de la reine.

[e] Henry Gray,

ladiète dame espouſera le milord Courtenay, comme j'avois par cy-devant eſcript à voſtre majeſté, combien que je m'aſſeure, ſire, qu'il ne tiendra à l'empereur ni à ſes miniſtres, de luy mettre en avant.

Qui me faièt vous ſupplier tres-humblement, ſire, vouloir haſter la venue de Mrs. de Gyé & d'Orleans pour y veiller, ainſy qu'il plaira à voſtre majeſté les tres-bien inſtruire; & cependant je feray tous offices, pour, à leur arrivée, leur tenir le chemin le plus uny & aysé qu'il me ſera poſſible, tant pour ceſte occaſion que toutes autres que je verray eſtre utiles & neceſſaires au bien & proſperité de vos affaires, leſquels je vous puis aſſeurer, ſire, que Mr. d'Oyſel a beaucoup favorisé depuis quinze jours qu'il eſt en ce lieu, pour le retardement que l'on lui a faièt de ſon paſſepoit, & pourra encores faire d'avantage pour deux ou trois autres que j'ay eſté d'avis qu'il demeuraiſt attendant la venue de ceſte royne, de laquelle nous deſirons tous deux qu'il vous puiſſe porter temoignage de nous avoir faièt quelque bon recueil à ſon entrée de ceſte ville, eſtant reſoubz de luy aller baiſer la main à quinze ou vingt mille d'icy (f) avant ſon arrivée en ce lieu, qui ſera, comme en court le bruièt, le dernier de ce mois; & dict'on qu'elle entrera en armes, j'entends de quatre mil chevaux, oultre ce que l'on eſtime qu'il y en aura plus de vingt mil

[f] Ce miniſtre lui offrit de la part du roi ſon maître, de faire paſſer en Angleterre toutes les troupes qu'il avoit ſur la frontiere de Picardie.

autres, avec le plus grand appareil que l'on y aye jamais veu en semblables choses.

Sire, je reçeus seulement hier au soir les lettres qu'il vous a pleu m'escrire du 19. par un courrier de Boulloigne, à qui le sieur de la Jeart les avoit baillées, qui est celluy qui porta ma despesche premiere, de mesme jour, lequel m'a dict l'avoir mise entre les mains de Mr. de Senarpont & Saulvée, avecques grande difficulté, & par ainsy je pense que ledict sieur de Senarpont vous l'aura envoyée par ledit sieur de la Jeart.

Sire, il a esté par-deça ung grand bruiet que vostre majesté envoyoit au secours de cette premiere royne, qui n'a duré que dix jours, six mil hommes de pied, dont je me suis resenty de beaucoup de troubles & menasses du peuple pour l'intelligence que l'on disoit que j'avois avec le duc de Northomberland. Toutesfois j'estime que avecques le temps ils congnoistront la verité de toutes choses; & comme vostre majesté a plus de plaisir à l'advenement en ce royaume de madame Marie que de toute autre, pour estre plus disposée, par droicts de nature & contracts en recevoir la couronne, qu'aussy pour le bien de la religion, vous pouvant asseurer, sire, qu'une bonne partie de ce royaume se rejouist bien fort d'y retourner & d'y veoir la messe remise. Au contraire beaucoup de vos subjects estans de ceste nouvelle doctrine, ont ung grand desplaisir de ce qu'il faudra qu'ilz se retirent ailleurs, qui me sera un moyen, si je trouve ladicte dame en quelque douceur, de demander des transfuges de vostre royaul-

me, & par expres les sieur & dame de Cheffelles. Vous asseurant, sire, que la bonne opinion que j'entends que cestedicte dame pourra prendre au bien de ceste religion, & les contraires qu'elle y trouvera luy donneront tant d'empeschemens, que cela suffira pour vous tenir en quelque repos de ce costé, & d'ailleurs il luy faudra user de grandes recompenses à beaucoup de seigneurs, desquels elle tient (apres dieu) la couronne; & en ce nombre y en y a desja quelques-uns de mal contants. Qui me faict croire, sire, que si elle est une fois desarmée, elle aura assez à faire à se maintenir en son royaume pour quelque temps & à payer sa maison & serviteurs domestiques du feu roy son frere, des gaiges & pensions qui leur sont deubz trois ans, que le duc de Northomberland à cautelle leur faisoit retenir, la vie durant dudit feu roy, pour à ce changement les acquerir & asseurer en amitié & obligation, en les faisant satisfaire chose qui s'est bien trouvée au rebours de ce qu'ils pensoient, & qui l'a fort empesché & tout autre appareil qu'il avoit dressé.

Sire, sitost que le sieur d'Oysel & moy aurons veu ceste royne, il ne faudra monter à cheval pour vous rendre compte de tout ce que luy & moy aurons peu congnoistre digne de faire entendre à vostre majesté.



M. DE NOAILLES à MM. D'ORLEANS &
DE GYÉ.

29 juillet 1553.

*Il sollicite obligeamment ces seigneurs
de passer promptement en Angleterre.*

MESSEIGNEURS, je suis marry que par vos lettres j'aye congneu que vous & Mr. de Gyé, seyez encore si loing du lieu où vous estes tous deux fort necessaires, vous assurant que trop plus est-il maintenant besoing de vos presences icy que n'estoit au temps qu'il fut premierement resolu de vous y envoyer; & pour ne vous rebuter vous dire que je cuyde que les affaires seront traitées avecques plus de facilité qu'il ne se pouvoit esperer au commencement de ceste derniere mutation, pour les raisons que j'escripts presentement au roy. Non que je veuille ni puisse rien promettre mesme de nation si inconstante. Mais il me semble qu'il suffira, ne pouvant mieux, de faire demeurer toutes choses en estat; vous declarant, Mrs., que depuis que j'envoyay le courrier qui vous bailla mes lettres, j'ay veu le plus soudain changement qui se pouvoit jamais croire des hommes, & cuyde que le seul lieu a conduit cet ouvrage, faisant d'un innumerable peuple meue de la plus grande

affection [a] qui s'est jamais vue en subietz ne se presentans seulement de leurs personnes au service de leur roy, mais encores luy portant ce peu d'argent, de vaisselle & bagues qu'ils avoient, & pres de voir tellement servie que en si peu de jours s'on a veu quel succès est advenu en sa faveur, elle n'a peu leur faire recevoir solden ni aucun autre bienfaict. Et par ainsy il fault croire qu'elle a eu en divers lieux plus de 35 ou 40 mil hommes de pied ou de cheval en armes à sa devotion, sans qu'il luy ayt coûté ung escu. Et le mieulx que j'aye congnu en ce merveilleux trouble, est d'avoir ainsi passé sans esmociion en cette ville.

[a] Tout le monde, dit un prélat protestant, étoit persuadé que Marie étoit catholique zélée : mais, nous autres Anglois, nous portons un respect si sincere à nos rois, que la considération même de la religion n'est pas capable de nous détacher de la fidélité que nous leur devons. *Good. Ann. Angl. l. 3, p. 106.*



LE ROY À M. DE NOAILLES.

29 juillet 1553.

Il lui envoie une lettre de créance qu'il avoit demandée, & qui étoit nécessaire dans un changement de règne, pour continuer dans son emploi & pour le faire jouir du droit des gens & des prérogatives attachées à son caractère.

Mons DE NOAILLES, j'ay reçu les lettres que m'avez escriptes des 20 & 23 de ce mois, & auparavant celles que m'avoit apporté le sieur de la Jearre; lequel apres avoir entendu de luy ce que me faisiez sçavoir, je l'avois bien amplement despesché pour retourner pardevers vous. Mais ayant entendu quelque trouble depuis survenu en Angleterre, il a retardé son passaige & pense bien que avecques la présente despesche il vous portera ou fera tenir celle qui luy a esté baillée. Vous advisant que je me delibere d'envoyer bientoit par-dela, comme je vous ay ja escript, mon cousin le sieur de Gyé, chevalier de mon ordre, & l'evesque d'Orleans, mon conseiller & maître des Requestes, qui sont deux bons personnages par lesquels je feray bien amplement entendre a la royne ma sœur & à Mrs. de son conseil, le desir que j'ay en mon endroict de continuer & entretenir la bonne paix, amitié & perpe-

uelle alliance qui est entre nous, nos royaumes, pays & subjects, esperans aussy qu'elle fera le semblable de son costé. Cependant je vous envoie une lettre de creance que luy presenterez avecques mes bonnes, fraternelles & affectueuses recommandations; remettant au surplus les autres propoz que aurez à luy tenir de par moy, à ce que mon cousin le connestable vous fera sçavoir du lieu ou il est, auquel je m'en suis remis & remetz. Escript à Compiègne le 29 juillet 1553. Henry. *Et plus bas*, Bochetel.

LE ROY à LA REINE d'Angleterre

29 juillet 1553.

TREZ HAUTE, trez excellente & trez puissante princesse nostre trez chere & trez amée sœur, cousine & perpetuelle alliée Marie, par la grace de dieu, royne d'Angleterre, Henry par icelle mesme grace, roy de France, salut, amour & fraternelle dilection.

Trez haute, trez excellente & trez puissante princesse, nous escripvons presentement à nostre amé & feal conseiller & maistre d'hôtel ordinaire le sieur de Noailles nostre ambassadeur pardela, vous dire & desclairer aucunes choses de nostre part, desquelles nous vous prions trez affectueusement & de cuer le vouloir croire & y adjouster toute telle foy que feriez à nostre propre personne: priant le createur, trez haute, trez excellente & trez puissante princesse, qu'il vous

ayt en sa tres sainte & digne garde. Escrypt
à . . . le 29 juillet 1553.

M. LE CONNESTABLE à M. DE NOAILLES.

31 juillet 1553.

*Ce ministre loue la conduite sage &
habile qu'il a tenue dans les différen-
tes révolutions qui sont arrivées pen-
dant son ambassade.*

MONSIEUR DE NOAILLES, le fleur
de la Marque que vous avez depesché de-
vers le Roy, est passé par ce camp où j'ay
veu tout le contenu en sa depesche, & in-
continent aprez l'ay envoyé devers ledict sei-
gneur pour la luy porter, m'ayant semblé
vous debvoir la-dessus faire ce mot de lettre,
pour vous advertir qu'il n'estoit pas possible
de prendre ung plus saige & plus prudent ad-
vis sur le langage que vous avez à tenir à la
royne d'Angleterre madame Marie, & aux
seigneurs de son conseil, que celuy qui est
contenu en vostre dicte lettre, tant pour leur
rendre raison des offres que vous leur avez
faictes par cy-devant, que quelques-uns
peult-estre voudroient calumpnier, que pour
les tenir en assurance de l'amitié que le roy
veult perpetuer & continuer envers ladicte
royne & ledict royaume d'Angleterre,
n'ayant jamais esté son intention que d'as-
sister & favoriser ce que par bonne & pru-
dente opinion auroit esté resolu par lesdicts

seigneurs du conseil d'Angleterre, & garder que ledict royaume qui luy est conjoint par bonne, mutuelle & perpetuelle amitié, n'entraist en aucune esmotion de guerre & division au preiudice & à la ruyne d'icelluy. En quoy le roy ne pouvoit faire meilleur office d'amy, ne plus certaine preuve & demonstration de la sincerité de son affection, laquelle vous assurerez lad. D^e. que sa majesté continuera tousjours envers elle d'autant plus parfaitement & sincerement, qu'il scait le droit de cette couronne la, luy estre plus justement acquis, & elle qui est pleine de louables vertus, y avoir esté, du commun consentement de son peuple, appelée comme vraye & legitime heritiere dudict royaume, en quoy vous vous ayderez de la lettre du roy que je vous envoie pour lui presenter, portant créance sur luy; & insisterez envers elle & les seigneurs de sondict conseil, qu'ilz veuillent accomoder les personnaiges que ledict seigneur veut envoyer devers elle, pour se condouloir de la mort du feu roy d'Angleterre, & d'autre part se conjoindre de son joyeux & prospere advenement à la couronne.



M. DE NOAILLES à M^{LE} CONNESTABLE.

juillet 1553.

Les ambassadeurs de France en Angleterre & en Ecosse vont reconnoître & saluer la reine Marie, victorieuse du parti de la petite reine Jeanne & du duc de Northumberland.

MONSEIGNEUR, je vous escripvis hier propos d'assez grand soubçon de l'appareil que j'ay veu faire pardeça en extrefme diligence, & en la mesme heure, M. d'Oysel & moy nous acheminez pour aller faire la reverence & baiser la main de ceste royne à quinze mil d'icy, qui nous fait & hirs. de son conseil si bon recueil & nous tint si bons & honnestes propos, que j'estime que les effets s'en ensuivront; & que nous ne devons d'icy en ça craindre tant de mal de ce cousté, com ne les imperiaux & ceux mesme de ceste nation nous promettent, ainſy que trop mieulx vous entendrez par led. ſeur d'Oysel, duquel je ne doibz ny ne veux celer que la presence en ce lieu a beaucoup favorisé les affaires du roy. Et me tenant assuré qu'il vous en rendra bon compte, je ne vous en feray plus long discours.

Monſeigneur, apres avoir présenté mes tres humbles recommandations à vostre bonne grace, je supplie le createur vous donner en parfaite ſanté & prosperité tres longue & tres heureuse vie. De Londres ce jour de juillet 1553.

M. LE CONNESTABLE à M. DE NOAILLES.

3 août 1553.

Il lui marque combien le roi est satisfait de ses soins & de son application.

MONSEUR DE NOAILLES, sur ce que je vous ay escript depuis deux ou trois jours en ça par le courrier que je vous ay depesché ; je renvoye le sieur de la Marque present porteur pardevers vous, qui vous dira le contentement que le roy a, de ce que vous l'avez si bien & soigneusement adverty des occurrences du lieu où vous estes, des nouvelles d'heure à autre, de vous, & mesmement sur la requeste que vous aviez faicte à ceulx du conseil de delà, d'accomoder les sieurs de Gyé & evesque d'Orleans de quelques navires pour leur passaige en Angleterre, & sur le passeport du sieur d'Oysel [a] que je trouve bien estrange avoir été remis par eux en telle longueur[b]. Je pense que de ceste heure vous aurez esté saluer la royne dudit Angleterre, M^{de}. Marie, & lui aurez tenu le langage porté par la lettre que m'en avez escripte, & la

[a] Ambassadeur de France en Ecosse, & qui retournoit auprès du Roi son maître.

[b] Du Crocq, passant par l'Angleterre pour se rendre en Ecosse où il alloit négocier, fut arrêté par ordre d'Elizabeth, pour être entré dans ses états sans passeport.

responſe que je vous ay faiſte par ledict courier, par lequel je vous ay envoyé la lettre de creance du roy qui vous y eſtoit neceſſaire; & pour ce que je deſire fort ſçavoir avecques quel viſage elle aura reçu le tout, & quelle demonſtration elle vous aura faiſte de ſon affection envers le roy, je vous prie le plutoſt qu'il vous ſera poſſible, vous m'en donniez advis, & de ce qui vous ſemble qui s'en peult & doit eſperer d'eulx en noſtre endroi t. J'ai fai t entendre audict ſieur de la Marque mon advis ſur aulcunes particularités qu'il m'a dictes de voſtre part, & pour l'aſſurance que j'ay qu'il vous en ſaura rendre bon compte, & auſſi de ce que je mets ensemble de nos forces, vous n'aurez ceſte-cy plus longue. Eſcript au camp de Hen, le 3 jour d'août 1553.

Ainſy que la Marque eſtoit preſt   monter   cheval, j'ai re eu voſtre depeſche du 29 du paſſé, & auſſy celle du ſieur d'O ſ l, que j'ay incontinant envoy es au roy, afin de haſter le partement des ſieurs de Gy  & d'Orleans. Voſtre bon amy Montmorency.



M. DE NOAILLES au ROY.

4 août 1553.

Il lui rend compte de la premiere audience qu'il a eue de la reine d'Angleterre & de la disposition dans laquelle cette princeſſe paroît de vouloir entretenir la paix entre les deux couronnes.

SIRE, vous entendrez par Mr. d'Oysel le recueil que fist hier à luy & à moy ceste royne, & les propos que elle & les principaulx de son conseil nous tindrent, qui sont de si bonne esperance pour l'entretenelement de la commune & parfaite amitié de vos deux majestez & royaumes, que vous, sire, le pouvez desirer. Et remettant audict sieur d'Oysel vous faire certain bien au long & par le menu, tant de ces particularitez que toutes autres choses qui ont passé ici durant sa presence, parferay ici la fin, &c.



M. DE NOAILLES au Roy.

7 août 1553.

Détail de l'Audience que la reine d'Angleterre a donnée à Antoine de Noailles, auquel elle nomme le seigneur Anglois qu'elle veut envoyer en France.

SIRE, je presentay hier soir assez tard à ceste royne la lettre qu'il vous a pleu m'adresser, qui la reçut, ensemble les recommandations de vostre maiesté, d'aussi bonne part qu'il se puillè croire de princesse, qui desire, selon ce qu'elle m'a dit, entretenir la bonne & parfaicte amitié, que vous, sire, souliez avoir avecques le feu roy vostre bon fils & son frere, & pour l'entretienement d'icelle, me monstra en l'heure mesme le seigneur de saint Ligier, qu'elle envoie devers vostre maiesté, gentilhomme de la chambre dudit feu roy & chevalier de son ordre, qui a longuement demeuré viceroy en Irlande [a], personnage sage & prudent, aagé de 60 ans, & parlant parmi ceste nation bon françois. Lequel doit partir cejourd'huy en dilligence, comme de demi-poite, pour vous aller trouver, sire, la part où vous ferez, avec

[a] Les Irlandois s'étoient soulevés pendant son gouvernement, mais ils rentrèrent dans leur devoir pendant l'administration du chevalier Ballinghen, qui lui avoit succédé.

lettres de créance qu'il a declairées avoir desja en ses mains en la presence d'icelle dame, laquelle m'a au surplus assuré, sire, que non seulement elle voudroit vivre en amitié avecques vostre majesté, mais desireroit avoir un bon moyen de vous accorder avecques l'empereur, monstrant en ses propos (comme aussy ont fait jusques icy les seigneurs de son conseil) n'avoir aucune plus grande affection en la prosperité des affaires dudict empereur que aux vostres.

Sire, je repons bien amplement à Mr. le conestable sur ce qu'il m'a escript pour le debvoir de vostre service, qui me gardera de vous en faire redicte, estant assuré qu'il ne fera faulte tenir advertie vostre majesté de tout ce qu'il en verra digne. De Londres ce 7 d'Aoust.

Sire, j'ay pensé estre digne de vous escrire le bon commencement que la royne vostre sœur prend au gouvernement de ce royaume, m'estant d'hier apperceu en sa court, comme elle a desja osté les superstitions qui estoient par cy-devant, que les femmes ne portassent dorures ni habillemens de couleur, estant elle-mesme & beaucoup de sa compagnie, parées de dorures, & habillées à la françoise de robes à grandz manches, & davantage il s'estime que peu à peu elle trouvera ainsy le chemin pour réduire les choses de la religion, comme le roi son pere [b] les laissa. Au surplus, sire, l'on fait grand

[b] C'est à-dire, détruire l'hérésie sacramentaire, sans toucher encores au schisme que ce prince avoit fait.

dilligence de faire le procez au duc de Northumberland, ses enfans & Dudelay son neveu qui fut vers vostre majesté, & des hier je vis passer la pluspart d'eulx devant moy, que l'on menoit devant les commissaires. [c]

[c] Le duc de Nortfolc avoit été établi pour sénéchal & chef de cette commission, dignité qui ne duroit qu'autant que le procès des criminels.

M. DE NOAILLES à M. LE CONNESTABLE.

7 août 1553.

*Nouvelle audience de l'ambassadeur ;
qui confère avec les ministres de la
reine.*

MONSEIGNEUR, ayant recherché mon audience d'heure à autre depuis la venue de ce courier présent porteur, à la fin elle me fut baillée hier en mon arbitre, d'aller disner à la tour [a], ce que j'acceptay tres volontiers pour avoir plus long moyen d'entretenir les nouveaux seigneurs de ce conseil, où entre autres j'ay trouvé l'evesque de Wincestre [b] remis en liberté & hors de la captivité, où il a si longuement demeuré en ladicte tour, & maintenant l'un des premiers d'iceluy qui me

[a] Les rois d'Angleterre sont obligés, à leur avènement à la couronne, de passer les dix premiers jours de leur règne à la tour.

[b] Etienne Gardiner, depuis chancelier.

fit autant bon recueil & bonne chere que s'il eust esté de nostre propre nation. Comme à la verité aussy fit milord Paget [c], & generalement tous les autres, m'assurant tous que cette royne ne vouldra aucunement chercher la guerre, mais seulement le repos public de tout son royaume & de ses voisins, & qu'il ne fault aucunement craindre qu'elle se monstre partiale pour l'empereur contre le roy. Et telles ou semblables paroles m'a tenu ladicte dame à moy, qu'il vous plaira veoir, monseigneur, par les lettres que j'escripts audict seigneur, ayant fort agreable la venue de Mrs de Gyé & l'evesque d'Orleans, commandant de les accomoder de logis & de navires pour leur passage, s'en remettant toutesfois aux seigneurs de sondict conseil, lesquels (apres avoir eu audience de sa maïesté) je priay de nous en assembler pour en avoir d'eulx plus grande assurance. Qui me promirent, apres plusieurs propos, d'en escrire à ceulx qui ont charge d'aucuns vaisseaux n'estant encore rentrez en ceste riviere, pour plus faciliter & asséurer leur voyage. Toutesfois pcur estre longs & incertains, je ne m'y puis trop fier, si est-ce qu'ilz en feront assez sollicitez. Au surplus, monseigneur, j'estime que le sieur de saint Ligier, chevalier de cest ordre, député de la part de cette royne pour aller vers le roy, ayant aussy charge de passer vers vous, vous fera entendre comme sa maïtresse & les seigneurs de sondict conseil n'ont trouvé aucunement

[c] Sage & hab le ministre, qui avoit été employé dans douze ambassades.

bonne la lettre du milord Guillaume [d] Debitis [e] de Calais, mais au contraire si mal honneste & aussy peu considerée, que beaucoup d'eulx m'ont dict en particulier que c'estoit un fol, & en public prioient de l'excuser sur la difficulté du langage françois, & qu'ils l'estiment plus homme de guerre que de raison. Néanmoins je le pense estre indigne de l'un & de l'autre, comme suffisamment je l'ay déclaré tant à la royne que ausdicts seigneurs de son conseil, devant lesquels je vous puis asseurer, monseigneur, que les lettres que m'avez envoyées ont esté leues par deux ou trois fois, & desquelles ilz en ont voulu avoir ung double, pour ce que j'ai voulu retenir l'original. Vous declarant, monseigneur, que ce vaillant homme me retient encores ung pauvre Anglois prisonnier, ensemble le paquet qu'il portoit depuis le commencement de ceste seconde mutation, combien que je luy en ay escript deux fois, encores que je ne crains qu'il puisse avoir descouvert en mes lettres aucune chose pour ce que le chiffre n'y fut espargné, tant en ceste depesche qu'en une autre, qui en ce mesme temps me fut volée pres la Rye.

Monseigneur, estant asseuré que par Mr. d'Oysel aurez esté amplement adverty des occurrences de deça, je feray ici la fin.

[1] Frere du duc de Northfolc; le connétable lui avoit écrit, au commencement de la révolution, pour lui offrir le secours de la France, ce qu'il avoit rejetté avec mépris, comme si on eût tenté sa fidélité.

[e] Député.

M. DE NOAILLES au ROY.

9 août 1553.

Funérailles du roi Edouard selon la lithurgie protestante. La reine lui fait faire un service selon le rit Romain.

SIRE, faisant maintenant une depesche pour envoyer à Mrs. de Gyé & evesque d'Orleans, deux navires bien equippez en guerre que cette royne a tres volontiers accordez pour accomoder leur passage, j'ay pensé par mesme moyen d'avertir vostre majesté comme hier à Ouesmeistre fut fait l'enterrement du feu roy vostre bon filz avec peu de compagnie, sans aucun luminaire [a], ni observance de ceremonie de la bonne & ancienne religion, & n'y ayant appellé aucun des ambassadeurs qui sont de pardeça.

Toutesfois, sire, ce mesme jour ceste dite royne ne pouvant sitôt conduire les choses qu'elle desire faire à l'honneur de dieu, fit chanter en la tour une messe haute des trespassiez [b] à diacre & toubz-diacre, & assis-

[a] Grammer en fit la cérémonie, soutenant que le prince avoit vécu & étoit mort dans une religion qui étoit autorisée par le parlement.

[b] Ces prières catholiques pour un prince mort dans l'hérésie & le schisme, feroient croire que ce prince auroit donné quelques marques de repentir, inconnues toutesfois aux historiens de ce temps-là.

terent de trois à quatre cent personnes. Ce que je n'ay voulu omettre vous escrire, sachant bien, sire, que ce vous sera nouvelle bien agreable, & nonobstant que beaucoup de gens en murmurent, si cuyde-je que bientôt il s'en fera de mesme en la plus grand part de ce royaume. Ladicte dame a fort voulu reduire sa sœur madame Elizabeth [c], a semblable devotion. Mais elle est si obstinée en ceste nouvelle loy, qu'elle n'a sceu encores vaincre son opinion.

Je vous diray, sire, comme l'on m'a dict, que les ambassadeurs de l'empereur luy ont présenté de la part de leur maistre le prince d'Espaigne [d], & ne tient on en telle assurance que l'on a fait que icelle dame veuille espouser milord Courtenay, & cuyde que la veue de sa presence a fort diminué la reputation qu'on luy donnoit, combien qu'il soit beau & honneste. Mais la nourriture que vous, sire, pouvez penser qu'il a prise, ayant esté tousjours fermé des son enfance dans des murailles [e], luy a laissé si peu de gravité & d'experiance, que je crains beaucoup qu'il soit pour se conduire à telle fortune, combien que la commune de toute ceste province la luy desire.

[c] On verra dans la suite qu'elle se conforma à la religion de la reine, & qu'elle la suivoit à la messe.

[d] Philippe II, vœuf d'une princesse de Portugal.

[e] A la tour où il avoit été enfermé depuis la mort de son père.

M. DE NOAILLES à M. LE CONNESTABLE.

13 août 1553.

*La reine d'Angleterre quitte la tour ,
& se retire à Richemond.*

MONSIEUR, quant aux occurrences de deça, cette royne s'en allant hier à Richemont par eau avec bien petite compagnie, apres avoir donné corgé à plusieurs dames & gentilshommes qui estoient en plus grand nombre [a] en ceste court que l'on y ait jamais veu, renvoya tous les milords & grands personnaiges chacun en ses frontieres, retenant seulement ceulx de son conseil, & différant encores quelque temps à faire son couronnement. Je vous assure, monseigneur, que je ne vois en icelle dame, ny aux seigneurs qui sont aupres d'elle, que toutes choses de bonne esperance, pour continuer en ceste mesme paix & commune amitié qui estoit du temps du feu roy son frere. N'ayant, comme je pense, aucune autre opinion que de remettre l'ancienne religion. Chose qu'elle a desja tant faict apparceivre à un chacun, que un prestre s'avantura vendredy dernier de chanter la messe en une eglise qui est au marché aux chevaux, & bien pres de mon logis, où se fit telle esmotion qu'il y cuyda avoir ung grand

[a] Un si grand nombre de noblesse ne fait jamais une agréable perspective aux yeux d'un prince, jaloux de son autorité.

scandalle, dont le maire de cette ville en alla faire plainte à ladicte dame, luy faisant entendre que si la messe estoit permise, il en viendrait de plus grandz, dont icelle luy sceut un tres mauvais gré, imputant à luy-mesme ceste faulte, & qu'il tenoit la main à faire contrarier ses volontés, de quoy elle se ressentiroit quelque jour. Toutesfois, monseigneur, pour admortir ce malheureux peuple, elle fit prendre prisonnier ledict prestre & bientoist apres elyader, & estime-on que les choses ne passeront pas plus avant jusques à ce qu'elle sera couronnée. Et de moy je fais compte que bientoist apres elle y voudra entendre comme à sa principale affection, & qui ne se conduira aysement sans quelque desordre, pour la mauvaise inclination que je vois en ceste nation à se vouloir reduire à une tant louable volonté de leur royne, ne declairant rien moins sinon qu'il mourra plus de vingt mil hommes avant que de changer leur nouvelle institution. Qui me faict croire, monseigneur, que je pourray estre encores tesmoing de voir en ce pays beaucoup de troubles : le bruit s'estoit fort commencé par deçà que ceste Royne espouseroit le milord Courtenay ; & ai-je entendu que les ambassadeurs de l'empereur lui ont présenté plusieurs partis de la part de leur maistre, à quoi elle n'a gueres presté l'oreille, qui aurabien par avance causé leur partement, laissant plus d'esperance qu'elle espousera ledict Courtenay, ou le baillera à sa sœur madame Elizabeth ; & dict-on que ladicte dame le doit faire dans peu de jours marquis. Sa mere est

une tres faige & vertueuse dame , qui couche la pluspart du temps avec icelle Royne & luy sert de dame d'honneur , ayant meilleure part en elle que nulle autre de sa compagnie. Et quant à ces seigneurs qui sont prisonniers , on tient pour certain que leur sentence de mort leur sera prononcée demain ou bientoist après , & que le marquis de Noranthon [b] , après sondict jugement , aura grace de la vie seulement ; qui est tout ce que j'en ai peu apprendre , & que je vous puis escrire , monseigneur , en attendant messieurs de Gyc & d'Orleans , auxquels j'ay envoyé homme exprès avec deux navires bien equippez en guerre pour les recueillir , m'assurant , comme je pense , qu'ils trouveront tout ce qui concerne par deçà le bien & prospérité des affaires du roi en tel estat qu'il se peut desirer pour le temps.

Monseigneur , je n'escripts presentement audict seigneur , pour le soudain partement de ce porteur , & aussi je m'assure que vous estre lui ferez entendre ce que verrez estre digne de sa majesté.

[b] Parray , comte d'Essex , frère de la dernière femme de Henry VIII.



LE ROY à M. DE NOAILLES.

16 août 1553.

La reine d'Angleterre envoie deux vaisseaux à Calais, pour y recevoir les ambassadeurs extraordinaires de France.

MONS DE NOAILLES, par la lettre du 9 de ce mois que m'avez escripte, j'ai vu comme la royne d'Angleterre ma bonne sœur vous a tres volontiers accordé les deux navires équippez en guerre que lui avez demandez pour accomoder & asseurer le passage de messieurs de Gyé & evesque d'Orleans, chose que j'ai esté tres aise d'entendre, & aussi ce que me faictes sçavoir des obseques du feu roy d'Angleterre mon bon fils & frere, & autres particularités contenues en vostre lettre; vous advisant que ne me pouvez pour ceste heure faire plus grand plaisir ne service que de m'escrire amplement & particulièrement comme toutes choses se passent au lieu où vous estes, ainsi que vous avez bien & diligemment faict jusques ici.

Au surplus j'ai vu comme, suivant ce que je vous ay escript, vous avez prins & receu le serment du sieur Winter [a], & de

[a] Au sujet de quelques prises que les Anglois revendiquoient, & dont le capitaine Winter reçut depuis 5000 liv. & 1500 liv. pour les frais de son voyage en France.

la forme que en cela vous avez procédé , m'en avez envoyé ung double que j'ay mis entre les mains des gens de mon conseil, pour adviser ce qui sera bon de faire sur l'avertissement que par vostre dicte lettre me donnez , à quoy eulx & les commissaires que j'ay à Rouen scauront tres bien pourveoir.

Mons de Noailles , je veux bien vous advertir que le sieur de Saint-Ligier , chevalier de l'ordre d'Angleterre , me vint hier visiter de la part de madicte sœur ; & tant par les lettres qu'elle m'a escriptes que par ce qu'il m'a déclaré de par elle , il n'est possible d'user de plus honnestes ne plus gracieux propos , tendans tous au desir qu'elle a de perpétuellement entretenir & observer la bonne paix & amitié qui est entre moy & elle , à quoi elle me trouvera toujours de semblable & correspondante volonté , comme je pense que de ceste heure mond. cousin le sieur de Gyé , vous & l'evesque d'Orleans lui aurez bien amplement déclaré & remontré de ma part.

Au demourant , j'ai vu par la fin de vostre lettre comme les braves propos que les Impériaux ont ci-devant tenuz , commençoient à s'abaïsser depuis que mon armée s'est commencée à assembler , j'espere que ayant entendu la belle & honorable entreprise & défaicte que mon cousin le connestable fit dimanche dernier sur noz ennemis [b] dont il

(b) Les Impériaux y perdirent huit cent hommes ; il y eut beaucoup d'officiers considérables faits prisonniers , entr'autres Charles Pr. d'Epinoy & Philippe de Crœy , duc d'Arscot. *De Thou* , liv. 12.

vous a donné advertissement, ainsi qu'il m'a fait sçavoir, qui me garde de vous escrire plus avant, en parleront encores plus bas qu'ils n'ont fait. Escript à Compiègne le seizieme jour d'août 1553. Henry. Et plus bas, Bochetel.

M. LE CONNESTABLE À M. DE NOAILLES.

17 août 1553.

*Continuation de la déroute du marquis
Albert de Brandebourg.*

MONSIEUR DE NOAILLES, le roi vous faisant ceste depesche & estant passée par moy, j'ai bien voulu l'accompagner de ce mot de lettre pour vous advertir de la reception de la vostre dernière, que j'ay incontinent fait déchiffrer & envoyée aud. S^r. pour en voir le contenu : & quant à ce qui concerne le marquis Albert [a], le bon S^r. est encores si estonné de l'estraicte que luy a donnée le feu duc Maurice, & d'autre part l'on voit le roy des Romains [b] & les autres princes de la Germanie de la dernière alliance tellement preparez pour le surplus de sa ruyne, luy ayant de nouveau pris Plaffembourg, qui est sa principale place, avec la pluspart de son pays, qu'il est bien aysé à croire qu'il

[a] En se retirant du Schuyinfurt il fut encore battu par le duc Henry de Brunswick, un des chefs de la ligue des évêques.

[b] Ferdinand I, frere de l'empereur.

s'amusera plutôt à pourvoir à ceste ruyne , qui lui est eminente, que à faire aultre entreprise , & de telle grandeur & importance que celle dont les Imperiaux se pensent prévaloir , en quoy ils ne font rien contre leurs ordinaires & accoustumés artifices , ou jusques icy ils se sont beaucoup plus voulu servir de mensonges que de la vérité ; quant aux nouvelles du lieu où vous estes. J'ay tousiours estimé que le retablissement de la religion ne s'y fera pas sans grande difficulté , & me ferez plaisir de me tenir ordinairement adverty comme toutes choses y passeront de temps à aultre. J'attends le sieur de saint Ligier de retour en ce camp pour tout demain , par lequel je ne faudray de faire réponse à la royne d'Angleterre sur l'honneste lettre qu'il luy a pleu m'escrire, estant bien aiséuré que ledict sieur de saint Ligier s'en retournera , aiséuré de la bonne, parfaite & perpetuelle amitié que ledict seigneur veut continuer envers ladicte dame , & grandement content de l'honneste recueil & bon traitement qu'il a reçu par deça , qui luy a esté fait tel que meilleur il ne se pourroit désirer ; comme aussy ne scauroit pas estre plus parfaite & sincere l'amitié d'entre leurs deux majestez. Le roy est party cejourd'huy de Compiègne pour s'en venir en son camp , où j'espère avoir les Suisses & le surplus de ses forces dedans mardy ou mercredy prochain. Ayant bien ceste esperance, que si nous avons bien commencé, ain sy que vous aurez veu par le recueil que je vous ay ces jours passés envoyé de l'estraicte que nous avons donnée le 13 de ce mois

mois à quatre mil chevaux des ennemis qui ont esté deffaits & rompus, nous acheverons encores plus heureusement avec l'ayde de dieu & de nostre juste querelle, lequel je supplie, monsieur de Noailles, vous donner ce que plus desirez. Escript au camp de Hen le dix-septieme jour d'août 1553. Vostre bon amy, Montmorency.

M. DE NOAILLES. à M. LE CONNESTABLE

22 août 1553.

Exécution du duc de Northumberland, qui déteste l'hérésie & rentre dans la religion catholique.

MONSEIGNEUR, allant devers vous la Marque, présent porteur, avec la commune lettre de messieurs de Gyé, d'Orleans & de moy, j'ay pensé l'accompagner de ceste cy, pour vous dire que j'ai reçu celle du roy du 16 & la vostre du 17; ne voulant au surplus obmettre à vous dire comme miraculeusement le duc de Northumberland, sur sa fin, a reconnu la vraie religion [a] qu'il avoit laissée, par la satisfaction qu'il en a fait & confessant publiquement estre demeuré en erreur l'espace de seize ans, ayant un merveilleux regret d'avoir joui & usurpé

[a] Goodwin & Fox, auteurs protestans, prétendent qu'on lui avoit promis sa grace s'il se convertissoit, (eût-il la tête sur le billot).

le bien de l'église, duquel il ne pouvoit faire plus grande restitution que se retourner à dieu & confessant son péché & recevant son précieux corps, prenant en l'honneur de sa passion sa mort en gré, à l'exemple duquel en ont fait de même aultres deux des condamnés [b] avec luy & en ceste opinion, ledict duc a esté exécuté, comme ledict la Marque qui a veu le tout, vous pourra porter leur tesmoignage. Vous asseurant, monseigneur, que j'estime que la reconnoissance de telz personaiges reduira beaucoup de gens au droit chemin de leur salut; & à ce propos je ne veulx oublier vous dire, monseigneur, que si le roy veult recouvrer les sieur & dame de Chesselles, & en escrire pour cet effect ung mot à la royne sa sœur, il me semble le temps y estre plus à propos qu'il n'a esté jusques ici, s'estant ladicte dame résolue chasser ceulx qui seront de ceste nouvelle loy, & par expres les estrangers. Qui me fait croire qu'elle ne fera difficulté de gratifier ledict seigneur en cest endroit; ce que je poursuivray diligemment, si tel est son plaisir de m'envoyer ladicte lettre.

[b] Les chevaliers Jean Gatte & Palmer.



MM. DE GYÉ, D'ORLEANS & DE NOAILLES
au Roy.

23 août 1553.

Deux ambassadeurs extraordinaires de France arrivent à la cour d'Angleterre. Leur audience & leur sentiment de cette princesse, de ses ministres & de l'état de la nation.

SIRE, nous arrivâmes le mardy 15 de ce mois en ceste ville, au logis de M. de Noailles vostre ambassadeur, où apres avoir ensemble communiqué & prins conseil tout à loisir sur le faict de nostre charge, il fit entendre nostre venue aux seigneurs du conseil de la royne vostre bonne sœur, pour sçavoir quel jour luy plairoit nous donner audience, laquelle toutes fois nous sembla ne debvoir trop presser, voyant les principaux ici desdicts seigneurs fort empeschez au procès & jugement du duc de Northomberland & ses complices; & néanmoins, sitôt que ladicte dame, laquelle estoit, comme encores est à Richemont, fut advertie par l'evesque de Winchester de nostre arrivée, elle nous envoya visiter par le sieur de Wantour, que elle a mis de sondict conseil depuis son advenement à ceste couronne, & le sieur Masson, qui a esté ambassadeur devers vostre majesté, lesquels nous userent de sa part tous les plus honnestes & gracieulx propos qu'il est possible, s'excusant que plustost n'avoit envoyé

nous visiter, sur ce qu'elle n'estoit advertie de nostre venue, & qu'elle seroit tres aysée de nous recevoir & cuir aussitost que nous voudrions aller vers elle, ce que ne differasmes plus longuement que le lendemain jour de dimanche dernier, que ledict evesque de Winchester & le sieur Paget, & deux anciens serviteurs de ladite dame, auxquels on dict qu'elle porte grande faveur, nous vindrent prendre au logis, & accompagner par eau dedans ses barques, jusques audict lieu de Richemont, où ladite dame, apres son dîner, nous receut & donna audience, en laquelle elle monstra d'ouyr si volontiers ce que nous avions à lui declarer de vostre part, que chacun de nous trois eut la commodité de parler & luy dire tout à loysir l'un apres l'autre, ce que avions ensemble advisé pour l'accomplissement de nostre charge. Laquelle entendue, elle, de soy mesme, sans parler à son conseil, nous rendit tres honnestes & gracieuses responses, laquelle en substance fust de remerciemens & d'assurance que sa bonne volonté seroit tousjours correspondante à la vostre; qu'elle desire vivre & se maintenir avec vostre majesté en bonne paix & amitié: adjoustant ces paroles, comme avoient faict les deffuncts roys ses pere & frere, voire encores meilleur, si faire se pouvoit; car la guerre n'estoit convenable à une femme, avec plusieurs autres telz propos en demonstration de bonne volonté, lesquels, sire, pour ne vous ennuyer de trop longue lettre, nous avons remis à ce gentilhomme present porteur, de nous despêché & amplement instruit

pour informer vostre majesté, s'il luy plaît, de toutes les particularitez. Quant à la cérémonie que ladicte dame garda à nous recevoir, & des seigneurs & dames qui s'y trouverent avecques elle, ensemble des jugemens donnez contre le duc de Northumberland, comte de Warvick son filz [a], marquis de Noranthon & aultres leurs complices, & de l'exécution faicte le jour d'huyes d'iceluy duc, auquel dieu, devant sa mort a faict miraculeuse grace, comme de tout serez amplement adverty par icelluy porteur & par le contenu en icelluy memoire, enclos avecques la presente, contenant le discours de sa condamnation. Par le mesme porteur vous plaira aussi entendre, sire, le tres bon & vertueux commandement que la royne vostre bonne sœur a donné pour reduire ses subjects à la religion catholique, vous assurant qu'elle y a monstté zele si ardent & si bon, que ne le scauroit assez louer : à quoy ne faillismes, suivant vostre instruction, la conforter & animer encores davantage, l'assurant de vostre part que en sa tres sainte & devote affection à l'exaltation de l'honneur de dieu, de sa sainte foy catholique & vraye religion, elle trouvera en vous tout le confort & ayde qu'elle sauroit attendre & desirer de prince de la chrestienté ; luy faisant vivement entendre le plaisir

[a] Il reçut la nouvelle de sa condamnation avec beaucoup de fermeté. Il demanda seulement que ses dettes fussent payées : la reine lui donna sa grace, mais il mourut en prison.

que avez ja receu d'ouyr sa vertueuse & tres louable deliberation. Nous vous envoyons la copie traduite des Lettres patentes qu'elle a faict depuis deux jours publier pour le ~~faict~~ de ladicte religion.

Sire, ce que nous vous pouvons escripre à la verité de la disposition de ceste royne, est que les princes & seigneurs de son conseil nous ont faict en apparence bon recueil & tenu tres honnestes propos. Quant à la volonté nous ne voudrions vous asseurer, mais bien nous semble il de veoir les affaires de ce royaume en tel estat que quand bien elles ne seroient pas si mauuaisés, si n'auroient-ils moyen pour ceste année de penser à autre chose qu'à les demesler, encores se trouveront-ils bien empeschez pour beaucoup de raisons que nous de Gyé & evesque d'Orleans esperons vous dire de bref, ayant ensemble advisé, & apres avoir mis en consideration toutes choses que le plus bref sejour que nous pourrons faire pardelà, fera le meilleur pour le bien & reputation de vostre service, affin que le bon visaige & recueil que l'on nous a faict à l'arrivée, puisse accompagner nostre retour. Par quoy sommes deliberez si n'avons cependant autre commandement, prendre dimanche ou lundy congie de ladicte dame & la prier de nous accommoder pour nostre passage de la mer, de vaisseaulx qu'il luy pleut nous envoyer à Boullongne. Nous voyons au surplus, sire, ladicte dame fort desnuee d'hommes qui ayent parties ni qualitez eminentes, soit pour la guerre, ou la conseiller en paix. L'evesque de Wincester est celuy auquel on

penſe qu'elle donnera plus d'autorité, quant aux matieres d'eſtat, & le ſieur Paget apres, lequel de Winceſter monſtre ja à ce commencement, ſelon l'oppinion de pluſieurs, qu'il ne ſera moins arrogant & violent en l'adminiſtration des affaires, que aultres qui en ont eu ci-devant l'autorité, & ſe peult-on bien appercevoir qu'il n'a rien oublié en la priſon où il a eſté ſept ans, de ſa façon accouſtumée.

Sire, moy de Noailles, vous ay cy-devant adverty de la levée de gens de pied que milord Gray avoit faiſt icy avec entreſi-me dilligence, & de la remonſtrance que j'avois auſſy ſur ce faiſte à ceſte royne & ſeigneurs de ſon conſeil. Le ſieur Paget nous conduiſant dimanche devers ladiſte dame, me dict & aſſeura, ſans que je luy en parlaſſe, qu'elle avoit faiſt contremander & caſſer leſdicts gens de pied, & que par-là & toutes ſes aultres actions, je congnoiſtrois qu'elle veult vivre avecques vous en paix & bonne amitié.

Sire, les nouvelles qu'il a pleu à monſieur le conneſtable nous envoyer de la route des gens de cheval de l'armée de l'empereur, & de la priſe du duc d'Arſcot, nous ont grandement ſervy à la faveur de vos affaires, & rabaiſſé les braveries des miniſtres dudict empereur. De Londres ce 23 d'Aouſt 1553.



M. LE CONNESTABLE À M. DE NOAILLES.

23 août 1553.

*Disposition des armées du roi de France
& de l'empereur. Différentes marches. Douze cens Ecoissois arrivent à Dieppe.*

MONSIEUR DE NOAILLES, depuis avoir reçu vostre lettre du 13 de ce mois, je vous ay faict entendre ce qui s'offroit au camp & comme les ennemis sont deslogés. Depuis ilz ont marché jusques à Miraulmont pres de Bapaulmes où ilz sont de present, peu resolu de ce qu'ilz doibvent faire, & ay esperance, s'ilz y demourent encores trois ou quatre jours, qu'ils verront la plus belle & la plus furieuse armée [a] qu'ilz virent jamais, & dont, avec l'ayde de dieu, vous aurez de bonnes nouvelles. Le roy séjourne aujourd'hui icy pour ung peu se purger & laisser faire la monstre de ses Suisses, & demain entrera en son camp pour delà les approcher de bien pres, estant impossible, graces à dieu, que ses affaires soient en meilleur estat de tous coustés qu'ilz sont; car du cousté d'Allemagne vous verrez par le double d'une lettre du sieur de Bassefon-

[a] Ils s'étoient jettez d'abord dans Miraumont & dans Encre, d'où ils se retirèrent à l'approche de l'armée du Roi.

taine [b], que je vous envoie, que le roy n'en fera pas ce qu'il pense, & y font les choses en plus grande confusion qu'elles ne furent jamais, qui est le principal moyen dont il faisoit estat pour la faveur de sesdictes affaires. Présentement je viens avoir nouvelle de l'arrivée à Dieppe de douze cens hommes de pied Escossoys qui viennent au service du roy, & va tous les jours l'armée dudit seigneur augmentant tant de gens de pied que de cheval; de sorte qu'il aura en sondict camp pres de quatre-vingt enseignes Françoises, comprins lesd. Escossoys, trente-neuf de Suisses & vingt de lansquenets, & plus de douze mil chevaux de combat, telz que vous sçavez que font les nostres, qui est bien pour faire une bonne chose; ce qu'il ne faut pas celler par-delà. De saint-Fuscien le 23 jour d'aoust 1553, Vostre bon amy Montmorency.

[b] Sébastien de l'Aubespine, depuis évêque de Limoges.

M. LE CONNESTABLE à M. DE NOAILLES.

28 août 1553.

Marches & mouvemens des armées du roi de France & de l'empereur.

MONSIEUR DE NOAILLES, afin que vous sçachiez des nouvelles de l'armée du roy, je vous advise que estant ledict seigneur arrivé mercredy dernier en son camp pres Amiens,

Fv

il y séjourna hier tout le jour pour veoir son armée qu'il feist mettre en bataille, hormis les Suiffes qui sont à Corbie, qui est sur le chemin où il veult marcher, ne les ayant pour ceste cause voulu faire venir, & apres avoir veu sadiſte armée, delibera de passer aujourd'huy la riviere de Somme & venir camper en ce lieu; ce que entendant ses ennemis qui estoient à Miraulmont, continuant tousjours en la peur qui les tient depuis l'extraicte qu'ilz eurent aupres de Dourlens, sont deslogez ceste nuit en grand effroy & encores qu'ilz fussent à six ou sept grandes lieues d'icy, neantmoins voyant que ledict seigneur marche droict a eulx, ont faict aujourd huy quatre grandes lieues dedans leur pays, & sont allez camper pres de l'escluse qui est entre Arras & Douay, bruslant eulx-mesmes [a] tout ce qu'ilz laissent derriere de leur propre pays. Il y en a desja bien deux ou trois grandes lieues d'etendue, cuydants par-là nous oster le moyen de les suivre & endommaiger; si est-ce que pour cela ceste armée ne laisse d'aller le chemin qu'elle avoit entrepris, & demain campera bien pres de Corbie, & de-là suivant ce qui sera plus à propoz pour le service dudit seigneur & dommaige desdicts ennemis qui ne sont pas semblant d'avoir si grande envie de combattre, qu'ilz avoient publié par-tout; au moingz jusques icy en prennent-ilz fort mal

[a] *Au departy de ce lieu, (dit un auteur contemporain), estans tous les villages, abbayes & domiciles des ennemis, jusques aux moulins à vent, en flammes & fumées. Piguiet, l. 3, p. 169.*

le chemin. Car il ne s'en fault gueres que ceste reculée-là ne se puisse appeller fuite, mesmement que l'on veoit à veue d'œil que la crainte qu'ils ont eue de la venue dudict seigneur deça l'eau , leur a faict à grand haste abandonner un camp à demye lieue pres de leur pays où ils s'estoient fortifiez avec grand travail depuis cinq ou six jours. Ce que je vous ay bien voulu faire entendre par le menu & au vray, affin que l'on ne vous deguise rien par-delà. Je pensois hier matin vous envoyer ceste lettre , mais estant la Marque arrivé , je l'ay faict garder tant que la depesche qu'il a apportée, fust déchiffrée & que le roy l'eust veue ; à quoy il faict presentement réponse par une lettre commune , vous advisant que depuis & hier matin lesdicts ennemis veoyans ledict seigneur, marchoit toujours en ça , partirent aussy d'effroy & firent encores cinq grandes lieues, tirant entre Arras & Douay où ils sont de present & cherchent fort le couvert, qui n'est pas signe qu'ilz veuillent combattre, comme ilz en faisoient tant les braves. Demain ledict seigneur s'en va coucher à Miraulmont , qui est un villaige où ilz ont campé six jours & s'y estoient fortifiez sur le bord de leur frontiere à une lieue & demye de Bapaulmes , & allons les chassans devant nous marchant sur leurs brisées. De là nous verrons ce que dieu & le temps nous conseillera. De sorte que j'espere avecques son ayde vous en faire de jour en jour sçavoir meilleures nouvelles ; & pour ce que je ne suis pas asseuré que Mrs. de Gyé & evefque d'Orleans soyent encores avecques vous,

Je remetz toutes leſdites nouvelles ſur vous , qui leur communiquerez la preſente à laquelle je ne ſçauois qu'adjouſter , ſinon que ledict ſeigneur deſire que vous faſſiez , ſuiuant ce qu'il vous eſcript , tout ce que vous pourrez pour le recouurement de Cheſſelles.

Lettre du Roy à MM. de Gyé, eueſque d'Orleans, & de Noailles.

28 août 1553.

Le roi ordonne à ſon ambaffadeur ordinaire & à ſes ambaffadeurs extraordinaires d'affurer la reine d'Angleterre de toutes ſes forces , pour l'établiffement de la religion , & de ſon authorité dans ſes états.

MESSIEURS , par voſtre lettre commune que m'a apportée le ſieur de la Marque, j'ay entendu l'honneſte recueil que a fait à vous mon couſin de Gyé[a] & eueſque d'Orleans [b] la royne d'Angleterre ma bonne ſœur , & la volonté qu'elle diſt & demonſtre auoir de vivre en bonne paix & amitié avec moy, continuer , & ſe faire ſe pourra augmenter celle qui a eſté entre ſes ſeus pere [c] & frere [d] les roys d'Angleterre derniers morts

[a] De la maiſon de Rohan.

[b] Jean de Morvilliers , depuis garde des ſceaux.

[c] Henry VIII.

[d] Edouard VI.

& moy; auffy ce que vous en ont dict & confirmé les principaulx de son conseil, qui m'a esté plaisir tres grand & tres agreable, & semblablement d'entendre le singulier desir & affection qu'elle a de restaurer & reftablir le faict de la religion en son royaume & le bon commencement qu'elle y a donné, chose qui donne esperance que nostre seigneur de plus en plus luy fera prosperer ses affaires, & ay esté bien fort ayse que l'ayez de ma part si bien confortée en ceste si sainte & devotte affection de laquelle je desire singulierement veoir sortir quelque effect qui n'est pas petite besoigne à achever; auffy je ne fais doubte que avecques les aultres affaires de son royaume elle n'en ayt pour bien long-temps, en quoy vous la pouvez asseurer de par moy que l'aideray tousjours & en toutes ses aultres affaires, autant qu'elle peut esperer de son meilleur frere & plus parfaict amy. J'ay pareillement sceu par vosdictes lettres, & ce que m'en a dict ledict la Marque, la condampnation & execution du duc de Northumberland, auffy les aultres particularitez contenues en vostre dicte lettre, à quoy n'eschet aultre response, trouvant vostre advis tres bon, que vous mon cousin de Gyé & evesque d'Orleans preniez vostre congie pour vous retirer pardevers moy le plustost que vous pourrez. Et quant à vous, mons de Noailles, je vous prie continuer à l'entretenir & les seigneurs de son dict conseil, en la bonne disposition en laquelle elle est à l'entretienement de nostre dicte amitié; l'asseurant qu'elle trouvera que je n'y obmettray rien de mon costé envers

elle. Vous sçavez aussy la requeste que je vous avois donnée, charge de faire au feu roy mon filz, pour recouvrer le sieur de Chesselles & sa femme, pour les causes & raisons que je vous en ay ci-devant escriptes, & pour ce que ceste volonté & affection me continue & augmente de plus en plus, j'en escris un mot de creance sur vous à madiète bonne sœur à laquelle vous en ferez la requeste de ma part & toute l'instance qu'il vous sera possible, de maniere que j'en puisse estre satisfait, ce que je m'ose quasi asseurer qu'elle ne me refusera point, pour estre ladiète requeste si juste, & qu'aussy c'est la premiere que je luy aye point faite, joint le zele qu'elle a à ladiète religion sur laquelle ledict de Chesselles ne se pourra pas couvrir, au moingz n'y trouvera-t-il pas lieu, comme il eust peu faire au temps passé; & de ce que vous en aurez obtenu, m'advertirez incontinent. Escrypt au camp de Miraulmont le 28 jour d'aoust 1553. Henry, *& plus bas*, de l'Aubespine; *& sur le dos*, à messieurs de Gyé, chevalier de mon ordre, evesque d'Orleans, & de Noailles, mes conseillers & ambassadeurs en Angleterre.



Lettre du ROY à LA REYNE d'Angleterre.

28 août 1553.

Le roi, en exécution du traité fait avec le feu roi d'Angleterre Henry VIII, redemande à la reine sa fille deux criminels d'état réfugiés à Londres.

TRES HAUTE, tres excellente & tres puissante princesse, nostre tres chere & tres amée bonne sœur & cousine, salut : Nous avons ci-devant escript & donné charge au sieur DE NOAILLES nostre conseiller, maistre d'hôtel ordinaire & ambassadeur résident pres de vous, faire requeste de nostre part à feu nostre tres cher & tres amé filz & frere le roy d'Angleterre dernier trespasé, vostre frere, que son bon plaisir fust nous faire rendre & remettre en nos mains ung nommé *de Chesselles* & sa femme, lesquels apres avoir brisé les prisons de nostre royaume pour aucuns grandz cas dont ilz sont chargez, s'estoient retirez aux vostres; en quoy la maladie dudict feu roy & son trespaz tost apres intervenus, ne luy donnerent lieu ne moyen d'en faire la requeste & poursuite requise; & pour ce que nous sçavons que ledict *de Chesselles* & sadiète femme sont tousjours de delà, & que nous desirons singulierement pour la gravité des cas par eulx commis, les pouvoir avoir pour en estre fait la justice & reparation telles qu'elle appartient; à ceste cause, tres haulte, tres excellente

& tres puissante princesse, nostre tres chere & tres amée bonne sœur & cousine, nous vous prions tant & si tres affectueusement que faire pouvons, qu'il vous plaise pour le respect de nostre amitié commune & en ceste nostre premiere requeste, de tant nous gratifier que de commander que ledict *Cheselles* & ladicte femme soyent pris & arretez prisonniers, & apres conduictz & menez seulement à nos despens en vostre ville de Calais, ou bien les delivrer entre les mains dudit sieur DE NOAILLES avec bonne & seure garde, pour estre ramenez pardevers nous & nostre justice à l'effet que dessus. En quoy faisant & nous complaisant en cest endroit, vous nous rendrez d'autant plus obligez à user envers vous de semblables gratifications quand le cas s'y offrira, & si deschargerez vostre royaume de deux personnes fort seditieuses & dommageables à l'estat & tranquillité publique d'un royaume, comme fera plus amplement entendre de nostre part ledict sieur DE NOAILLES, que vous prions croire sur ce tout ainly que vous feriez nous-mesmes. Escript en nostre camp de Miraulmont le 28 jour d'août 1553.



LE ROY à M. DE NOAILLES.

4 septembre 1553.

*Le prince pousse l'armée Impériale ,
sans pouvoir l'engager à un combat.
Déroute des Impériaux en Cham-
pagne.*

MONS DE NOAILLES, je vous ay faict res-
ponse à la despeche que le sieur de la Mar-
que m'apporta de vostre part. & vous ad-
vertiz lors de tout ce qui s'offroit. Depuis
ayant veu que mes ennemis s'estoient reti-
rez pres d'Arras, entre deux rivières, & mis
devant eulx une grande plaine de six lieues,
où il n'y a eau quelconque, ne moyen de
loger ung camp, j'ay faict tout ce que j'ay
peu pour les faire venir en place marchande
& les combattre, mais ilz se sont laissez
chasser devant mon armée cinq ou six gran-
des journées; & voyant la difficulté qu'il y
a d'aller à eulx par ce cousté-là, je suis
venu de ce cousté pour les aller chercher
plus commodement; mais s tost qu'ilz sçeu-
rent hier que je partoys de Miraulmont, ilz
deslogerent environ midy pour s'approcher
de Cambray & se retirer encores plus loing
de moy; de sorte qu'il y a peu d'apparence
qu'ilz ayent si grande envie de combattre
qu'ilz en faisoient le semblant; & puisque
ainsy est, je verray de faire ce que la rai-
son & la guerre requerrent. Mais je n'ay
voulu faillir à vous faire sçavoir l'estat en

quoy j'en suis, afin que les Imperiaux n'en puissent rien desguiser. Aussi comme depuis trois jours le sieur de Bordillon [a] ayant sçeu que les ennemis, du cousté de Maizieres & Aubenton, estoient sortis de leurs garnisons pour venir faire quelque entreprinse de ce cousté-là avecques six enseignes de gens de pied & quatre de gens de cheval; il sortit aussi avec quatre-vingtz hommes d'armes & quelques gens de pied harquebusiers à cheval, qui sont es garnisons de ladicte frontiere, & les vint rencontrer [b] & charger si roidde & si à propos qu'il les deffist & mit en route, dont il demeura bien huit cens hommes sur la place, & plus de quatre cens qu'il amena prisonniers & deux bendieres desdicts gens de cheval, & deux enseignes de gens de pied, qu'il m'en a ce matin envoyées [c]. C'est pour garder la possession de les battre partout, attendant le retour de mon cousin le mareschal de Gyé & de l'evesque d'Orleans, par lesquels je m'attends de recevoir & sçavoir toutes nouvelles de ce cousté là. Escript au camp de Molan le 4 jour de septembre 1553. Henry : & plus bas, de l'Aubespine.

[a] Imbert de la Platiere, depuis maréchal de France.

[b] A la Hayette, près Maubert-Fontaine. Le gouverneur de Cymers & le bâtard Davane, qui les commandoient, y demeurèrent prisonniers de guerre.

[c] Par le seigneur de Neufvy, enseigne de la compagnie de Bordillon.

M. DE NOAILLES au ROY.

4 septembre 1553.

Le cardinal Polus se dispose à passer en Angleterre en qualité de legat du S. Siège. La cérémonie du couronnement de cette reine, fixée au premier d'octobre, qui doit être suivie d'une assemblée du parlement.

SIRE, depuis le partement de Mrs. de Gyé & evesque d'Orleans de ce lieu, sont venues nouvelles par la voye de l'ordinaire de Venise, que le cardina Polus [a] est expédié de nostre saint pere [b] pour venir legat en ce pays, & luy ont ses bulles esté envoyées & portées jusqu'à Veronne par l'evesque de Burgoz autrefois confesseur de la feue royne Catherine mere de ceste-cy, & est desja party ledict cardinal venant par la voye d'Allemagne droit à Bruxelles vers l'empereur où il doit demeurer, comme j'entendz quelques jours, attendant la façon dont il pourra estre plus agreablement reçu par-delà. Chose qui m'a semblé, sire, vous debvoir advertir, estimant que possible vostre majesté le vouldra faire gratifier de sa venue pour si sainte & louable occasion, par aul-

[a] Il sortoit du sang royal par sa mère, fille de Georges de Clarence, frère d'Edouard IV.

[b] Jules III.

cuns de voz serviteurs estans en Suisse ou en Allemagne, avant qu'il soit joint au lieu où est ledict empereur; vous pouvant bien asséurer, sire, que s'il est une fois icy il tiendra le premier lieu auprès de la royne votre sœur; de quoy j'estime que le chancelier [c] n'aura trop de plaisir, & beaucoup moingz grand nombre de milliers & du peuple qui voudront mal volontiers porter obeissance à ung tel ministre du pape, ayant desja ladicte dame acquis tant d'ennemis pour la religion, qu'il faudroit bien peu d'occasion nouvelle pour y veoir ung grand desordre; ne s'étant encores voulu sa propre sœur condescendre à la volonté quant à icelle. Vous déclarant au surplus, sire, qu'il y a aucuns Escossois bannis en ce lieu, dont Mr. d'Oysel vous aura peu parler, & auis Mrs. de Gyé & l'evesque d'Orleans, de l'un d'eux, qui ne cessent de mettre party en avant pour vouloir faire entreprendre quelque chose en ce royaume sur la querelle que y peult avoir leur royne vostre fille [d], desirans, comme ilz disent, que vous eussiez achevé avec l'empereur pour y tenir la main.

Sire, ladicte royne vostre sœur a mis depuis trois jours un emprunt sur les plus grandz & plus puissans de ceste ville d'environ vingt-quatre ou vingt-cinq mil es-

[c] L'évêque de Winchester, à qui la reine avoit donné cette grande charge, à la priere de l'empereur.

[d] Marie Stuard, petite fille d'Henry VII, roi d'Angleterre.

eux sol. Et cela a esté fait, comme j'entendz, à la façon d'aulecuns ses predecesseurs qui ont ainſy accouſtumez d'emprunter de grandz quand ilz ont crainte de troubles & changemens, afin que ceulx qui ont preſté ledict argent, puiſſent contenir & garder le peuple de s'eſmouvoir, par la peur qu'ilz pourroient avoir que par aultre mutation, ilz le perdiſſent. Ladiſte dame a fait condampner les deux principaux juges de la loy [e] qui avoient favorisé l'entreprinſe du duc à ſept mil livres ſterlings d'amande envers elle, qui ſont vingt-ung cu vingt-deux mil eſcuz ſol; & diſt-on qu'elle fera ſemblable punition, ſelon la puiſſance de tous ceulx qui ont prins les armes contre ſa majeſté; donc s'enſuivra qu'elle pourra beaucoup aſſembler de finances, mais auſſy fera-t-elle grand nombre d'ennemis. Elle t'ent en la tour une vingtaine de preſcheurs [f] de la doctrine de Luther [g] priſonniers. Le millord Courtenay fut hyer fait comte [h], ſuivant la ceremonie & memoire que j'en ay icy enclos & devant ce couronnement, doit eſtre marquis, les autres diſent duc d'York.

On continue tousjours faire grand appa-

[e] Montaigne & Bromley.

[f] Crammer, archevêque de Cantorbery; Ridley, évêque de Londres; Latimer, ancien évêque de Vigorne; Hooper, évêque de Gloceſter.

[g] On appelloit indifféremment Luthériens, tous ceux qui en ce temps-la s'éloignoient de la communion de l'église Romaine.

[h] De Devonſhire. Il étoit l'onzième de ſon nom qui avoit porté ce titre.

reil pour le couronnement de la royne, qui fera le premier du mois prochain, & trois jours apres se tiendra le parlement, qui ne passera, comme l'on estime, sans grandes difficultez & par expres de la foy. Et à ce propos vous diray comme madame Elizabeth ne se voulut trouver à la messe & cérémonie qui s'est faicte dudict de Courtenay, s'excusant de maladie. Je me doute que telle obstination la pourra conduire à la tour bientoist apres le parlement, si les choses sont resolues, comme j'estime qu'elles feront, à l'honneur de dieu.

Sire, je pense que à la reception de la presente vous aurez entendu par le^{sd}. sieurs de Gyé & evesque d'Orleans, la diligence que nous fîmes tous ensemble pour recouvrer les sieur & dame de Chesseles; sentans qu'ilz se vouloient retirer, & comme nous envoyâmes en leur logis, avec la permission de la royne qui l'accorda tres volontiers pour les saisir, mais ilz eurent de malheur, quelque advertissement [i] qui les fist esvader. De façon que maintenant je ne puis sçavoir à la verité s'ilz ont passé la mer, ou s'ilz sont encores de deça; à quoy je tiendray l'œil le plus ouvert qu'il me sera possible, & à toutes aultres choses qui toucheront le service de vostre majesté.

Sire, le milord Clyton [k] n'est plus ad-

[i] L'avertissement venoit de la reine même, qui leur fournit de l'argent pour se retirer, ainsi que le rapporte l'évêque d'Acqs dans son ambassade. *Voyez le manifeste de Henry II.*

[k] Sorti anciennement de la maison de Tancarville en Normandie.

miral, & en a esté depofé pour y eſtre en ſon lieu le millord Warvich qui arriva hier fort bien & honnorablement accompagné de gentilshommes de devers l'empereur, où il avoit eſté envoyé par ceſte royne, & fuſt reçu par ſa majeſté avec un bon viſage. Il n'a point cellé, comme j'ay entendu, que voſtre armée [l] eſt fort redoubtée en la court dudidit empereur pour le grand nombre de braves hommes qu'il y a, & meſme que les Imperiaux confeſſent eſtre la plus belle qu'ilz virent jamais, & dont ilz ont une grande crainte, pour n'eſtre la leur à la moitié pres ſi puiffante ne en ſi bon eſquipage. Le ſieur de ſaint Ligier, qui a eſté dernièrement vers voſtre majeſté, s'en va debitis [m] en Irlande & doit partir avant le couronnement. Doms Diegue de Mendofſe & de Genede, firent hier la reverence à ladicte dame royne, & pareillement les ambassadeurs des villes maritimes [n] ; celui du roy des romains [o] doit cejourdhuy ou demain partir de ce lieu pour s'en retourner pres ſon maiſtre, & ledit Mendofſe s'en va pareillement en Eſpaigne. Qui eſt tout ce que je vous puis, ſire, eſcrire pour le preſent digne de voſtre majeſté.

[l] Compoſée de ſoixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux.

[m] Les Anglois diſent grand député ou viceroy, depuis l'érection de cette ille en royaume.

[n] Anſéatiques.

[o] Ferdinand I.

M. DE NOAILLES à la REYNE, régente
d'Ecosse.

6 septembre 1553.

*Soins de la reine d'Angleterre pour le
rétablissement de la religion catho-
lique en Angleterre.*

MADAME [a], depuis la despesche que je vous feis par Montiaur, je vous en ay envoyé trois aultres des 14, 19 & dernier du mois passé, n'ayant rien obmis [b] de vous escrire, selon le temps, toutes les occasions qui se sont présentées dignes de faire entendre à vostre majesté, & maintenant ayant reçu ung paquet du roy, & ung aultre du sieur d'Oysel pour vous, madame, j'ay pensé de les accompagner de ce morde lettre, pour vous dire que ceste royne continue de bien en mieulx, à establir non seulement la religion, mais encores aultres choses de grande police pour la tranquillité & repos à l'advenir d'elle, les successeurs & de tous ses subjects, comme plus clairement vous, madame, pourrez congnoître par les proclamations qu'elle a fait crier & publier

[a] Jacques V, roi d'Ecosse, l'avoit épousée après la mort du duc de Longueville, son premier mari.

[b] L'ambassadeur de France en Angleterre étoit pareillement chargé des affaires d'Ecosse, comme nous le voyons dans les dépêches des trois seigneurs de Noailles.

en ceste ville peu de jours en ça ; lesquelles je vous envoie cy-dedans encloës , faisant entre aultres icelle dame ung si grand présent à ses subjects des subsides & imposts mis sus du vivant du feu roy son frere , qui luy estoient encores deues ; & reformant chacun jour les monnoyes qui estoient un grand . interest publicq , & voulant elle-mesme s'en charger & seule le supporter. Ladicte dame fit dimanche dernier millord de Courtenay , qui souloit estre prisonnier en la tour, comte d'Ampchier.

Madame , je ne veulx oublier vous dire , comme madame Elizabeth n'a jamais voulu ouyr la messe , ni accompagner la royne sa sœur jusqu'à la chapelle , quelques remontrances qu'elle ni ceulx de son parlement luy en ayent peu faire de sa part ; dont est à craindre qu'elle est conseillée & fortifiée de telle oppinion par aucuns des grandz , & qu'il se pourroit preparer par ce moyen quelque nouveau trouble & par expres à ce parlement qui se doit tenir le 3 du prochain mois , & le couronnement au premier. Dieu par sa bonté & misericorde veuille conduire toutes choses à l'augmentation de sa gloire. De Londres le 6 jour de septembre 1553.



M. DE NOAILLES au ROY.

7 septembre 1553.

Différentes négociations pour le mariage de la reine d'Angleterre. La cour est partagée entre le fils de l'empereur & milord Courtenay.

SIRE, je reçeus hier la lettre qu'il vous a plu m'escrire de vostre camp de Miraulmont du 28 d'aoust, ensemble celle pour la royne vostre sœur, touchant le recouvrement du sieur & dame de Chesselles, de laquelle, à ce que je veoy, il ne me faudroit ayder, s'estant ces malheureux esvadez par telle advanture que Mrs. de Gyé & évesque d'Orleans vous auront peu dire, & que j'avous escripvis, sire, du 4 de ce mois, ayant quelque soubçon que les nostres mesme le ayent adverti, attendu que aucuns de leurs gens furent surprins dans leur logis, & leurs besoignes saisies, comme encores elles sont & estant en quelque doubte qu'ilz n'ayent jusques ici passé la mer, de tant que nous fismes en l'heure mesme escrire par les seigneurs de ce conseil aux ports & passaiges de ce royaume pour les retenir s'ilz se presentent. Je feray encores de nouveau mettre gens apres pour y faire le debvoir qui sera possible, suivant l'intention & bon commandement de vostre majesté, ayant de ma part ung merveilleux regret de les avoir manqué de si peu.

Sire , je sçeus hier soir une heure de nuit , ce que je craignois & dont je me tenois presque assuré estre praticqué par les ministres & ambassadeurs de l'empereur, pour vouloir marier ceste royne à quelque personnaige , selon la devotion de leur maistre qui n'a esté moindre que de présenter, comme l'entendz, son filz le prince d'Espaigne [a] aux conditions de luy faire laisser tous autres tiltres pour prendre celluy d'Angleterre, offrant davantaige y faire sa demeure perpetuelle & donner pour douaire à ladicte dame tous ses Pays Bas. Voilà , sire , le subject de ce propos que je tiens estre certain, pour l'avoir reçu de ceulx dont on le veult sçavoir. Ayant apprins davantaige que le confesseur [b] ancien & tres favory serviteur d'icelle dame estoit desja gaigné , procurant luy - mesme à son pouvoir tel négoce , & qu'il estoit à craindre que l'evesque d'Ouyncester maintenant chancelier sur la promesse d'ung chapeau , ne soit pour se laisser aller , & aussy Paget par aultre promesse d'argent , ne desclairant , outre le gentilhomme qui m'en a adverty , que milord Warvich n'estoit de cest advis , & qu'il voit dissuadé ladicte dame à son possible , quand elle-mesme luy en parla le soir qu'il fut de retour de devers l'empereur , luy restant en avant le party de Courtenay avec

[a] Vœuf d'une princesse de Portugal , & accordé une autre de la même maison.

[b] Guillaume Pech, cordelier, depuis cardinal : nommé à la légation d'Angleterre. *Becc. l. vie de olus.*

le contentement de tous ses subjects & re-
 poz perpetuel d'elle & de son royaume.
 N'oubliant luy remonstrier aussy au contraire,
 que acceptant l'autre, ce seroit au grand
 desplaisir de tous avecques une perpetuelle
 guerre à vostre majesté, aux Escossois & à
 ses propres subjects qui recevront mal vo-
 lontiers le commandement d'un estrangier.

Sire, celui qui m'a donné cest advis est
 Anglois [c], lequel m'a fait tellement obli-
 ger de ma parole, que avecques quelque
 crainte je vous fais ce discours, vous sup-
 pliant tres humblement, sire, s'il advient
 qu'il vous plaise d'en faire tenir propos aux
 ambassadeurs de ceste royne pres vostre ma-
 jesté, que ce soit vostre bon plaisir mettre
 en avant d'avoir eu cest advis par la voye
 de Flandres, afin que je puisse m'ayder pour
 vostre service de ce personnaige qui m'a
 promis faire ung grand debvoir pour empes-
 cher telle entreprinse; & pour ce, sire, que
 advenant ce malheur, il vous seroit, comme
 j'estime, de plus grand interest que nul au-
 tre qui vous pourroit maintenant survenir
 tant pour vos affaires presens que à l'adve-
 nir. Je vous supplie tres humblement, sire
 me pardonner si je m'avance vous dire plu-
 que je ne doibz, & estimer cela m'estre
 commandé de ma grande affection & obliga-
 tion que j'ay à vostre service, en vous di-
 sant, sire, que la chose me semble estre
 d'une extrefme importance, estimant que ce

[c] Parent de Catherine Howard, une des fi-
 semmes de Henry VIII, & à qui il avoit fait cou-
 per la tête.

feroit pour vous & les vostres une perpetuelle guerre, estans tous vos anciens & presens ennemis joincts ensemble pour estre apres si fortz que il seroit à vous, sire, difficile de conduire si aysément vos entreprinses; & pour ce que telle sollicitation ne peult, comme je pense, durer plus de six semaines ou deux mois, sans en sortir quelque resolution, je vous supplie tres humblement, sire, considerer ce qu'il vous semblera estre utile, pour empescher une si pernicieuse chose au bien & prosperité de vos affaires, & m'advertir du chemin que je doibz tenir; estimant estre tres à propos que de la premiere occasion de prise de place, ou d'autre bon effet, que vous, sire, pourrez faire maintenant d'envoyer un gentilhomme par-deça, escriivant sobrement à ceste royne en s'esjouissant avec elle de tel effect, estant d'ailleurs tres marry d'estre contrainct poursuivre contre l'empereur son cousin, par force d'armes, ce qu'il vous occupe de si long-temps, & par mesme moyen n'oublier de la gratifier du grand debvoir qu'elle faict à l'establissement de la religion chrestienne, & que vous, sire, avez sceu par lesdicts sieurs de Gye, évesque d'Orleans & de Moy, qui vous en ay souvent escript, comme elle a faict en six semaines, ce qui ne se pouvoit esperer en dix ans, & aussy mettre en ladite lettre quelque créance au porteur qui s'estendra, selon le temps, pour le faict de ce mariage, & selon l'instruction qu'il vous plaira uy en bailler, & me semble, sire, qu'il seroit aussy bien à propos que la royne luy

envoyast quelques presens de crespes, collets, manches & semblables petites chose qu'elle pourra recepvoyr à tres grande faveur, pour estre elle, comme je voy, l'une des dames du monde qui prend maintenant aultant de plaisir en habillemens; luy envoyant aussy par mesme moyen sa paincture & luy demandant la sienne que je sçay desjà avoir faict faire, & qu'elle desire bientôt faire apparoystre.

Sire, dom Diegue de Mendosse a esté icy six jours, qui s'en retourne en Espagne desjà enrichy de son maistre; & dom Diegue de Genede Majordome, major dudit prince, & passé avecques luy venants tous deux ensemble de Bruxelles, & ont baissé la main à ceste royne. Mais ledict de Genede a parlé particulièrement à elle, sans que nul du conseil ayt pu entendre leurs propos, ny ledict de Mendosse, & s'en allerent hier ayant icy laissé ung commun bruit qu'à ce mois de mars ledict prince d'Espagne s'en allant en Flandres, passera par icy visiter la royne sa parente.

Les communes sont desjà eslevées en Nordfort & en quelque autre pays voisin où ladicte dame a envoyé des seigneurs de son conseil, & entr'autres millord Wantour. Aussi faict estimer, sire, l'obstacle de madame Elizabeth sa sœur, qui n'est peu à craindre n'ayant jusques icy aulcunement voulu aller à la messe, vous pouvant asseurer que samedi & dimanche derniers, ladicte royne la fist prescher & prier par tous les grands de son conseil, les uns apres les autres lesquels, pour resolution, n'en tirerent;

la fin que une tres rude responce, dont il se peut croire que telle ferme & obstinée opinion luy est confortée de quelques grandz, dont il est à craindre une prochaine mutation. Vous déclarant, sire, que ceste royne s'en trouve bien empeschée, & cuyde que à la fin elle luy renouvellera toute sa compagnie, & possible la fera resserver. Et vous dis encore, sire, pour conforter l'opinion qu'on a dudict Courtenay, que ladite dame luy porte telle faveur, & luy à elle telle reverence, qu'il ne sort hors sa maison sans congé, & à peyne de sa chambre; & mesmes quant il vint dîner à mon logis il y a quinze jours, y estans lesdits sieurs de Gyé & evesque d'Orleans, il luy fust besoing le demander, & à grande difficulté luy fust accordé, de tant que moy-nesme je l'en avois prié; & commanda celle dame, en le luy permettant, y venir un gentilhomme de ses favoris, de ne l'abandonner jamais. Davantaige, je sçay que elle luy a présenté à choisir la maison qu'il voudra & trouvera plus agreable en ceste ville: & d'ailleurs je congnois l'amitié que je vous ay desjà escripte qu'elle porte à la mere, couchant continuellement toutes les nuits avecques elle; & si je vous puis dire, sire, que entre le chancelier & ledict Courtenay y a une amitié vraie ou simulée.

Sire, j'ay entendu que le cardinal Polus pourra faire quelque séjour à Ostrante, attendant sçavoir la resolution de ce parlement qui se tiendra icy; & il me semble que vostre ambassadeur à Venise auroit grand

moyen luy faire entendre vostre volonté , tant est qu'il vous plaise luy escrire & prier faire son passage par vostre royaulme , ou aultres semblables propoz pour le gratifier & gagner.

LE ROY À M. DE NOAILLES.

16 septembre 1553.

Ce prince fait difficulté de croire les avis qu'il reçoit , qu'on traite en Angleterre du mariage de la reine avec le fils de l'empereur.

MONS DE NOAILLES , il y a trois ou quatre jours que je receuz vostre lettre du 4 de ce mois , avec toutes celles dont elle faisoit mention , & entre aultres la façon de la cérémonie faicte pour faire comte le milord de Courtenay , & l'oraison du duc de Northumberland estant au supplice , chose que j'ai esté tres aisé de voir & avois attendu à vous en faire réponse , encore qu'il n'y en eschet pas beaucoup , à quand j'aurois oys les sieurs de Gyé & evesque d'Orleans qui estoient sur le point d'arriver , comme ilz firent hier , m'ayant bien au long rendu compte de tout ce qu'ilz ont faict , veu & appris par delà , & du bon & honneste recueil que leur a faict la royne madame ma bonne sœur , accompagné de propoz qui sentent le desir & affection qu'elle a de vivre avecques moy en toute bonne paix & amitié , & continuer celle qui estoit entre

ses feuz pere, frere & moy, qui m'est tres grand plaisir, vous priant ne faillir à l'en mercier tres affectueusement de ma part, quand vous en trouverez l'occasion à propos, & luy dire que ce qu'ilz m'ont rapporté de sa si bonne & affectionnée demonstration en mon endroict, m'a confirmé ce qu'elle m'avoit faict dire par le sieur de saint Ligier, de sorte qu'elle se peult asseurer de me trouver perpetuellement de semblable volonté envers elle, dont les effects luy donneront plus d'assurance que les parolles. J'ay aussi entendu le congé qu'elle avoit donné pour faire prendre le sieur de Chesselles & sa femme, ce qui toutes fois n'a peu estre faict, dont je suis fort marry; & me ferez grand service, mons de Noailles, s'ilz sont encore par delà, mettre peyne pour les recouvrer.

Au demourant, je receuz hier au soir vostre lettre du 7 de cedit mois, par laquelle j'ay semblablement sceu ce qui vous a esté rapporté de la menée & pratique des ministres de l'empereur & de l'offre qu'ilz ont faicte à ladicte royne du prince d'Espagne, qui veut delaisier tous aultres titres pour prendre celui d'Angleterre [a], & à la charge d'y faire sa demeure perpetuelle & bailler pour douaire à ladicte dame les pays-bas, & les moyens que l'on vous a dict que l'on cherche pour la conduire à

[a] C'étoit pour s'insinuer dans l'ordre de la succession, & l'empereur tenoit une généalogie toute prête, dans laquelle on faisoit descendre son fils d'un duc de Lancastre.

cela, tant envers l'evesque de Winchestre que Paget, chose que je ne puis croire. Et pour ce premier advis, m'a semblé, mons de Noailles, que je ne m'en doibz autrement mouvoir, estant certain que en affaire si urgent & preignant que celuy-là, vous veillerez de sorte que s'il en est quelque chose, vous en découvrirez bientost la verité, en quoy je vous prie vous employer avecques tout le soing & dilligence possible, pour m'en donner avis au jour la journée; & néantmoins ne laisserez pas soubz main, si vous voyez que cēla continuast, d'estre en terme de faire tout ce que vous pourrez pour rompre & traverser telles menées, faisant comme de vous mesme tres bien entendre à sēs meilleurs serviteurs le tort qu'elle fera, en ce faisant, à elle & à son royaulme, qui seroit au lieu de repos qu'elle desire y establir, une calamité perpetuelle, dont il me semble qu'il n'a pas grand besoing. Mais il pourroit bien estre que les Imperiaux qui sont coustumiers de donner telles venues, auroient par advance faict semer ce bruiet pour advantager leurs affaires, qui ne vont gueres bien de tous coustés. Car en premier lieu, depuis que je vous ay dernièrement escript, j'ay faict tout ce qui m'a esté possible pour rencontrer son armée, & y a tantost ung mois que je vais la poursuivant de logeis à aultre, & chassant devant moy, sans que jamais il ne soit offert ne présenté ung seul homme pour venir au combat, sinon à Cambray [b], où

[b] l'empereur s'étoit empare de cette ville qui appartenoit à son évêque.

ledict empereur cuydant m'arrester & que je m'amuserois à l'assieger , avoit mis vingt-six ou vingt-sept enseignes de gens de pied dedans , & plus de quinze cent chevaulx , dont il en sortit une fois environ deux cent chevaulx des plus braves , lesquelz , encores qu'ilz n'eussent habandonné la faveur de leur canon furent si furieusement & rudement repoullez par aucuns des miens qui s'y trouverent , qu'ilz en tuerent & porterent par terre de prime abordée plus de cinquante ; & entr'autres sont demeurez prins le comte de Pont-de-Vaulx , le comte d'Argues & le sieur de Trelon [c] , le Pelloux [d] , capitaine de chevaux legiers , & ung aultre capitaine aussi , nommé Jehan-Baptiste Genare , tuez : le marquis de Renty , frere du duc d'Arscot , fort blessé , & une infinité d'autres ; de sorte que depuis il n'en est jamais sorty pas ung qui n'ayt esté recoigné jusques dedans les portes de la ville , où je me suis voulu arrester. Mais je m'en suis venu icy , dont je pars demain pour aller poursuivant mon ennemy , jusques aux portes de Valenciennes , où il a retiré ladicte armée que je faicts tout ce que je puis pour attirer , jusques à luy avoir faict bruller tout son pays , mesmes les fauxbourgs d'Arras , & si avant à dextre & à senestre , qu'il est aysé à veoir qu'il y a

[c] Originaire du Luxembourg , & grand maître d'artillerie .

[d] Gentilhomme du connétable de Bourbon , qui estoit resté au service de l'empereur depuis la mort de son maître.

beaucoup à dire de ses braveries aux effectz. Je luy ay auffy faict abbattre, prendre & raser dix ou douze petits fortz qu'il avoit tout au long de ceste frontiere & faict mettre en pieces tout ce qui s'est trouvé dedans, de maniere que le pays est fort nettoyé, & espere que avant que j'en parte vous en aurez encores de meilleures nouvelles, s'il me veult attendre au lieu où je le vais chercher & poursuivre du cousté du Piedmont. Le sieur dom Ferrand voulant essayer de recouvrer les places & pays que mon cousin le maréchal de Brissac a prinses cest esté de ce cousté là, avoit amassé une grosse armée jusques à vint-quatre mil hommes; mais il a trouvé les forces que j'ay là si gaillardes, que finalement il a esté contrainct faire par soubz main rechercher mond. cousin le maréchal [e] de faire une trefve & suspension d'armes pour tout ce mois, qui se continuera, soubz mon bon plaisir, tant que je voudray, ayant accordé que tout ce que j'avois prins du sien me demourast cependant & restitué quelques lieux où il s'estoit mis, & dont il avoit prins la fidelité, d'autant qu'ilz n'estoient point fortz. De sorte que par là il fault croire qu'il est en fort mauvais train de sesdictes affaires, lesquelles auffy sont plus brouillées que jamais en Allemagne; & le marquis Albert, dont il pensoit tirer quelque secours, si pauvre &

[e] Le maréchal fut la dupe d'une trêve que Gouzague n'avoit proposée que pour jeter des vivres dans Cairos & Vulpian, bloqués par nos troupes, *Mém. de Vill. l. 4, p. 246.*

sans moyen qu'il est au bout de son roolle. Je ne sçay aussi, mons de Noailles, si vous avez sceu comme mon armée de mer s'est impatronisée de l'isle de corse [f], dans laquelle est de présent mon cousin le sieur de Termes avec dix-huit ou 20 enseignes de gens de pied & beaucoup de gentilzhommes ayant desjà reduict en mon obeissance la plus grande partie des places fortes [g] dans ladicte isle, qui est pour rompre & oster tout moyen à l'empereur de pouvoir trafiquer si facilement qu'il faisoit d'Espagne en Italie, & aux Gennois de le favoriser tant commodement qu'ilz ont fait jusques icy. Toutes ces choses là vous serviront, mons de Noailles, pour rembarrer les feintes & legieres bravades des Impériaux, lesquelles sont aussi véritables que les leurs sont controuvées, dont vous sçauvez bien faire part où il appartiendra. Escrypt au camp de Soulesmes le seizieme jour de septembre 1553.

J'avois ceste lettre presté à partir, que j'ay fait retener jusques à aujourd'huy pour vous faire davantage sçavoir comme ma principale intention a tousjours esté d'attacher & affronter mon ennemy & son armée. Ce que je cherche il y a tantost ung mois, ayant changé de tant de logeis, entré si avant en son pays & tant fait de dommage pour cuyder les attirer, que je pen-

[f] San Pietro Ornano Corse étoit l'instigateur de cette entreprise.

[g] Bastia, San-fiorenzo, Ajazzo, San-Bonifacio.

fois, veu les braveries dont il a usé par-cy-vant, que le cueur luy feroit mal de veoir ses subjects ainſy offenzéz qu'ilz ſont, & luy perdre trop de réputation, s'il ne ſe mettoit en quelque debvoir, & finalement voyant que ladicte armée ne bougeoit point d'un camp, où il s'eſt fortiſié aux portes de Valentiennes, couvert de riviéres, de maraiz & infinis foſſez & difficiles advenues. Je me reſolus de marcher hier droict à luy & de faiſt feiz mettre mon armée en bataille & icelle acheminer juſques ſur le bord de ſondict fort; d'où il ſortit ſept ou huit cens chevaulx des leurs & quelques harquebuſiers, qui, à la faveur de leur artillerie, vindrent pour empêſcher que l'on ne recognuſt ledict fort, & là ſe dreſſa une forte & rude eſcarmouche qui ne dura guieres car ſans faire compte ny regarder au danger de leurdicté artillerie, les recognerent & renfoncerent ſi rudement & furieuſement dedans ledict fort qu'il y en euſt beaucoup d'eulx morts & prins, de maniere que depuis il n'en ſortit ung ſeul, & ſi demeura ladicte armée en bataille à leur veue & à la portée de leur canon, plus de trois groſſes heures, tentans & eſſuyans tous moyens de les faire venir au combat, dont ilz monſtrèrent bien n'avoir point d'envie & ſe reindrent dedans leurdict fort qu'ils ont choiſy du tout avantageux, ayant une telle ville que Valentiennes au doz, maraiz, riviéres, foſſez, & tout ce que l'on peult demander de ſeureté devant eulx; en ſorte que l'on ne les en peult deſloger ſans evident & apparent danger de tres grande perte. Qui fuſt

cause que j'en retiray mes gens si acharnez toutesfois, que ce ne fust que à tres grande difficulté & encores plus grand regret; ce que j'eusse bien plus malaysement faict sans la nuit qui survint, laquelle ne garda pas toutesfois que l'on ne les ayt bruslez jusques aux portes de Valenciennes & prins tant de leurs prisonniers que je ne vous en puis dire le nombre. Voilà, monsieur de Noailles, l'estat en quoy sont mes affaires par-deça; de quoy je n'ay voulu faillir à vous faire part. C'est du mesme lieu du 17 dudit mois 1553. Henry; & plus bas, de l'Au-
boelpine.

M. DE NOAILLES au ROY.

22 septembre 1553.

Le cardinal Polus se met en chemin pour passer en Angleterre. Nouveaux avis de la négociation secrette du mariage de la reine. La princesse Elisabeth se résoud à aller à la messe.

SIRE, depuis que Mrs. de Gyé & evesque d'Orleans sont partiz de ce lieu, je vous ay escript du 4 & 7 de ce mois & faict entendre ce que j'avois peu apprendre selon les occurrences du temps. Et pour ce, sire, que beaucoup de jours sont passez depuis, n'ayant eu aucun advis que vostre majesté ayt reçu mes depesches, & craignant que aucunes d'icelles ne fussent perdues, je vous feray,

maintenant par ceste cy redicte de ce qui importoit le plus pour vostre service , en vous disant , sire , que le cardinal Polus estoit acheminé (comme l'on tient icy pour certain) pour venir en ce lieu legat de nostre saint pere , dressant son chemin par l'Allemagne droict au lieu où est l'empereur , faisant toutesfoiis quelque sejour à Oc-trante , & par les chemins , attendant de sçavoir la resolution de ce parlement [a] , qui se doit tenir bientost , & que j'estimois que vostre majesté auroist plaisir d'estre advertie de son passage , pour avant qu'il fust joinct avec ledict empereur , estre visité de vostre part , par aucun de vos serviteurs estant à Venise , ou en Allemagne. Au surplus , sire , par ma derniere depesche , je vous donnois advis que ceste royne à la vérité estoit recherchée (comme elle est encore de present tous les jours) de l'empereur & ses ministres . pour prendre le party de son fils le prince d'Espaigne , avecques offres que icelluy prince , par le traité qui sera faict entre eulx , prendra le tiltre d'Angleterre , luy donnant pour douaire ses Pays-Bas. Et pour ce , sire . que telle chose m'a semblé estre de si grand poidz & si contraire au bien de vos affaires , je vous escripviz par ladicte depesche tout ce que j'estimois y estre utile pour le bien de vostre service , vous suppliant lors tres humblement , comme je fais encores , m'advertir & instruire

[a] A cause qu'ayant été condamné par un parlement sous le règne de Henry VIII , il falloit que la même autorité levât la proscription.

des propoz qu'il vous semblera que je doibz tenir tant à ladicte dame que aux seigneurs de son conseil pour empescher tel effect; & laissant toutes les aultres particularitez & advis que je donnois à vostre majesté par mesdictes depesches vous diray, sire, comme des le 9 de ce mois je fuz en cape parler à l'evesque d'Ouyncestre chancelier, pour mieulx sonder & entendre l'estat de ce negoce avec lequel je demeuray deux bonnes heures, luy discourant & mettant en faict tous les dangiers qui pouvoient advenir de tel mariage, tant pour ladicte dame & son royaulme, que pour luy & tous ceulx qui auroient le maniement de ses affaires, duquel je n'en peulz tirer l'angaige d'aucune assurance, seulement me fust facile à congnoistre que les propoz avoient esté mis en avant, & que ladicte dame ne prendroit aucune conclusion de se marier qu'apres son couronnement & le parlement qui se doit icy tenir, Bien me desclaira que les dangiers que je luy disois estoient veritables, pour lesquels luy faire plus craindre & toucher au doigt, ie n'en obmis ung seul, & la resolution fut, sire, au departir, de m'asseurer que la royne vostre sœur estoit si bonne & prudente, qu'elle ne feroit jamais chose qui fust pour vous mettre à la guerre avec elle ni avec l'empereur, mais au contraire y voudra nourrir une bonne & parfaicte paix; & avecques ceste responce, je me departis de luy, monstrant en avoir contantement, luy disant que par ce moyen je m'asseurois que tel mariage ne sortiroit oncques à effect, attendu qu'il est assez aisé à croire

que ledict emperEUR ne cherche l'occasion d'icelluy que pour mettre ladicte dame à la guerre & luy faire espouser avec son filz toutes ses querelles.

Sire, je vous escripvois aussy, comme dom Diegue de Genede, grand-maistre du dict prince d'Espaigne, faisant son passage par icy, allant de l'emperEUR vers sondict maistre, après avoir baissé la main à ceste royne, luy tint quelques propos que nul aultre ne peult cuyr, & mesme dom Diegue de Mendosse, qui estoit avec luy, n'y assista. Je sçeuZ encores hier que en s'embarquant à la sortie de ce pays, il desclara encores de nouveau que sondict maistre passeroit à ce mois de mars par ce royaume visiter la royne sa cousine s'en allant en Flandres, & que luy-mesme y repasseroit dedans six semaines, s'en retournant devers l'emperEUR, qui sont choses qui me font entrer en grand soubçon, ne faisant aucun doute que icelle dame n'entendist plus volontiers à ce party que à tout aultre, attendu qu'elle a inclination à son sang; & d'ailleurs, sire, comme vous sçavez, toutes personnes grandes desirent estre accompagnées de leurs semblables, joint aussy que l'on n'oublie luy presenter plusieurs partis pour leur successeur, & à mon advis de joindre ses Pays-Bas avec ce royaume, & mesme je sçay qu'elle a esté par ceulx de son conseil requise de prendre party en son royaume, & non d'un estrangier. Bien est à craindre qu'elle ne s'en declare jamais que à son confesseur qui est desja gaigné, ainssy que je vous ay escript & possible à quelque

aultre duquel elle pourroit par cy-apres s'asse-
 feurer ; & mettant tousjours les choses de
 Courtenay en dissimulation & longueur à
 tous les aultres , sera le dangier que passant
 ledict prince d'Espaigne par ce pays , ilz ne
 se trouvaissent ung soir couchez ensemble ,
 sans y appeller aultres tesmoins que ceulx
 que ladicte dame verra luy estre en son in-
 tention favorables. A quoy , sire , je ne voy
 que ung seul moyen , si les praticques & pa-
 roles ne peuvent servir pour l'empescher.
 C'est qu'il est à croire que si ladicte dame
 n'est resoluë dedans trois sepmaines , ou ung
 mois apres son parlement tenu , qui com-
 mencera d'icy à douze jours , on se peult
 presque asseurer qu'elle s'attend au passage
 dudict prince d'Espaigne , & par ainsi , sire ,
 je ne voy plus grand expedient pour rom-
 pre telle & si dangereuse entreprinse que de
 faire preparer & remuer tant de bons &
 forts vaisseaulx que vous avez en Norman-
 die & Bretagne pour empescher son dict pas-
 saige , qui sera ung moyen de mettre les
 choses en telle longueur & si grand soub-
 çon , que oultre ce que ledict prince crain-
 dra de hazarder sa personne à passer parmy
 vos forces , ce sera propre subject à ceulx
 de ceste nation , avecques le peu de devo-
 tion qu'ilz y ont de depaindre à ceste royne
 les dangiers qui luy peuvent survenir , de
 s'attendre à tel party , & au contraire la
 semondre à se marier à quelque seigneur
 de son royaume pour vivre en une conti-
 nuelle paix avecques son peuple , qui seront
 assez d'occasion pour luy faire perdre l'op-
 pinion d'un estranger , & s'avancer de pren-

dre ung des siens, considerant le temps luy estre fort cher, & que si elle veult auoir lignée, elle ne peult plus gueres attendre. Vous déclarant au surplus, sire, que Courtenay est toujours attendu de presque tous ceulx de ce royaume pour paruenir à cest honneur, si est-ce que je sçays qu'il a esté depuis huit jours en quelque defiance grande, ayant desclaré à quelqu'ung, que s'il est deceu de son oppinion, que en l'heure mesme qu'il le congnoistra il partira de ce royaume, congnoissant que apres telles choses seurement il n'y pourroit vivre. Aussi ne veux oublier à vous dire, sire, comme madame Elizabeth, apres beaucoup de sollicitations, s'est reduite à cuyr la messe avec la royne sa sœur [b]. Toutes-fois l'on estime qu'elle l'a faict plus par crainte d'un dangier & peril qui luy estoient preparez, que par bonne devotion, luy faisant depuis ce temps lad. dame pour la mieulx contenir, toutes les faveurs qu'elle peult, sçachant que cela seruira grandement à l'establissement de la religion & à la definition de ce parlement en faveur d'icelle, qui ne passera, ainsy qu'il est aisé à croire sans grandes difficultez, comme mesme m'a dict ung de ceulx qui y doit assister, lequel n'a craint de me dire que entre cy & là se trouueroit grand nombre de placards & aultres choses escriptes, semées & publiées contre l'intention & vouloir de ceste royne. M'a dict dad-

[b] Elizabeth, princesse & depuis reine d'Angleterre, va a la messe sous le règne de sa sœur.

tantage qu'il ne sçauroit aymer icelle dame, estant asseuré que à elle n'appartient ceste couronne, mais certainement à la royne l'Escoffe vostre fille, pour laquelle il promet faire beaucoup de choses, tant en ce royaulme que en Irlande, comme plus au long j'espere, sire, vous faire advertir par ce menu, & cependant je n'oubliray de l'entretenir & plusieurs aultres Anglois qu'il me doiht presenter & faire venir parler par une porte de derriere d'un parc qui est en ce logis fort commode & secrette pour telles choses. Vous asseurant, sire, que je ne vous puis assez desclarer le grand nombre d'hommes mal contens qui sont en ce royaulme; les uns pour la religion, les aultres pour n'estre recompensez selon qu'ilz avoient opinion de meriter, & pour les raisons aussi que tous ceulx qui ont porté les armes contre ceste royne, sont cottisez à une grande taille, dont elle tirera, comme je vous ay escript, ung infiny argent, qu'elle dict vouloir employer à l'amandement des monnoyes.

L'Archevesque de Cantorbery a esté mis à la tour pour aulcune desclaration [c] qu'il a faict contre la messe, laquelle j'ay faict traduire en françois & mettre en ce paquet; aussi ung capitaine nommé Mertys a esté pareillement mis prisonnier depuis trois jours pour avoir battu un prestre, apres

[c] Espèce de lettre pastorale, dans laquelle il faisoit défi, en son nom & au nom de pierre Martin, aux catholiques d'entrer en une dispute réglée.

avoir dict la messe. On estime que tous deux sont en grand danger de leur vie.

Sire, en voulant fermer ces lettres, j'ay esté adverty qu'il estoit venu nouvelles de Flandres que vostre majesté estoit en quelque traité de paix ou trefve avec l'empereur, lesquelles ses serviteurs qui sont par-deça, tiennent desja pour assurées, prenant leur argument sur celle qu'ilz disent estre faicte en Piedmont avecques le sieur dom Ferrand. Qui me faict vous supplier tres humblement, sire, vouloir considérer combien telle chose leur donne grande assurance de conduire le dessein de leur maistre pour l'effect de ce mariage, & regarder si le retard, en attendant la resolution que cestedicte royne prendra, pourra estre utile pour le bien de vos affaires.

Sire, ayant faict & signé ceste lettre, j'ay reçu les vostres par le courrier Nicolas, du 16 & 17 de ce mois, qui m'ont ousté de peyne, voyant que vostre majesté avoit reçu les miennes du 4 & 7, vous remerciant au surplus tres humblement, sire, de l'honneur & bien qu'il vous a pleu me faire, à me despartir tant de bonnes nouvelles de la prosperité de vos affaires, tant d'Italie que prinse de l'isle de Corse, qui n'est de peu de respect; ensemble des effets que vous, sire, & vostre armée avez executé si pres de l'ennemy, & heussiez trop faict davantage s'il heust voulu soutenir le combat si bravement, comme ilz en faisoient la mine, vous pouvant bien assurer que depuis que vous estes entré en vostre armée, toutes sonnades & braveries ont cessé des Impe-

iaux qui sont de par-deça, & s'attendoit-on bien en ce lieu que la ville & citadelle de Cambray ne feroient pas grand resistance contre vos forces, tant elles estoient & sont redoutées de l'ennemy.

Sire, ayant veu ce qu'il vous a pleu m'escríre, quant au faict du mariage de ceste royne, vous en ayant assez discouru par ceste lettre de ce que j'en ay peu de nouveau apprendre, ne la vous feray plus longue, seulement y adjousteray que les affaires de Courtenay vont en declinant, & que icelle dame ayant sçeu qu'il faisoit faire pour son entrée ung accoustrement fort magnifique & riche, estant de veloux bleu, couvert d'orfevrie, n'a trouvé bon qu'il le portast, mais au contraire le luy a defendu. Qui est chose que l'on trouve fort estrange, & qu'il est à croire qu'elle a quelque jalousie de sa grandeur, & se repent de l'avoir jusques icy tant favorisé. J'espere, sire, avant qu'il soit huit jours, estre encore plus esclaircy de cest affaire, & en tenir vostre majesté advertie à la mesure que j'en sçauray nouvelle occasion; & cependant il me semble estre necessaire, sire, pour le bien de vostre service, de faire tousjours advertir Mr. d'Oysel à se tenir prest pour reprendre son chemin en Escosse. Car j'estime qu'il y sera tres utile, si telles choses continuent, & sera aussy fort à propos qu'il passe par icy avecques petite compagnie pour ne faire entrer ceulx-cy en aucun soubçon; mais plustost avecques quelque lettre de vostre majesté à cestedicte royne pour l'entretienement de vos amitez. Et assurez-vous, sire, que

je luy monstrey en ce lieu gens de ceste nation & des Escossoys qui promettent dresfer en ce pays ung terrible desordre , & comme vous pouvez facilement croire par les choses que je vous ay ci-devant dictes, le subject y est autant à propoz qu'il feust ou pourroit estre d'un fort long-temps.

M. DE NOAILLES au ROY.

25 septembre 1553.

Conférence entre notre ambassadeur & le chancelier d'Angleterre , au suje de la paix entre la France & l'empereur.

SIRE , apres vous avoir faict la despeche du 22 de ce mois , & faict extraire de celle qu'il vous a pleu m'escripre du 16 & 17 d'icellui les bonnes & honorables choses que vostre majesté a executées depuis le commencement de vostre voyage jusques audict jour j'envoyay incontinant demander une audience à ce chancelier , pour soubz umbre de les luy monstrier , le sonder encores davantage sur les menées & practiques du mariage de la royne sa maistresse avecques le prince d'Espaigne. Mais à peyne eus-je achevé de luy faire la lecture d'icelles , qu'il m'print par la main me tirant à part , & avecques grande affection me fist entendre combien ladicte dame se douloit & desplaisoit de vous veoir , sire , en continuelle guerre avecques l'empereur , desirant à son pouvoi

d'

d'y mettre une bonne & parfaite paix ,
 tant pour la commune amitié qu'elle porte
 à vos deux majestez , que pour veoir aussy
 icelle paix trez necessaire pour le soulage-
 ment & tranquillité de voz pays & subjectz
 & establissement de la religion qu'elle con-
 gnoist chascun jour aller en declinant , pour
 raison d'icelle guerre. Et apres m'avoir faict
 telles & semblables remonstrances & plusieurs
 persuasions , m'en demanda mon advis , ad-
 joutant encores d'avantaige que icelle dame
 vouloit mettre peine d'embrasser cela de
 toute son affection. A quoy je ne m'entendis
 plus avant que de luy dire comme plusieurs
 s'en estoient voulu mesler , & de fraische
 memoire nostre saint pere le pape & le feu
 roy Edouard vostre bon filz , & frere de
 ladicte dame , ayant ung chascun d'eulx peu
 congnoistre que icelluy empereur n'a jamais
 voulu venir au point de vous faire la
 raison. Où ledict chancelier n'oublia incon-
 tinant me repliquer , que tous ceulx là &
 aultres qui s'en estoient meslez , n'en avoient
 jamais eu volonté , & que c'estoit plustost
 chose simulée que de bon zele qu'ilz y
 eussent , s'asseurant que la royne sa maistresse
 y chemineroit de tel & si sincere vouloir ,
 qu'elle entreprendroit de vous accorder. Je
 luy dis lors pour resolution , que je ne fai-
 sois doute de m'asseurer que vous , sire ,
 ayant accoustumé d'usur & vous payer de
 raison en toutes choses que vous avez cy-
 devant faictes , auriez si agreables toutes
 les œuvres de ceste royne , nonobstant la
 parenté qui est entre led empereur & elle ,
 que voire majesté prendroit à fort bonne

part une telle & si louable entreprinſe, luy declairant au ſurplus que ladiſte dame trou-
veroit l'empereur ſi peu raſonnable pour
venir à ce point de vous faire reſtitution de
tant de choſes qu'il vous occupe, que j'eſ-
timerois eſtre choſe difficile d'en venir à
bout. Mais bien m'aſſeurois-je que de prince
& princeſſe qui ſoit au monde, ne ſçauriez
avoir ceſt eſſet plus agreable que d'elle : &
parmy ce propoz je n'oubliai de luy mettre
en avant comme j'entendois que chaſcun
jour la menée du mariaige de ladiſte dame
& du prince d'Eſpaigne s'augmentoit, &
que par là j'eſtimois que elle, en ce faiſant,
ne ſçauroit faire choſe qui vint à plus grand
deſplaiſir à voſtre majeſté, tant pour ce que
ſi telle praticque advenoit, au lieu d'une
amitié que vous, ſire, cuydez avoir parfaite
avec elle, je congnoiſſois bien que ce ſeroit
pour la commuer en une perpetuelle guerre;
& par ces propoz & ſemblables, je tiray ſi
avant lediſt chancelier, que je luy feis de-
clairer que elle vous ayant mis en bon ac-
cord & amitié avec lediſt empereur, vous
n'aurez aucun intereſt audiſt mariage, &
par là, ſire, & pluſieurs aultres particula-
ritez que j'ay peu congnoiſtre, j'eſtime que
les choſes en ſont bien avant, & que poſ-
ſible ce moyen de paix ne ſe procure pour
aultre raiſon que pour le mieux facilliter.
Congnoiſſant trez bien que tant que vous,
ſire, ſerez à la guerre avecques lediſt em-
pereur, ladiſte dame ne pourra que avec-
ques grande difficulté le conduire, pour ce
qu'elle ſçait aſſez que ſes ſubjectz le com-
porteront aſſez mal volontiers. Et à ce

propoz je vous diray, sire, qu'elle est si mal avecques eulx, que je ne m'attends rien moins que de veoir une esmotion; & aussy grand desordre que du temps que le duc de Northomberland alla contre elle, sçachant que ung chascun jour il se trouve une infinité de choses escriptes par la ville, & jusques dans la chambre d'icelle, parlantz quelques fois d'elle, du chancellier, & mesme d'ung livre [a] qu'il a composé contre elle dès le temps du divorce du mariage de sa mere avecques le feu roy Henry; faisant ces seditieux semer infinis bruiëts & propheties qu'elle ne regnera ung an entier. Les pays de Suffolck & de Nortfolck, qui sont ceulx qui l'ont gardée de l'entreprinse du dict duc, ont aujourd'huy ung tel mécontentement d'elle [b], qu'ilz n'attendent que l'heure de s'eslever contre sa majesté; & mesmes ceulx de Kent, prochain pays de ceste ville, avoient deliberé depuis six jours en çà de s'esmouvoir, prendre les chevaulx & meubles du feu roy qui sont à Grenvick, & de là venir tuer & saccager ce chancellier jusques dans son logeis, de façon que maintenant il est contrainct de porter continuellement la chemise de maille sur le dos & avoir gardes en son logeis; & crainct-on

[a] Les ennemis de ce ministre avoient fait faire une nouvelle édition de son livre (*de la véritable obéissance*) qu'il avoit composé par complaisance pour Henry VIII.

[b] La reine avoit fait mettre au pilory leur député appellé Dobbe, pour luy avoir parlé avec trop de liberté.

sur tout que la plus grand'part de ceste ville soit de la mesme faction ; ne vous pouvant, sire , dire aultre chose de ceste nation , sinon que c'est la plus inconstante du monde , me faisant assez congnoistre combien d'heur ont les vostres d'estre nez vos subiectz. Et pour revenir aux propos que ledict chancellier me teint de la paix , j'estime , veu l'affection dont il m'en parle , que la royne sa maistresse la desire , son entreprinse dudit mariaige , ou qu'elle en soit sollicitée par les Imperiaux qui sont de deça ; & ce qui me le feroit croire , c'est que je sçay que les ambassadeurs qui sont icy tiennent pour certain que bientost vous, sire , & leur maistre la ferez ou bien une trefve : & je sçay d'ailleurs que ceste royne depescha en grande dilligence ung courrier vers ses ambassadeurs qui sont pres de vostre majesté , que j'estime n'estre pour aultre occasion. De quoy à mon advis, sire , (si ainsi est) vous vous en apparcevrez bientost , ou possible ladicte dame a esté advertie par lesd. Imperiaux que vous estes au chemin d'icelle paix ou trefve , & qu'elle seroit bien ayse , avant qu'elle fust conclue , d'y participer.

Sire , étant en cest endroict de lettre , deux personnaiges, l'un Escossoys & l'autre Anglois , me sont venus veoir & advertir de plusieurs menées qui se dressent tousjours à la dessaveur de ceste royne ; & m'ont déclaré davantaige que la pratique dudit mariaige du prince d'Espaigne avecques elle. est presque congneue de tous , qui augmentent de beaulcoup la mauvaise vo-

lunté qu'ilz luy portent , declarans qu'ilz ne permettront jamais que telle chose se fasse , & que plustost ilz donneront quelque bataille. Et par là il est ayfé à croire qu'il vous fera de tant plus facile luy empêcher , ou pour le moins longuement différer son passage avec quelque préparatif de navires que vostre majesté fera.

Sire , je ne puis plus guieres faire aucune difficulté que ceste royne ne travaille de toutes ses forces à ce mariaige , & que le chancellier ne soit desjà gaigné , ne faisant aucun doute , encores qu'il a monstre d'aymer tousiours millord Courtenay , qu'en telle chose que ceste cy il ne luy ayt fait un tour de la nation & l'abandonner , pour en cela suyvre toute l'intention de la royne , y voyant pour lui plus d'avantaige que autrement , congnoissant combien il est hay généralement de tous ceulx de ce pays , & que par là il est à croire que non seulement vouldra-il ung Espaignol estre souverain en ce pays , mais encores j'estime qu'il desire présentement y veoir une bonne partie de l'Espaigne & Allemagne y tenir grosses & fortes garnisons pour mortifier ce peuple & s'en vanger , tant il luy veut de mal : joint aussi , sire , que je sçay que la royne sa maistresse a declairé à ceulx qui luy ont parlé de Courtenay , qu'elle s'est excusée sur sa jeunesse & le peu d'expérience & suffisance qu'il peult avoir au mariement des affaires qui sont & seront en ce royaume. Ce qui seroit craindre led. chancellier , voyant icelle dame donner telle excuse , qu'elle s'attendroit au cardinal

Polus [c], qui n'est encores lié en l'église, (comme l'on dict), & que l'on tient pour certain qu'elle l'ayme sur toutes personnes de ce royaume; & par ainsy, il se peult assez juger combien ce chancelier, qui est extremement ambitieux d'honneur & de maniement, comporteroit mal tel mariaige, & est à croire que se congnoissant hors de toute esperance d'estre jamais aymé de ceulx de sa patrie, il sera tres ayse de tenir le chemin d'amener icy ung estrangier.

[c] Cela est fondé sur ce qu'elle demanda à Commendon, ministre du pape, si ce pontife pouvoit dispenser un cardinal diacre de son état, & luy permettre de se marier.

M. DE NOAILLES à M. LE CONNESTABLE.

25 septembre 1553.

Il réitère les avis qu'il avoit donnés de la négociation secrette du mariage de la reine. La faveur de Courtenay diminue. La princesse Elisabeth se résoud à aller à la messe.

MONSEIGNEUR, vous pourrez veoir par la lettre que j'escriptz au roy ce que j'ay peu apprendre digne de sa majesté depuis la dernière depesche que je vous fis le 22 de ce mois, ayant pensé accompagner ceste-cy d'ung memoire que je vous envoie, par lequel vous trouverez, monseigneur, le chemin que j'ay tenu sur le faict de la pra-

ticque qui se mene en ce lieu par les Impériaux pour ce mariaige, attendant tousjours de sçavoir le bon plaisir dudict seigneur & le vostre, pour faire par-deça ce qui sera le plus utile pour le bien & prosperité de ses affaires. Les trois ambassadeurs de l'empereur avoient demandé leur congïé des samedi dernier, cuydans s'en aller cejourdhuy; mais ilz ont esté encorés pour la seconde fois arrestez par ceste royne jusqu'apres son couronnement. Par-là il se peult congnoistre combien de familiarité & de faveur elle leur faict; & en la place de l'ancien d'iceulx, demeure le lieutenant de Mons. De quoy je ne me resjouys pas beaulcoup, pour l'avoir ouy estimer de plusieurs ung mauvais instrument; ne voulant au surplus vous celler, monseigneur, comme iceulx en continuant leurs accoustumez & simulez menfonges, ont faict publier plusieurs extraicts qu'ilz disent avoir eu du camp de l'empereur leur maistre, par lesquels ilz figurent pour couvrir la fuite & extrefme peur de leur armée, que depuis le 18 de ce mois que ledict seigneur y est entré, le roy s'en est retourné, apres avoir reçu, tant devant Valentiennes que Cambray, plusieurs roughtes & grandes pertes, nommant plusieurs des nostres y avoir esté prins & tuez, & entre aultres le sieur de Jenlis y avoir eu la teste emportée d'ung coup de canon, avec une infinité de semblables braveries mal fondées, veu les effects precedents, ne se promettants rien moins, sinon que ledict empereur estant mieulx disposé qu'il ne fust long temps à, peult estre maintenant devant Guise, laquelle ilz font

estat mettre bientoſt en la puiſſance, & delà pourſuivre leur viſtoire, & aller juſques à Paris, où ilz ſe promettent d'eſtre dans ung mois. De telles & ſi folles paroles, j'en ſuis deſja tout accouſtumé, que je n'en fais que rire, comme font la pluſpart des gens de bien de deçà, vous aſſeurant, monſeigneur, que tout cela ne me fera jamais deſmouvoir du chemin de la verité [a], ne leur faiſant icy les choſes plus grandes qu'il plaira au roy & à vous me les faire entendre, & ſelon auſſy que d'ailleurs je les pourray ſçavoir au certain. Si vous puis je bien aſſeurer, monſeigneur, que quelques bravades qu'ilz faſſent, ilz voudroient bien achepter une bonne occaſion de paix. J'entendz que maître Maſſon que vous congnoiſſez, s'en va, apres cediſt couronnement, ambaffadeur vers lediſt empereur. Je mettray peyne de ſçavoir ſ'il y a nouveau ſubject, ou ſ'il va lever le ſiege à l'autre qui y eſt.

Monſeigneur, en fermant ceſte lettre, le millord Guillaume [b], debitis de Calais, qui eſt en ce lieu, y penſant demourer pour ce couronnement, m'ayant ſouvent mandé de luy meſme qu'il me viendrait veoir & diſner demain avecques moy, m'a preſentement envoyé prier de l'excuser, d'autant qu'il part ceſte nuit ou demain au point du

[a] M. de Noailles étant ici ambaffadeur, avoit acquis la réputation d'être véritable en tout ce qu'il diſoit & propoſoit. Dép. de l'év. d'Acqs du 3 février 1556.

[b] Howart, depuis connu ſous le nom de milord Eſſingham.

jour, pour retourner en diligence par le commandement de ceste royne audict Calais. Qui me faict penser que leurs affaires sont en trouble par les esmotions qu'ilz craignent; aussy se continue le bruiet en ceste ville, d'ung autre desordre qui se faict en Irlande en la desfaveur de ladicte dame, de façon qu'elle n'y est pas la plus forte. Ledit desir m'a mandé, comme aussy me dict dernièrement ce chancellier, quand ie parlay à luy, que aucuns vaisseaulx du roy ont faict puis nagueres quelque brisie sur culx entre Boulongne & Douvres; auquel j'ay faict responre que de present ledit seigneur n'en avoit nulz armez en ceste coste-là, mais seulement une fregate au port Boulongne appartenant à ung nommé Ollyvier, & que si avecques icelle il avoit dépridé aucune chose, je le vous ferois sçavoir. Maisseurant que vous, monseigneur, y donnerez tel ordre que ces déprédez demoureroient contents & satisfaits. J'en recriroyz presentement au capitaine dudit Boulongne pour me faire entendre ce que c'est, auquel, s'il vous plaist, pour les gratifier, en recrierez ung mot, à ce que de lui mesme il y donne telle provision que semblables choses n'adviennent deormais, & que ce qui aura esté mal prins, soit rendu.

Monseigneur, j'ay esté adverty presentement comme à Barcelonne on a retenu aucuns beaulx navires qui venoient d'Italie en marchandises. Qui me faict croire que c'est pour faire quelque entreprinse sur l'isle de Corse, pour laquelle recouvrer, je ne fais doubte que le plustost qu'ilz pourront;

ilz ne leur fassent ung grand effort, congnoissantz tres bien de quelle utilité elle seroit pour le roy, & quel dommaige se presente en la gardant par ledict seigneur, non seulement pour l'Espaigne; comme sera à la fin, pour raison des bledz qui y viennent continuellement de Sicille & de Naples, mais encores pour la totale ruine de cest estat de Gennes, estant de present resserrez de si pres par les conquestes que a dernièrement faictes Mr. le marechal de Brissac.

NÉGOCIATION faicte par le seigneur de Noailles, ambassadeur pour le roy en Angleterre, depuis le 6 de ce mois de septembre qu'il a esté adverty que ceste royne a voulu escouter la pratique des ministres de l'empereur, pour la marier avec le prince d'Espaigne.

PREMIEREMENT, en ayant adverty le roy des le jour suivant qui fut le septiesme.

Envoya ce mesme jour advertir ung gentilhomme qu'il a gaigné des plus favorisez & pres de Courtenay, pour venir parler à luy la nuit suivante, par une porte de derriere, dedans le parc de son logeis, où estant venu, luy discourust l'intelligence qu'il avoit eu de la menée dudit mariaige, luy priant d'en advertir son maistre de bonne heure pour penser à ce qu'il verroit luy estre propre pour l'empescher, & luy remonstra que le meilleur chemin que sondict maistre pouvoit te-

nir en cela, estoit de s'acquérir le plus d'amis qu'il pourroit pres de ladicte dame, & generalement de tous ceulx du pays à son possible, & trouver moyen que ses plus fidelles luy praticquassent le plus grand nombre qu'ilz pourront de grandz personnaiges, pour à ce parlement [a] tenir la main, & par grande instance persuader & requérir à icelle dame de faire election d'ung dudidict pays pour estre son mary, se pouvant asseurer par tel moyen que cest honneur ne luy pourroit faillir, de tant qu'on ne luy peult presenter aultre personnaige que luy.

Le jour suivant qu'estoit le 8, ledict sieur de Noailles fust en Cape veoir l'Ambassadeur de Venise pour sonder s'il avoit eu aulcun advis d'icelle pratique, & l'ayant trouvé en grand soubçon qu'elle se mariait par aulcunes conjectures, sans qu'il en fust aultrement adverty, luy pria d'y avoir l'œil, luy mettant en avant si telle chose succedoit, combien il y auroit de peril pour tous les princes chrestiens, & qu'il considerast en quelle grandeur ceste maison d'Autriche, qui avoisine l'estat de sa seigneurie, seroit accreue & augmentée [b] d'ung tel si grand & si populé royaume, estant facile à croire, si telles choses estoient advenues,

[a] Henry VIII privoit par son testament les princesses ses filles de la succession a la couronne, si elles se marioient sans l'approbation des seigneurs de son conseil.

[b] Ce qui auroit ruiné l'équilibre que tous les princes de l'Europe souhaitoient de conserver entre les maisons de France & d'Autriche.

que le roy regarderoit seulement, quant au fait de l'Italie, à se vouloir conserver tant du Piedmont que autres places que sa majesté y tiend à présent; & que toutes autres despensés que ledict seigneur a tousiours jusques ici faictes pour empescher que cest empereur ne s'impatronisast de ladicte Italie, comme tousiours a esté son intention, laquelle il a évidemment monstrée au royaume de Naples, duché de Milan, Gennes, Sienne & autres choses qu'il a occupées & voulu occuper, il les convertiroit par-deça à ce que touchera audict seigneur roy de plus pres, tant pour le regard de l'Ecosse que pour l'entretienement des frontieres de son royaume qui est environné, tant par mer que par terre, de celui-cy d'Angleterre, ou pays dudit empereur, priant ledict ambassadeur considerer combien icelluy empereur & le roy des Romains son frere auroient de plaisir de veoir ainsy ladicte Italie abandonnée, pour du premier jour apres eulx deux ensemble, ne se promettre rien moins que de faire ung partaige de tous les estatz dudit pays, & meisme de celui de sa seigneurie qui leur est si commode, & combien les terres de l'Esclavonie sont joignantes au royaume de Hongrie, & y peuvent convier ledict roy des Romains. Par où il pouvoit penser si ladicte seigneurie seroit pour empescher telles choses, & s'il auroit le moyen de supporter leurs forces sans autre aide.

Icelluy ambassadeur ayant receu les choses de fort bonne part, les admira & doubta comme estant merueilleusement à craindre.

& depuis ayant lui-même entendu beaucoup de ceste pratique & pensé au dangier qui se preparoit pour leur estat, en a fait audict sieur de Noailles plusieurs advertissemens, & chemine avec luy maintenant de telle affection, qu'il fait toutes les menées qu'il peut pour l'empescher. Bien est vray qu'il est en telle peur que les ambassadeurs dudict empereur, qui sont par deça, en sentent quelque chose, qu'icelluy sieur de Noailles ne luy peult faire faire tous les offices qu'il voudroit bien.

Quoy voyant, luy a mis en avant qu'il estoit besoing que ladicte seigneurie qui a esté de tout temps si lente & pesante à se resoudre, de se vouloir entendre avecques le roy, comme il eust esté bien necessaire, se liaist & colliguast de nouveau avecques sa majesté, pour empescher tous ensemble ung si pernicieux effect; ce qui sera facile par telle intelligence, en empeschant le passage du prince d'Espagne, tant par l'Italie que de deça. A quoy ceste nouvelle conquiste de l'isle de Corse sera rez a propos & fort utile pour tenir la mer du côté de ladicte Italie, avecques quelque ayde qu'ilz y voudrissent faire; & quant au côté de deça que ledict seigneur roy a si grande quantité de beaulx & grandz navires, & en tel equipage, qu'il sera impossible qu'icelluy prince puisse passer; que en tout cela ne y avoit que la seule difficulté de la despense qui seroit insupportable à la longue, si elle n'estoit par eulx confortée.

Et respondant ledict ambassadeur à ce propos, suivant la coustume des Venitiens, ne

s'advança pas plus de promettre que ladicte seigneurie ne voudroit executer.

Le lendemain, qui fust le 9 jour dudict mois, ledict sieur de Noailles fust au logis du chancelier, soubz ombre de luy monstrier ung extraict de lettre des nouvelles qu'il avoit reçues du roy par la depesche du camp de Miraulmont du jour du mois passé; & apres la lecture d'icelles, de parolle à aultre, fust mis le propoz de marier ceste royne, n'oubliant ledict sieur de Noailles luy descouvrir partie de la menée qu'il avoit senty pour cest effect, luy disant d'avantage qu'il s'asseuroit assez que les Imperiaux ne fauldroient de la part de leur maistre, selon ses accoustumées façons de présenter à ladicte dame & aux seigneurs de son conseil, tant d'avantageux & grandz partyz, qu'il seroit facile à croire s'ils s'y veullent endormir & y adjouster foy, que la chose seroit aysée à conduire. Mais si icelle dame & tous aultres à qui il en seroit parlé, vouloit considerer combien ledict empereur est coustumier de faire de semblables praticques pour se prevalloir en ses entreprinſes, & combien il s'en est tousjours fallu & s'en fault chascun jour que les effectz & executions de ses promesses ayent suivy ses belles parolles, ilz congnoistroient & verroient à l'œil l'evident peril où ilz rumberoient par ce moyen, estant à croire que ladicte dame se veult marier pour estre secourue & supportée, & principalement pour les raisons d'avoir lignée & soulagement de ses subjectz. De quoy s'en fauldroit tant qu'en ce party elle se trouvaſt ſatisfaiſte de telles inten-

tions, que advenant ceste chose, il est ayté à penser qu'au lieu que icelluy prince d'Espagne la debvroit honnorer & estimer selon ses vertus & merites, il la despriserait ainfin qu'il a faict jusques icy toutes choses, & mesme son propre pere; & au lieu de luy tenir compaignie, ne la verra, possible, quinze jours durant en toute sa vie, qui est bien le rebours de ce que ladicte dame doit desirer pour avoir des enfans. Et quant au repos & secours que elle espereroit avoir de ce cousté-là, tant pour elle que ses subjectz, ce seroit une perpetuelle guerre que ledict empereur desire luy faire espouser contre le roy, plustost que son filz. Chose qui seroit, comme luy sembloit audict seigneur roy, fort desplaisante, tant pour veoir ladicte dame tant vertueuse, sage & bonne, deceue de ses intentions, que pour se veoir au lieu d'une continuelle paix & parfaicte amitié qu'il delibere entretenir avecques elle & tous sesdicts subjectz eslever une perpetuelle guerre & inimitié.

Remonstrant au surplus audict chancellier plusieurs grandes particularitez, & entre aultres l'interest que luy-mesme y avoit, ayant le maniement & gouvernement des affaires, sçachant & congnoissant trez bien que les gens de telle nation, à l'exemple de leur maistre, ne veullent jamais compaignon; ains desirent demourer tousjours les superieurs, en quelque part qu'ilz soyent.

Et que la premiere chose qu'ilz feroient; seroit de se saisir de toutes les places fortes, & mesme d'en y faire de nouvelles; se voulant bien asseurer d'ung tel & si grand royaul-

me que celui-cy, & par exprez s'ilz voyoient que la royne vint à mourir sans enfans, comme il peult advenir aultroist qu'aultrement. Ce que advenant, ledict empereur s'en trouvant fait & investy, en feroit toute telle restitution aux vrayz successeurs qu'il a fait de plusieurs aultres qu'il a usurpez, & qu'il tienct encores à present contre tout droit & raison.

Et au contraire estimoit ledict sieur de Noailles ceste dicte royne la plus heureuse princesse du monde, en espoutant quelque seigneur Anglois, estant par ce moyen tousjours entretenue du roy & de l'empereur & recherchée d'amitié d'ung costé & d'autre; là où faisant telle alliance avec ledict prince, elle peult bien croire qu'elle ne sera seulement abandonnée du roy, mais possible apres ledict mariage peu aymée de son mary, selon que promettent ses conditions, & par consequent ne le pourra aimer elle-mesme, congnoissant avoir fait une telle faulte, tant contrariant le bien & prosperité de son repoz & de tout son royaume.

Le 23 dudit mois ledict sieur de Noailles fust encores retrouver icelluy Chancelier à son logeis pour tousjours essayer d'apprendre par luy quelque chose sur ledict mariage, & ne sy trouvant à l'heure qui luy avoit esté donnée, retourna au sien, où estant sur l'heure du dîner, ledict chancelier envoya par deux fois devers luy pour s'excuser de l'heure que luy avoit failly, & luy prier qu'ilz passassent ensemble à la mesme, & estant retourné devers luy, s'excusa que la royne l'avoit envoyé querir ce matin;

par où il est à croire que c'estoit pour se resouldre des propos que ledict chancelier lui debvoit tenir, qui furent tous de la paix ou dudit mariage ; & parce que il les escript bien au long au roy, il n'en est faict icy de redicte.

Les ambassadeurs dudit empereur qui sont par-deça, s'attendent à une prochaine paix ou trefve, & sont courre le bruiet, & à leur accoustumée façon, que leur maistre entra en son camp aussytost comme il sceut que le roy s'approchoit de Valentiennes, & disent qu'il s'en va maintenant apres son armée essayer de prendre Guyse & delà s'en aller poursuivant son entreprinse jusques à Paris, attendant du premier jour venir à luy de secours le marquis Albert avecques trente enseignes de gens de pied, & douze cens chevaulx, comme fera de mesme Martin Van-Rouffe [c] qui luy meyne aultant ou plus grandes forces.

Lesdictz ambassadeurs se deliberoient partir pour s'en aller, & avoient demandé congié à ceste royne, qui les a retenus de nouveau jusques apres son couronnement. Celluy-cy qui a residé icy, s'estoit resoluë y continuer sa negociation. Toutesfois il a esté revocqué par son maistre, & doit resider en sa place le lieu enant de Mons [d], de quoy iceiluy sieur de Noailles ne se resjouit guieres pour l'avoir entendu ung tres mauvais & pervers instrument.

[] Il s'étoit d'abord attaché au service du duc de Gueldres : il passa ensuite en France, d où l'empereur l'attira après la prise de Duren,

[d] Simon Renard.

Auffy desire d'estre esclaircy si le manie-
ment & pratique de telle menée continue,
s'il doibt declairer ouvertement à plusieurs
des seigneurs de ce conseil, que le roy ne
permettra jamais le passaige dudit prince
d'Espagne, & que plustost pour le luy em-
pescher, il employera ses forces comme à
chose contraire au bien & prosperité de ses
affaires & au repoz & commune tranquil-
lité de toute la chrestienté. Chose que, com-
me je pense, ne servira de peu à cest effect,
congnoissant le peuple de ceste nation en-
clin à plustost se condescendre à raison par
menaces & rigueurs, que non par amitié &
douceur. Toutesfois ne voudroit led'ic
sieur de Noailles s'estendre si avant sans les
bons commandemens du roy.

Supplie aussy Mr. le conestable l'advertir
particulierement comme il se doibt conduire
en ce negoce, & s'il doibt continuer les
propoz susdictz ou aultres qu'il plaira au-
dict sieur luy mander.

DISCOURS d'un seigneur Anglois,
publié à Londres au sujet des pro-
positions de mariage entre la reine
d'Angleterre & le prince d'Espagne,
fils de l'empereur.

J'AY reçu l'advis que vous m'avez baillé
des choses qui sont jusques icy passées en ce
parlement, & aussy de la pratique qui se
mène du mariaige du prince d'Espagne

avecques la royne, dont je ne me puis assez esmerveiller & ferois dadvantaige si je cuydois que ladicte dam y voulust prester l'oreille ne aucunement entendre, ne faisant doubte toutesfois que l'empereur ne tache à son pouvoir de conclure & persuader telle chose; mais je cuyde que sa majesté est si saige & si prudente, que pour chose de ce monde elle ne voudroit consentir à ung tel party qui soit à elle & aux siens si dommageable, & me semble que vous qui est homme de court le debvez faire entendre particulièrement à aucuns des seigneurs de son conseil, pour remonstrer à ladicte dame le peril & danger où elle se mettroit se laissant aller jusques là, luy faisant bien declarer que aucune chose qui luy soit promise de la part de cest empereur, ne luy sera aucunement tenue, & que elle pult aysément croire qu'il ne la faict rechercher en cecy que pour en tirer son prouffit particulier & vouloir qu'elle entre à la guerre avecques luy & pregne toutes ses querelles qui sont infinies, & aussy pour joindre ce royaulme avec celui d'Espaigne & tous ses aultres Pays-Bas. Et pour ce que, comme vous sçavez, j'ay vu quelques choses du monde, allant & venant en mon jeune aage, tant ez pays d'Italie, d'Allemagne, que ailleurs. J'ay pensé de vous envoyer ce discours par lequel vous pourrez congnoistre

des effectz & bonnes œuvres dudit empereur & veoir plusieurs exemples qui vous ayderont à porter assez tesmoignaige de sa dissimulée volonté & du prince son filz, & le mal qui se pourroit esperer de tel mariaige.

Premierement ut, je n'estime pas qu'il vueille moingz faire de ce royaulme, comme estant l'ung des meilleurs de la chrestienté, qu'il a faict de celui de Naples & du duché de Milan qu'il a usurpez & mis en sa maison, comme ausy a il occupé en Allemagne sur le duc de Cleves, le duché de Jullers pays de Frize, la ville de Constance, la ville de Cambray & pays de Cambresis, au Pays-Bas : & en Italie n'a il pas mis la ville de Florence & estat des Florentins qui souloit estre en liberté & respublicque, en servitude perpetuelle, y ayant faict mettre le siege du temps du pape Clement, & icelle mise entre les mains du duc [a], à sa poste & devotion, ayant reduict grand nombre de villes & pays, & ung fort honorable peuple en servitude & subjection miserable, n'avoit il pas faict le semblable de l'estat & ville de Sienn ? Ne f it-il pas meürdrir & tuer malheureusement le duc Loys [b] de Plaisance, pour avoir & prandre le duché en sa main qu'il tienct & occupe de pré-

[a] Cosme de Medici.

[b] Louis de cardinal l'arneze, puis pape, sous le nom de Paul III.

sent. N'en a il pas voulu faire aultant du duché de Parme, sans avoir eu aulc regard ni considération que le duc Ottavio [c] qui aujourd'huy tienct ledict duché, avoit espousé sa propre fille naturelle [d], & quelque temps auparavant avoit voulu faire empoisonner le mary & la femme, dont ceulx qui l'avoient entrepris, furent executez par justice, & le confesserent. N'est il pas à noter ce qu'il fist au sieur de Piombino qui s'estoit mis en sa protection, & apres luy osta son estat & le vendict à purs deniers au duc de Florence. Tous ces exemples ne sont ils pas assez suffisantz pour clairement faire congnoistre la grande ambition & tout ce qu'il a fait jusques icy & veult faire encores par cy apres, n'est à aultre fin que pour faire sa maison grande & se faire monarque. N'a il pas mis en trouble & en guerre, comme encores sont de present, tous les princes d'Allemagne? N'a il pas voulu supprimer l'election de l'empire & joindre tout l'estat dudit empire à sa maison d'Autriche & d'Espagne? Ne sont ce pas, à vostre advis, tous exemples pour n'estre point celez à nostre royne &

[c] Ottavio Farneze.

[d] Margueritte d'Autriche, gouvernante des Pays-bas.

souveraine dame , elle estant si saige , vertueuse , religieuse & si prudente , que nous tous devons estre grandement marriz de la laisser si evidemment tromper & mettre en tel inconvenient & ruyne tant elle que son royaulme , se pouvant ladicte dame bien asseurer que si elle venoit à espouser ce jeune prince , que jamais ne seroit de luy estimée ni honorée , ainsy que meritent ses vertus , estant mesme icelluy prince fort jeune pour elle , & d'ailleurs si superbe , qu'il n'a jamais sçeu se comporter avecques nul aultre de ce monde : & mesme avecques son propre pere , & qu'il est à croire que estant si jeune , comme il est , & assez mal complexionné , & d'ailleurs tant affectionné à son pays d'Espaigne , qu'il tiendroit si petite compaignie à ladicte dame , qu'il seroit impossible , à tout le moins trez difficile , qu'elle en eust jamais enfans.

Et si est à croire daduantaige que ayant enfans ou non , qu'il ne succederoit poinct en ce royaulme , & que l'empereur & ledict prince d'Espaigne voudroient unir une si grande succession que ceste cy avecques les estatz d'Espaigne & Pays-Bas , dont ilz feroient le filz [f] dudit prince desja né , roy & seigneur ; & pour s'asseurer de telle chose il ne fault doubter que icelluy prince , du

[f] Dom Carlos.

premier jour qu'il seroit arrivé en ce pays, apres avoir espousé la royne, qu'il ne se voulast saisir de la tour & de toutes les aultres places fortes de ce royaume, & encores en feroit d'aultres nouvelles pour mieulx asseurer son cas, & se peult croire, si telle chose estoit advenue, que la liberté seroit entierement ostée à tous nous aultres pauvres subjectz, & nos bonnes loix totalement subverties & changées, & les parlemens qui se tiennent, ausquelz chascun des estatz de ce pays avecques liberté de pouvoir dire & alléguer toutes choses à l'utilité du Royaulme, seroit entierement supprimé. Qui sont toutes choses qui ne doibvent poinct estre celées à ladicte dame, affin qu'elle ne se laisse suborner & tumber aux douces & gracieuses parolles qui pourroient venir de ce cousté là. Elle estant de si y mesme sa prochaine parente & assez incline à ceste nation, ne prevoyant les inconveniens qui en peuvent advenir, & l'advenir de ne s'endormir aux belles promesses & subtiles menées dudit empereur.

Je croy que sa majesté, si elle n'est par affexion trop aveuglée, aura d'elle mesme pensé à tout ce que dessus, & pour le moingz m'assure je qu'elle ne conclurra une chose de si grand poidz & importance, sans en parler non seulement aux seigneurs de son conseil, mais generallement à tous les grandz

de son royaume, lui souvenant de la dernière volonté & ordonnance du feu roy Henry son pere, qui l'a ainſin voulu par son testament [g], & ne ſais doubte qu'en communiquant une choſe de telle conſequence à tous leſdits ſeigneurs, qu'eulx eſtans perſonnaiges bien prevoyans toutes choſes, ne l'advrtiſſent des dangiers ſuſdits, & n'oublieront auſſi de mettre en conſideration pour leur intereſt particulier, les evidents perilz en quoi ilz ſeroient pour tumber en telle ſervitude perpetuelle que ung Eſpagnol viſt regner en ce royaume, eſtant ceſte nation Eſpagnolle, ſelon leur naturel accouſtumé, douce & gracieuſe à l'arrivée, mais ſuperbe ſur toutes celles du monde, & qui veut dominer & maiſtriſer en tous lieux où ilz approchent.

Ne voulant oublier de bailler exemple pour tous les ſeigneurs du conſeil & grandz perſonnaiges de ce royaume, comme tous les duchiez, principaultez & grandes ſeigneuries du royaume de Naples ſont aujourd'hui miſes entre les mains des Eſpagnolz. Ainſin que l'on peut clairement congnoiſtre & de bien freſche memoire par le banniſſemens du prince de Salerne, du ſieu

[g] Il avoit expreſſément ordonné par ce teſtament, que ſi les deux princeſſes ſes filles ſe mariaient ſans l'avis du conſeil de la régence, elle perdroyent leur droit à la ſucceſſion de la couronne

de Benevent maintenant confiné en Flandres, prince de Melphe, duc de Soume, duc d'Astrie, marquis de Bétonte & tant d'autres, tant dudit royaume de Naples, que duché de Milan, & mesme le duc de Calabre qui est mort confiné à Valence en Espagne, ceulx de la maison de saint Severin & autres seigneurs de la comté de Talice.

Et si fault que je vous die que je ne me puis encores assez à mon gré m'esmerveiller, comme nostre tant bonne, religieuse & vertueuse roine peut avoir aucune inclination à vouloir croire ledict empereur de chose que il lui fasse dire ne promettre, lui estant elle si mal tenue, que pour toutes les grandes adversitez & fortunes advenues à la roine sa mere & à elle aussi du vivant du feu roi Henri ni depuis, il n'a jamais entrepris ni voulu la secourir d'aucune force ni d'argent, ni d'autres bienfaits qui la peust obliger. De quoi toutesfois ne se fault esbair, attendu mesmement son mauvais naturel, qui n'a aussi seultement voulu secourir son beau frere le roi de Dampniersarch [h], le laissant privé de son estat, encores prisonnier & en extrefme & perpetuelle prison & captivité miserable, & aussi peu a

[h] Christienne II, qui avoit épousé Isabelle l'Autriche.

il voulu faire de secours à son propre frere [i] pour le roiaulme d'Ongrie, que le Turc [k] & le Voivode [l] de la Transilvanie lui ont occupé à son visaige, sans qu'il l'ait jamais voulu secourir & faire le debvoir & office de propre frere; comme aüssi il n'a voulu aider ne secourir son nepveu le prince de Piedmont [m]; mais au contraire lui detient par force Verseilh & plusieurs autres places, l'empeschant encores soubz unbre de doulces parolles, de ne venir vers le roi de France qui lui a souvent voulu rendre tous ses estatx en se retournant à lui. & lui bailher sa sœur encores en mariaige avec grandz honneurs & charges & grosse pensions.

[i] Ferdinand I.

[k] Soliman II.

[l] Jean de Zapol, Comte de Scepay.

[m] Manuel Philebert.



LE ROY à M. DE NOAILLES.

28 septembre 1553.

Ce prince paroît avoir toujours de la peine à croire que l'on traite sérieusement du mariage de la reine avec le prince d'Espagne.

MONS DE NOAILLES. le 25 de ce mois je receuz vostre lettre du 22, par où j'ay entendu comme depuis le partement des sieurs de Gyé & evesque d'Orleans, & la dernière depesche que vous m'avez faite, l'advis que vous avez eu de la menée du mariaige de la royne avecques le prince d'Espagne s'est tellement continué, que vous avez eu occasion d'en parler à l'évesque de Winchestre, comme vous avez fait & que j'ay Iceu par vostre dicte lettre, n'ayant rien obmis à luy remonstrer des inconveniens qu'il pourroit amener à elle & à son royaume, s'il venoit à se conclurre & effectuer; & comme vous dictes, mons de Noailles, je ne fais doute que son inclination & volonté ne soyent plus disposées à rendre là que à nul autre de son royaume, & qu'il ne soit à craindre, estant femme [a], comme elle est,

[a] Cette princesse étoit plus femme qu'une autre; naturellement fière, vindicative & opiniâtre dans ses sentimens.

qu'elle ne se laisse persuader & abuser des belles & grandes promesses & avantageux partyz qui luy seront proposez de l'autre part. Estimant bien que le voyage de dom Pedre de Genede, & de dom Diegue de Verselle, n'ayt plus esté à ceste occasion que pour tout autre respect. Toutes fois, congnoissant comme je fais de longue main & pour l'experience des affaires que moy & mon royaulme avons eu à demesler avec l'empereur qui conduict une partie de ses affections & affaires par mine & astuce, pour s'en prevaloir; il fault que je vous dise qu'il peult bien faire faire cette demonstration & & publier ce langage par delà, pour cuyder faire sa cause meilleure envers moy; estimant que je ne doibz de rien plus estre jaloux que de veoir ces deux princes & leurs pays joinctz ensemble, que ce ne feussent que deux testes en ung chappron, comme à la verité ne seroit-il de peu d'importance à mes affaires, ce que j'ay bien voulu vous toucher en passant, affin que vous regardiez à bien & meurement considerer les lieux dont vous viennent telz advis, & les occasions preignantes & apparentes qui peuvent servir à leur donner foy, dont le commencement de la deffaveur [b] de millord de Courtenay n'est pas hors de propos, ne aussy ce que vous dictes qu'elle remet la conclusion & resolution de toutes choses apres son couronnement & le parlement finy.

[b] On l'attribuoit à la passion qu'il avoit faisoit paroître pour la princesse Elisabeth.

par où elle se fera acquise toute autorité & moyen de mieulx disposer de sa volonté, & obvier aux empeschemens & troubles qui pourroient survenir au contraire, congnoissant tres bien les humeurs de son peuple, facile à esmouvoir, & peu ayse à ranger à l'obeissance d'ung estrangier, qui sera cause qu'elle ira plus retenue. Mais, quoy qu'il y ait, prenant les choses au pis, comme tous les hommes prudentz doivent faire, je veulx croire, mons de Noailles, que si l'empereur a bonne volonté, ladicte royne ne le desire moins. A ceste cause je vous prie, suivant ce que je vous ay dernièrement escript de faire tout ce que vous pourrez, dextrement & par soubzmain à l'endroict de ceulx où vous verrez qu'il sera besoing, pour leur imprimer le grand & evident dangier où ledict royaume pourra par ce moyen tumber, la calamité perpetuelle où il sera reduict, ayant à obeir & estre commandé des Espaignols ambitieux comme ilz sont, le prince d'Espagne espousant ladicte royne, qui n'est pour avoir enfans; quelque chose que l'on luy promette, il n'oubliera de suivre les enseignemens de son père, qui est de s'impatroniser de tous les estatz où il entre, sous umbre de charité, comme chascun a veu, une guerre infinie où ils entreront, & cent mille aultres inconveniens qui en dépendent, lesquelz, ceulx qui la voudront induire audict mariaige, seront bien pour luy desguiser, & par adventure s'y laissera elle facilement tromper. Il est vray, mons de Noailles, que congnoissant le peu de fidelité qui est

parmy eulx , il fault bien que vous regardiez de quy vous vous ayderez en telles choses , & auffy la feureté que vous pouvez avoir de celluy qui vous a tenu les propoz contenuz en vostredicte lettre de ma fille la royne d'Escoffe , de laquelle , pour ne rien gaster ne alterer , je ne veulx qu'il soit parlé [c] ne pres ne loing , ne du droit qu'elle peult avoir audict royaulme. Auffy m'asseuray-je bien que vous en userez discrettement & semblablement des allées & venues que font telz advertisseurs en vostre logeis , & que vous sçavez bien qu'il n'y a gens plus scubçonneux au monde que sont les Anglois. Bien pouvez-vous croire que le plus grand service que vous sçauriez faire , est de mettre peyne de sçavoir & vous informer à la verité comment cest affaire se continuera , & les moyens que l'on y tiendra , affin de m'en donner advis au jour la journée : sur tout il fault avoir l'œil aux allées & venues des gens que depeschera ledict empereur devers elle. Car si ledict dompedre de Genede retourne & incontinent apres ledict parlement finy , elle ne se resolve de prendre aultre party ; il est certain que cestuy là dudict prince d'Espaigne est plus avant en termes , encores que vous ne le sçavez. De mon cousté je feray ce qu'il sera possible pour en entendre des nouvelles , rompre & traverser ce dessaing par tous les

[c] Il suffisoit que l'Angleterre ne passât pas dans la maison d'Autriche ; car d'ailleurs les Anglois n'auroient jamais reconnu la femme du duc de Brabant pour leur souveraine.

moyens dont je me pourray adviser.

Au demourant, j'ay veu ce que m'escripvez du bruiet que les Imperiaux font courir par delà de paix ou trefve qui se faict entre nous, dont nous sommes si loing. Car les legatz [d] du pape qui estoient d'ung cousté & d'autre, sont mandez & s'en retournent, voyans bien qu'ils ne faisoient que perdre temps. Mais ce sont des galleries desdicts Imperiaux, desquelles ilz ne sont point chiches. Et vous prie, monsieur de Noailles, tenir pour maxime de croire toujours le contraire de tout ce qui viendra de leur part, jusques à ce qu'il vous soit assuré de la mienne; n'ayant garde d'obmettre à vous advertir des choses de telle importance quand elles s'offriront. Et quand à la trefve de Piedmont, elle n'est que pour ce mois seulement, & soubz mon bon plaisir, ayant mandé à mon cousin le mareschal de Bissac la rompre incontinant qu'il sera passé. Si dom Ferrand [e] n'y comprend tout ce que j'ay mien & en ma protection en toute l'Italie, & de mes amys & alliez, & croyez que l'on luy a faict faire à coups de baston, de sorte que tout ce que j'ay prins du leur ceste année, m'est demouré; & si ont été contrainctz me rendre quelques petits chasteaulx que ledict dom Ferrand avoit reprins depuis qu'il s'estoit dernièrement mis en campagne, de maniere qu'il fault croire qu'il l'a receue à

[d] Dandino & S. Georges.

[e] De la maison de Gonsague.

grand'grace. Ce qui me reste à vous escrire, est le département que j'ay fait de mon armée, voyant que mon ennemy ne vouloit se trouver en place marchande, & aussy que j'avois tant ruyné, pillé & brulé de son pays, qu'il n'y avoit plus de mal à luy faire, ne de honte plus grande que celle qu'il receut dernièrement aux portes de Valentiennes, comme jà je vous ay escript. Bien ay-je nouvelles qu'il y a parmy ces Pays-Bas la plus grande desolation du monde pour y veoir une famine prochaine, à cause du dommaige qu'ilz ont receu de mon dernier voyage, d'autant qu'on ne les pouvoit bruler en pire saison pour eulx, que les granges estoient toutes pleines, & n'y avoit rien semé; joint que ceste bruslerie [f] s'estend en plus de trois mille villaiges. Escript à Saint-Quentin en Vermandois le 28^e. jour de Septembre 1553. *Signe Henry.* Et plus bas, de Laubespine.

[f] Les troupes de l'empereur avoient commencé ce cruel genre de faire la guerre, mais les représailles leur coûtèrent cher.

RELATION de l'entrée de la reine d'Angleterre dans Londres.

30 septembre 1553.

SE partit de la tour la serenissime royne le 30 septembre 1553 à trois heures apres dîner pour aller en son palais de Westminster,

pour estre le matin suivant couronnée, & fust accompagnée de environ cinq cent chevaulx entre gentilshommes, seigneurs & ambassadeurs, tous très honorément vestuz, auxquels suivoient deux vestuz en habit ducal, quasi représentans la pretention que a ceste couronne sur les duchez de Gascoigne & Normandie. Suivoit apres une litiere couverte d'un ciel d'or, laquelle litiere estoit portée de deux mulets, couverts ensemble avecques elles d'or, sur laquelle seoit hault sa majesté, vestue d'un long manteau de drap d'argent, avecques un garniment de soye en teste. Estoit apres le seigneur Edouard Hastings [a], grand escuyer, vestu d'or, apres lequel suivoient deux haquenées blanches couvertes d'or. Apres estoit en ung chariot couvert, tiré de quatre chevaulx garnis ensemble avecques iceiluy d'argent, sur lequel estoient madame Elizabeth, sœur [b] de sa majesté, & madame de Cleves [c], vestues toutes deux d'argent d'une robe à la Françoise. Suivoient apres deux autres chariots couverts, tirés de quatre chevaulx couverts ensemble avecques iceulx de drap d'or & soye cramoisie, sur lesquels estoient huit princesses. Venoient apres environ septante tant dames que damoiselles à cheval avecques les couvertes de velours cramoisy, comme encores elles

[a] Frere du comte de Huntington.

[b] La reine lui ne perdit depuis ce rang, ne la voulant reconnoître que pour fille naturelle de Henry VIII.

[c] Que Henry VIII avoit répudiée.

estoyent vestues à la Françoisë , & la fourrure & robe de dessous la pluspart d'argent & le reste d'or. Aupres la litiere de sa majesté, estoient à cheval quatre principales princesses, à sçavoir, la duchesse de Nortfolck, la marquise de Exeter, la marquise de Winchester & la comtesse d'Arondel, lesquelles jamais ne s'esloignerent de ladicte litiere. Finablement suivirent douze pages sur tres beaux courriers, vestuz d'or & d'argent, & semblablement leurs chevaulx; d'une part & d'autre de ladicte compaignie alloit la garde de sa majesté, tant des gentilshommes de la hache comme des archiers, lesquels estoient environ trois cens. Au chemin se trouverent plusieurs arcs triumphaulx, entre lesquels estoient deux tres beaulx, ung des Genevois & l'autre des Florentins, avecques telles inscriptions.

En celuy des Genevois se lisoit;

*Mariæ reginæ , inclitæ , constanti-
piæ , coronam Britannici imperii , &
palmam virtutis accipienti, Genuenses
publica salute lætantes , cultum opta-
tum trib.*

Et en l'autre part de l'arc ;

*Virtus superavit , justitia dominatur ;
veritas triumphat , pietas coronatur ,
salus reipublicæ restituitur.*

Et en celuy des Florentins ;

*Mariæ Britannorum reginx, victrici,
piæ, augustæ.*

*Florentini gloriæ insignia
erexerunt.*

Le matin ensuyvant , qui fust dimanche premier d'octobre, sa maïesté alla à l'eglise de Westminster où se debvoit faire l'incoronation, en laquelle precedoient tous les gentilshommes de sa maison, vestus partie d'escarlatte, partie de satin, & partie de velours cramoisy, selon les degrez de leurs dignitez. Apres alloient les seigneurs vestus de manteaux d'escarlatte fourrez d'ermine, & apres eulx les comtes, marquis & ducs portans en main la couronne, le monde, deux sceptres, trois espées, les esperons & aultres choses appartenans à la ceremonie, chascun selon son degré & privilege. Apres suivoit sa majesté vestue d'un grand manteau de velours cramoisy avec une tres longue queue qui luy estoit portée de son chamblerland, & de la duchesse de Northolck, appuyant les bras, le droict sur l'evesque de Durham [d], & le gauche sur le comte de Cheresbury [e], & apres suivant madame Elizabeth, madame de Cleves, & toutes les aultres princesses vestues de longs manteaux, & dessous robes de velours cramoisy fourrées d'ermes avecques tres longues queues & avecques les couronnes d'or en teste.

[d] Tonal.

[e] Talbot.

convenantes au degré de chascune. Mesme-
ment estoient encores les princes ainſy veſtus
avecques les couronnes miſes entour leurs
bonnetz ducaulx fourrez d'ermine, leſ-
quelz toutesfois en l'église ilz tenoient en
main. Apres leſdictes princeſſes, ſuivoient
les femmes des ſeigneurs veſtues de longs
manteaulx d'eſcarlatte fourrez d'ermine, &
auſſy leur robe de deſſoubz. Apres ſuivoient
les dames de ſa majeſté en grand nombre,
toutes veſtues d'eſcarlatte. En tel ordre par-
vint ſa majeſté en l'église, eſtant couverte
toute la terre où elle cheminoit de drapz
bleuz, leſquelz apres demouroient au peu-
ple, & l'eveſque de Wincheſtre [f], lequel
avoit à faire l'incoronation, enſemble avec-
ques dix eveſques [g] & aultres prelatz l'ac-
compagnoient, l'ayant levée de la grande
ſalle [h] de Weſtmenſter, & receue ſa ma-
jeſté ſoubz ung ciel d'or, la conduirent ſur
ung hault eſchaffault faiſt en l'église au de-
vant de l'autel, ſur-lequel eſtoit miſ le ſiege
royal tres hault, où arrivée que fuſt ſa ma-
jeſté & conduite aux quatre parties dudict
eſchaffault, fuſt en chascune d'icelles par
ledict eveſque de Wincheſter monſtrée au peu-
ple, diſant que elle eſtoit la leur vraye royne,

[f] Gardiner, chancelier.

[g] Tous lui mitre en tête & la croſſe à la main.

[h] On prétend que c'eſt le plus grand édifice
que l'on connoiſſe. Elle a 270 pieds de long ſur 74
pieds de largeur. Guillaume Leroux, ſils du con-
quérant, l'avoit fait bâtir.

demandant si pour telle ilz l'acceptoient [i], & estant de toutes parts avecques haulte voix crié, cy, oy, sa majesté s'en alla à l'autel, où l'oraison faicte, fust mise asséoir pour ouir ung sermon, lequel fust dict d'un evesque en matiere de l'obeissance que l'on doit aux roys, lequel finy, sa majesté fit le serment; & despuis prosternée devant l'autel, furent chantées les litanies, lesquelles finies, sa majesté se retira en ung cabinet privé, & s'estant osté le manteau & demourée en ung corset de velours pourpré, sortit; ayant premierement esté benistee toutes les robes qu'elle avoit de porter, & parvenue à l'autel se prosterna derechief en terre & avecques belles ceremonies fust beniste; & apres estre mise à seoir devant l'autel, fust dudiect evesque ointe aux espaulles, à la poitrine, au front & aux temples, & apres vestue d'une robe de taffetaz blanc & d'ung manteau de velours pourpré fourré d'ermine & sans rabbat; & ainsy de rechef asséoise avecques beaucoup de ceremonies, luy furent présentées toutes les enseignes dictes cy dessus que portoient les princes en main, & finalement fust couronnée de trois couronnes, & luy demourant la dernière en te e, se partit de l'autel, que l'on chantoit le *Te Deum laudamus*, & fust mise asséoir en la chaise qui estoit sur l'eschaffault, & alors par l'evesque de Winchester grand chancelier, fust publié le pardon general pour tous les

[i] Cérémonie qui fait voir que c'est une nation libre, qui concourt par son consentement à l'inauguration de ses souverains.

ducs , lequel evesque al it apres faire obeissance à sa majesté , & apres luy le duc de Nortfolc baisant la joue senestre de sa majesté. Le semblable feit aussy le marquis de Winchestre pour les marquis , & le comte d'Arondel pour tous les comtes. Estant toutesfois particulièrement baisée de chascun des susdictz ; apres le mesme firent encores les seigneurs ; & la ceremonie finie , ledict evesque de Winchestre chanta la messe à laquelle sa majesté demoura tousjours agenouillée , tenant aux mains deux sceptres , l'ung de roy , & l'autre avec la colombe au bout , accoustumé d'estre baillé aux roynes. La messe finie , sa majesté se retira derechef audict cabinet , & puis issit avecques ung manteau de velours pourpré , avecques le rabat d'ermine fourré de mesme , portant en la main dextre le sceptre royal , & en la senestre le monde , & appuyée à l'evesque de Durham , & au comte de Cheresbury susdict avecques le mesme ordre où elle estoit venue le partit , ayant de plus avecques elle les ambassadeurs , lesquelz ausdictes ceremonies furent presens sur eschaffaults faicts expressement , & en ceste façon s'en alla en la grande salle de Westmenter où estoient preparées les tables pour le dîner , encores qu'ilz fussent environ cinq heures. En ladicte salle de Westmenter estoient deux seigneurs à cheval , le comte de Carby pour ce jour là grand conestable & le duc de Nortfolc grand marechal , auxquels estoit donnée la cure , selon l'ordinaire de la garde de la salle. Apres quelque espace de temps sa majesté se mit à table au bout de la grande

falle deffoubz ung ciel, où de costé furent assises, mais assez loingtaines, madame Elizabeth & madame de Cleves, & de l'autre part le grand chancelier predict. Et continuant le banquet avec viandes royales par toute la salle qui estoit plaine de tables, vint ung gentilhomme à cheval richement accoustre & armé avecques la lance au poing, nommé Demok, la maison duquel a pour privilege en occasion faire tel office & par bouche de herault, fist proclamer que il recongnoissoit celle là pour vraye royned'Angleterre, & que s'il y eusse aucun qui fust si hardy de dire le contraire, que luy, les armes au poing, s'offroit de mainstienir la dicte royne, & jetta le gant de bataille; & apres avoir demouré ung temps & veu que personne ne prenoit son gant, fist le semblable en deux ou trois lieux de la salle, & revenu au lieu où il avoit esté premièrement, fist semblant d'attendre si quelqu'un luy contredisoit, & ne venant aucun, fist reverence à sa majesté, montrant toutesfois de se resjouir avecques elle, laquelle ayant prins une coupe d'or pleine de vin, but à luy & luy donna la coupe, laquelle, luy sortant, porta en main. & en apres eliant le banquet finy, sa majesté fist venir à elle les ambassadeurs, & avecques tres honnetes paroles devisant avecques eulx, & les remerciant de leur peyne, leur donna licence, & elle se leva de la table & se retira.



LE ROY à M. DE NOAILLES.

2 octobre 1553.

Il lui ordonne d'inspirer de l'éloignement pour l'alliance de l'empereur aux seigneurs Anglois qu'il reconnoitra affectionnés à leur patrie.

MONS DE NOAILLES, depuis trois ou quatre jours je vous ay fait une ample despesche & respondu aux lettres que vous m'aviez escriptes du 22 passé, contenant la poursuite que vous aviez entendu qui se faisoit par-delà pour le mariaige du prince d'Espaigne & de la royne, & comme il me sembloit que vous auriez à vous conduire en ceste affaire. Depuis j'ai reçu une aultre despesche de vous du 25 dudit mois, & par icelle ung discours de vostre negociation que m'avez envoyé en chiffre. J'ay entendu par le menu tout ce que vous y aviez fait & les propos que vous en avez tenu au chancelier, évesque de Winchestre, & la response que vous en avez eue de luy. Semblablement ce que vous en avez descouvert & declairé à l'ambassadeur Venitien qui est par-delà, & l'office que vous avez fait faire par soubz main envers millord de Courtenay. Sur quoy je vous diray, mons de Noailles, qu'il est aysé à recueillir de ce que vous m'en escrivez que ceste royne là y a grande volonté, estant

• • • • •
& comme vous diés, ledict chancellier ne vous feist point de responce dont vostre-dicté Lettre faict mention, que procedant du fonds de l'intention de sa maistresse, en vous parlant du faict d'la paix en quoy vous luy avez tres bien respondu. Car je seray toujours prest d'entendre à toutes choses honnelles & raisonnables quand ell.s me seront presentées. Mais congnoi tant bien que tant plus vous feriez de demonstration de vouloir empescher ledict mariage, plus vous allumeriez le feu à l'endroict de ceste dame là, & qu'il me semble que vous en avez assez dist audict chancellier, je ne veulx plus que vous luy en parliez; & suffira que doucement & quelquesfois que vous vous trouverez à propos & que l'occasion s'y donnera, vous continuiez à luy dire que vous estimez que telles choses qui ne doivent estre si odieuses & de tel soupçon, ne se feront pas que la royne n'y pense bien, puisqu'elle veut vivre, comme m'a faict dire tous les jours, en perpetuelle paix & amitié avecques moy, leur laissant à penser le demourant qui les tiendra en plus grande jalousie que toutes choses & menaces que l'on y scauroit faire, estant ceste nation si farouche, en quoy se peut adjouster quelque chose de plus douteux, que cela depend de la volonté d'une femme qui desrent & font tousjours le contraire de ce que l'on leur veut empescher & faire trouver mauvais, & s'y fault conduire dextrement & modestement, comme je m'asseure que vous scaurez tres bien faire. Je loue bien l'office

que vous avez faict faire sur ce propoz envers millord deCourtenay, qu'il fault toutes-fois garder de mettre en defiance & seulement suivre le premier chemin où vous l'avez mis de gagner dextrement , . . plus qu'il pourra des grandz & de ceulx du parlement, pour moyerner qu'elle fasse election d'ung personnaige de sanation pour le prendre à mary & battre cela chaudement, en quoy de vostre part vous me ferez service de vous employer [a], en faisant entendre que je le desire singulièrement pour l'amitié que j'ay jurée & contractée avecques le feu Roy Henry, depuis confirmée avecques le feu roy dernier, & son royaume, de l'entretienement de laquelle ladicte dame m'a faict donner assurance, au bien de nos royaumes & estatx, comme je veulx croire aussy qu'elle le desire de son cousté, & n'y a point de danger de tenir ce langage à ceulx que vous congnoistrez leurs & affectionnez au bien de leur patrie. Car il n'y a meilleur ne plus aysé moyen que cestuy là, tenant icelluy sieur de Courtenay en allayne d'atteindre à ce point, dont je veoy desjà par infinies apparences que l'on rache à l'eslogner, oultre ce que vous en congnoissez par-delà. Car j'ay sceu que le cardinal Polus estant en chemin pour passer, en a esté retardé aux terres des Venitiens, & dict on que son voyage est du tout rompu, par où on juge

[a] Ce ministre s'y employa avec tant d'habileté, que la chambre basse présenta à la reine une adresse contre ce mariage.

que l'empereur a eu craincte que son arrivée par-delà favorisast ledict de Courtenay qui luy est si proche de sang, & peult traverser les desseings dudit empereur. Car, quant à luy, je ne sçay pas qui parle que la royne y eust oppinion; car il n'est ne d'aage ne de sancté convenables à ce qu'elle demande, & qui luy est propre. Par ainsy il fault penser qu'elle tend ailleurs, dont il est certain qu'elle ne fera jamais demonstration qu'elle ne se voye par la fin de ce parlement bien establee en son royaume, & qu'elle n'y ayt fait juger & esclaircir beaucoup de choses qui la pourroient tenir en loubre de son autorité.

LE ROY à M. DE NOAILLES.

14 octobre 1553.

Le prince attend des nouvelles de ce qui se sera passé dans les premieres séances du parlement.

MONSIEUR DE NOAILLES, je suis toujours attendant nouvelles de vous sur l'affaire pour lequel je vous ay par mes dernières despesches si amplement escript, pour sçavoir si la pratique qui estoit en termes, aura esté poursuivie, & ce que vous en aurez depuis descouvert. Aussi entendre les triumphes qui auront esté faits au couronnement de la royne d'Angleterre madame marie, & quel train prendra ce parlement, dont je vous prie mettre peyne d'entendre le plus que faire se pourra des particularités.

rez qui s'y traisteront pour m'en donner avis. N'ayant grand argument de vous fair longue lettre pour le présent, sinon pour vous dire que, graces à dieu, mes affaires continuent tousjours à se porter de bien & mieulx, & principalement en Corseigne où, comme vous aurez ja entendu, la place de Boniface, qui est la plus grande & la plus importante de toute l'isle, a esté reduicte en mon obeissance, & sont les autres que j'tenois desja, si avant fortifiées qu'elles sont hors de tout dangier de l'ennemy, ne restant plus en toute ladicte isle que celle de Caluy [a], que je n'en sois entierement seigneur. Encores y a t-il grande esperance qu'elle sera bientost mienne, si elle n'y est desja, d'autant que mes gens la tenoient de fort pres, & en grande extremité de tout qui est necessaire à la defense d'une place. J'estime aussi que vous estes souvent adverti des nouvelles de l'empereur, & comme l'faulte d'argent l'a contrainct casser quasi toutes gens sans leur bailler ung sol, dont il en passa beaucoup d'Allemands au long de ma frontiere de Champagne grandement mal contents, qui ne sera pas pour amander ses affaires en Allemagne, lesquels sont en plus grande confusion que jamais [b], mesmement apres ceste seconde deffaicte du mar-

[a] André Doria y jetta du secours & le siège fut levé. *De Thou*, l. 19.

[b] Ce prince travailla toute sa vie à réduire l'Allemagne dans une monarchie absolue; & il en fut chassé par Maurice, duc de Saxe, dont il s'étoit servi pour ruiner la ligue de Smacalde

puis Albert, qu'il en est demouré si paul-
vre [c] & debile de moyens que l'empereur
n'en sçauroit attendre aucun service. Escrypt
à Villiers-Coteretz le 14 jour d'octobre
1553. Signé Henry : & plus bas, de l'Au-
despine.

[c] Ce prince, le frère de l'Allemagne, devint
objet du mépris de ses propres ennemis.

M. DE NOAILLES À LA REINE D'ESCOSSE.

14 octobre 1553.

*Disposition de la reine d'Angleterre ,
d'entretenir la paix avec l'Ecosse.*

MADAME , vous verrez par la despesche
que vous porte le herault , comme ceste
royne vostre bonne sœur desire gratifier
vostre majesté , ensemble M. le gouver-
neur [a] voulant vivre & s'entretenir en la
paix & amitié que je luy ay dict de vostre
part, que vous & la royne vostre fille desi-
ez perpetuer avecques elle. Et pour ce ,
madame , que ledict pourteur vous pourra
au long informer des particularitez de sa
charge , m'en remettant à luy , je ne vous
en feray aultre discours. Bien , me semble ,
que vous debvoir taire d'avoir entendu par
eux personnaiges , l'un ne sçachant de

[a] Jacques Hamilton, comte d'Aran, régent
d'Ecosse.

l'autre, qui m'ont prié sur toutes choses, de n'estre descouvertz, comme le comte de Lenox [b], en continuant ses bonnes volontez & entreprinſes, a delibéré apres que ſa femme [c] ſera relevée de couches, où l'on m'a dict qu'elle eſt de preſent, de l'envoyer devers M. le comte d'Angus ſon pere, pour ſoubz umbre de ceſte viſite, moyenner & praticquer tant qu'il pourra de ſes advis pour avoir le maniement & gouvernement de voſtre royaulme & faire plus avant ſ'il pouvoit. Toutesſois, madame, encores que je m'aſſeure qu'il y perdra temps, ſi eſt ce que j'n'ay voulu faillir vous en donner amys pour prevenir ce peu qu'eſt à craindre de ce couſt là. Bien vous puis aſſeurer que l'on tienct icy pour certain que ceſte royne ayme ſur toute les femmes du monde ladiſte comteſſe & ſa couſine. Mais vous pouvez croire que ce n'eſt pas pour la debvoir favoriſer ny ſon mari, auſſy mainſtenant en ceſte entreprinſe tant pour la crainte du dangier [d] que ladiſte dame auroit d'une ouverture de guerre que pour les veoir aſſez empeschez au reſta bliſſement de la relligion. A quoy elle & ſon chancellier courent de telle affection qu'il ſemble qu'ilz voyent aſſez obſcur & toutes aultres choſes; & ainſin madame je cuyde qu'il ſera tres bon de ſe comporter

[b] Mathieu Stuard.

[c] Marguerite Douglas, fille du comte d'Angus & de Margueritte d'Angleterre, fille ainée de Henry VIII.

[d] Le mecontentement des ſujets ôte aux princes le pouvoir d'inquiéter leurs voiſins.

en vos frontieres plus paisiblement que jamais, afin que cependant que le roy vostre bon frere est embesoigné ailleurs, ilz ne puissent entrer en aucune desffiance de vostre cousté. Les laissant tousjours continuer par ce moyen en leur entreprinse par laquelle ilz s'acquierront une infinité d'ennemis, dont une bonne partie se rendent de tant plus affectionnez à la royne vostre fille, luy promettant à l'advenir beaucoup plus que je ne voudrois qu'ilz desclarassent pour le present, & m'a semblé encores, madame, vous debvoir adjouster à cecy, qu'en vivant en silence & douceur avecques eulx, vous les laisserez ainsy continuer & prolonger en leurs triumphes & delices qui sont maintenant si grandz, que j'estime ceste noblesse se destruire [e] pour complaire à ceste royne, laquelle est tellement adonnée à la pompe & gourgiafeté, & jusqu'à faire porter aux femmes [f] de sa compagnie, aagées de 60 ans, dorures & robes de couleur, & les millords & jeunes seigneurs portent chausses & culz tant exquisés, soit de thoyles & drapz d'or & broderies que j'en aye peu veoir en France à l'advenement du feu roy ne ailleurs. Tout cela vous ay je voulu dire, madame, m'estant advis que pour le bien & prosperité des affaires dudit seigneur roy, ilz ne scauroient prendre ung meilleur che-

[e] Le luxe est le plus sûr instrument que la politique puisse employer pour tenir les grands dans la servitude.

[f] La vanité des princes fait toujours la misere de leurs sujets.

min. Par quoy feroit fort à craindre que par telles courſes que vos ſubjeſtz ont faiſt meſme deſpuis que le herault eſt par-deça, dont ilz ont eſté icy adveriys deſpuis deux jours ſeulement, me faiſant grande inſtance que telle choſe fuſt advenue pendant qu'ilz deliberoient d'y pourveoir, que cela ne fuſt cauſe de faire ceſſer toutes aultres choſes de leurs plaiſirs & adviſer de plus pres en leurs affaires, ſ'y rendant plus ſoigneux qu'ilz ne ſont de preſent; vous adviſant à ce propoz, madame, qu'il y a deux mois qu'ilz ſont apres pour envoyer en Irlande, & pourveoir au grand deſordre qui y eſt de preſent, mais n'ont ſceu encores y mettre une bonne reſolution, tant ilz ſont amuſez en aultres choſes de trouver ce conſeil auſſy plus deſgarny & deſpourvu de gens de bonne conduicte & dilligence qu'il fuſt oncques. Du 14 d'octobre 1553.

M. DE NOAILLES au ROY.

16 octobre 1553.

Les Ambassadeurs de France & de Veniſe agiſſent de concert pour traverser le mariage de la reine avec le prince d'Eſpagne.

SIRE, l'ambassadeur de Veniſe & moy avons conſeré enſemble comme deux affectionnez ſerviteurs ſont des affaires de leurs maiſtres, & des choſes qu'ilz craignent advenir contre la proſperité d'iceulx, eſtimant que par là

là je le pourrois induire , comme je fis , à luy faire faire beaucoup de choses desquelles il a miculx le moyen que moy , tant pour n'estre regardé ny soubçonné de si pres que moy , que pour l'intelligence qu'il a de plusieurs de sa nation qui sont au service de ceste royne ; d'où il reçoit beaucoup d'advis oultre ceulx qu'il a de plusieurs Anglois qu'il a gaignez par la longue residence qu'il a faicte par-deça de trois ans ou plus ; vous asseurant , sire , que si au commencement que ce propos luy fust par moy ouvert , il estoit froid à croire ceste menée ; qu'il en est bien à present en aussy grande craincte & ne se passe de deux jours l'ung qu'il ne me viegne veoir pour adviser quel chemin on pourroit tenir & quel office il se peult faire pour la traverser & rompre ; & à ce propos , je vous diray , sire , que telle affection luy procede oultre celle qu'il porte à vostre majesté , & le regard qu'il a à l'interest de sa seigneurie d'une grande amitié qu'il a à millord de Courtenay , & icelluy de Courtenay envers luy ; le commencement de laquelle & de leur congnoissance est venu pour estre icelluy ambassadeur logé en la maison du feu pere dudit de Courtenay , dans laquelle il luy a donné à mon instance despuis peu de jours , plusieurs soupers secrets pour l'adviser de se conduire discrettement en son affaire , où n'a esté rien obmis de ce qu'il a plu à vostre majesté m'escrire , & de quoy il a esté tres necessaire le debvoir advertir , ne faisant doubte , si les choses se conduisent comme j'espere qu'elles pourront faire en sa

faveur, que ledict de Courtenay ne s'en represente perpetuellement vostre obligé, & de mesme ceste royne ne vous sçache ung fort bon gré de l'avoir voulue accompagner en ceste volonté que j'estime qu'elle cache & recelle à tous ceulx qui sont à l'entour d'elle; qui me donne opinion que ladicte dame se trouve importunée & trop pressée des ambassadeurs dud empereur, & que quelque chose qu'ilz ayent dict en plusieurs lieux de luy avoir demandé congié & estre par elle retenuz; j'entendz qu'il s'en fault tant qu'ilz n'en ont jamais parlé; & pour me conforter encore davantage en cecy, je vous puis asseurer, sire, que j'ay trouvé en elle plus de recueil, bon visage & bonne chere que je n'ay faict en tout le demeurant de ceulx qui sont de son conseil. Ce qu'elle m'a faict congnoistre jusqu'en la presence desdicts ambassadeurs, les jours de son entrée & couronnement, qui me faict penser qu'elle s'en voudroit estre deschargée. Bien vous puis-je asseurer, sire, que le duc de Norfort & comte d'Aran (*), qui sont des plus-pres de ladicte dame, ont faict & font chascun jour toute la faveur qu'ilz peuvent aux ambassadeurs de l'empereur. Et est à croire, si elle trebuche en ceste entreprinse, que ce sera par la persuasion d'eulx, estimant que ledict d'Aran ne soit plus facile d'estre gagné que je ne pensois par le passé, & peult estre desja qu'il le soit, faisant à son possible persuader ladicte dame d'espouser ung

(*) Il y a Arondelle dans la minutte.

estrangier, & s'asſeurant par ce moyen conduire le mariaige de madame Elizabeth avecques son filz [a], & par telle praticque avoir l'autorité & ſurintendance de ce royaume, & avecques le temps l'entiere ſucceſſion par quelque eſperance que ceſte royne n'eust lignée, & par expreſſi elle eſpouſe le prince d'Eſpaigne dont la compagnie & aſſemblée en ſera difficile & plus longuement différée. Congnoiſſant auſſy d'ailleurs que ledict comte deſſavoriſe couvertement ledict de Courtenay de tout ce qu'il peult, qui eſt choſe qui ne luy a eſté cellée avecques pluſieurs aultres particularitez, comme il eſt beſoing pour la jeuneſſe & peu d'experiance que vous, ſire, pouvez penſer qu'il a. Et fault, ſire, que je vous diſe plus avant, qu'il me ſemble que ceſte royne ne me monſtre tel & ſi bon viſaige, comme je voy qu'elle a faiſt juſques icy, que pour avoir ſçeu par l'adviſ de la Marquiſe qui couche continuellement avecques elle, les viſites & offices que j'ay faiſt audict de Courtenay durant le temps de ſa captivité & deſpuis, dont ladiſte marquiſe m'a pluſieurs fois faiſt remercier, me preſentant beaucoup d'honneſtetéz; & par ainſin, ſire, vous pouvez croire que ſi les affaires dudiſt de Courtenay ſuccèdent à bien, ne ſera qu'il n'en ſouviigne au mary & à la femme, & au contraire qu'ilz n'en ſçachent ung trez mauvais gré audict empereur & à ſes miniſtres,

[a] Ce jeune ſeigneur mourut peu de temps après à Bruxelles. Son père prit ſa place, & on le compta au nombre des amans de la princeſſe.

& succédant aultrement l'effect de ceste entreprise en la faveur dudit prince. Vous pouvez bien penser, sire, que l'on ne scauroit avoir rien empiré, ne pouvant attendre de ce cousté là que tout le pis qu'ilz pourront faire.

Sire, j'ay esté adverty que les ambassadeurs dudit empereur, qui sont encores sous quatre par-deça, ont offert a ceste royne de luy mettre entre ses mains l'isle de Sarch [b], qui fust dernièrement prinse par les Flamans, luy disant que de tant qu'elle est de l'ancien patrimoine de la couronne d'Angleterre, qu'icelluy empereur ne la veult retenir. Toutesfois, sire, estant icelle isle demeurée en vostre obeissance par le dernier traicté de la paix de Boulongne, il me semble estre subject trez à propos pour en toucher quelque mot à ladicte dame, plus pour sentir si elle continue ceste volonté & affection qu'elle a monstreé jusques icy avoir à votre majesté, que pour l'importance de ladicte isle qui ne merite que vous, sire, y despendiez ung escu pour la recouvrer. Si est ce que je n'ay voulu ny auzé en parler, sans premier en avoir reçu expres commandement de vostre majesté.

[b] Petite isle située proche des côtes de Normandie.



M. DE NOAILLES au ROY.

8 octobre 1553.

*La reine d'Angleterre passe un temps
considérable enfermée avec milord de
Courtenay & sa mère, ce qui fait
soupçonner qu'elle doit épouser ce
jeune seigneur.*

SIRE, apres vous avoir escript du 7 de ce mois, j'ay pensé retenir la lettre, voyant la rigueur du temps qui n'en permettoit le passage de 24 heures, pour cependant sentir encorés quelque chose digne de vous escrire, comme il m'a sembler estre venu fort à propos, d'ung gentilhomme que j'ay gagné pres du millord de Courtenay, qui m'est venu dire ceste nuit passée, comme son maître, le jour precedent 6 de cedit mois, alla en la chambre de la marquise [a] sa mere joignant celle de la royne. à une heure apres midy, où ladicte royne se trouva, & n'estans que eulx trois, ledit de Courtenay n'en sortit qu'il ne feust les six heures du soir, m'assurant dadvantaige qu'il estime qu'il y peult avoir quelques parolles de promesses entre ladicte dame & sondict maître; & à ce matin ung Escossoys, qui me fait souvent des advertissemens, m'a dict

[a] Veuve du marquis d'Exeter, à qui Henry VIII avoit fait couper la tête.

plus avant d'avoir entendu par personnaige de faveur, que ladicte royne fiança en l'heure fufdicte ledict de Courtenay; à quoy je fais doubte toutesfois, si ainſy eſt, ſire, ce ſont les meilleures nouvelles pour le bien & proſperité de vos affaires que je vous ſçaurois pour le preſent eſcrire du couſié de deça. Je mettray peyne d'en ſçavoir la verité pour en toute dilligence en advertir voſtre majeſté. Au ſurplus, ſire, m'a ſemblé ne vous debvoir taire comme ilz ſont venus nouvelles par l'ordinaire d'Italie à Anvers, & dudidit Anvers en ce lieu, que vos forces eſtant en l'ifle de Corſe, ont prins d'affault le fort & port de Boniface, & qu'ilz n'eſperent rien moingz que Caluy qui y reſte, n'y ſoit bientoſt, de tant qu'il n'eſt, comme ilz diſent, ſi fort ny ſi bien pourveu que l'autre. Je ne fais doubte, ſire, ſi dieu vous a donné telle v'ctoire; que voſtre majeſté n'en ſoit encorcs pluſtoſt advertie, vous voulant toutesfois aſſeurer que le deſplaiſir en eſt tel parmy ces nations eſtrangieres, Genevoiſes, Florentines & Eſpaignoles qu'ilz en ſont au deſeſpoir, faiſant leur compte par là que dans deux ans vous pourrez, ſire, non ſeulement commander à Gennes, mais dadvantage à toute l'Italie. Je prie dieu que ainſy puiſſe il eſtre & vous donner.

Sire, en tousjours continuant voſtre proſperité trez longue & trez heureuſe vie. Du
8 octobre 1553.



M. DE NOAILLES au ROY.

17 octobre 1553.

Les mœurs dérèglées de Courtenay l'éloignent du trône , & sa mere de la confiance de la reine. On travaille dans le parlement à casser tous les actes concernant le divorce.

SIRE, depuis ma lettre fermée du 16 de ce mois, ung gentilhomme Anglois qui est à millord de Courtenay, m'est venu veoir, m'advertissant que sondict maistre n'avoit point demeuré en la compagnie de la royne le 6 de ce mois si longuement qu'il m'avoit dict, mais seulement demie heure, comme il avoit mieulx sçeu à la verité, & que les propoz n'avoient esté que pour reintegrer luy & sa posterité en son honneur & en ses biens. M'adjoustant dadvantaige que les amis de son maistre sont entrez en desfiance qu'il ne pusse parvenir à cest honneur qu'ung chascun luy promet, ne tenant, comme il leur semble, le chemin qu'il debvroit, & que ceste royne est en mauvaise oppinion de luy, pour avoir entendu qu'il faict beaucoup de jeunesses, & mesme d'aller souvent avecques les femmes publiques & de mauvaise vie, & suivre d'autres compagnies sans regarder la gravité & rang qu'il doibt tenir pour aspirer en si hault lieu. Je l'en ay faict adviser & prier

par aucun de ceulx qui sont aupres de luy, de vouloir penser combien il faict de tort à sa grandeur & en quel dangier il se met de perdre par-là le plus grand bien & fortune qu'il puisse jamais esperer. Mais il est si mal ayse à conduire qu'il ne veult croire personne, & comme celluy qui a demeuré toute sa vie dans une tour, se voyant maintenant jouyr d'une grande liberté, il ne se peult saouler des delices d'icelle, n'ayant aucune crainte de choses qu'on luy mette devant les yeulx. De façon qu'un gentilhomme qui luy avoit esté baillé par ladicte dame pour le dresser & gouverner, l'a laissé & abandonné, ayant desjà esté plus de huit jours sans le vouloir accompagner; & ce qui me faict encores plus doubter, c'est que la marquise sa mere qui saouloit sçavoir tous les privez secretz de ladicte dame, implore tous les jours l'ayde d'autrui, ce qu'elle n'avoit encores faict jusques icy. Qui sont toutes choses qui me font beaucoup craindre pour ledict de Courtenay. Voilà, sire, comme je suis contrainct vous donner par mesme despesche differents advis; de quoy je vous supplie trez humblement m'excuser & croire que si de long temps vostre majesté a congnu ceste nation inconstante & variable; qu'estant à present gouvernée par la volonté d'une femme, de combien le peult estre dadvantaige, de façon que ce qu'ilz ont approuvé & trouvé bon, en mesme heure ilz le changent & trouvent mauvais. Qui me garde que je ne vous puis asseurer, sire, ni me resouldre d'aucune chose jusques à ce que je la voye faicte & accom-

plie. Bien diray je que je ne puis estre pour tout cela rebuté ny hors de toute esperance, ayant esté mis sur le bureau en la chambre des millords, de remettre le sang audict de Courtenav, qui est aultant que le rendre habile à recevoir tous honneurs & preheminences, desquelles, par la coustume du pays, les enfans qui preignent mort par justice, en sont privez, & incontinant apres ainsy qu'on dict, on le doit faire marquis. Qui pourra, si telle chose advient s tost, encores mieulx faire esperer dicelluy. J'ay sceu pour certain qu'en ce parlement n'a esté encores tenu propos sur la religion, & pour remettre l'eglise de ce royaume en l'obeissance du pape, sinon qu'en la chambre desditz millords où a esté aussy proposé de casser tous les arrestz qui ont esté par cy-devant donnez sur le divorce du mariaige du feu roy Henry dernier & de la royne Catherine mere de ladicte dame; ce qui n'est toutesfois encores venu jusqu'à l'autre chambre, & ne fault doubter, sire, que ladicte dame n'obtienne presque tout ce qu'elle voudra en ce parlement. De tant qu'elle a fait faire election de ceulx qui pourront estre en sa faveur, & jeter quelques ungz à elle suspectz.

Sire, je vous ay cy-devant escript comme il y a plusieurs gentilshommes de ceste nation mal contents de ladicte royne, qui depuis le parlement de Mrs. de Gyé & l'evesque d'Orleans, m'ont souvent tenu propos & pressé faire plusieurs menées & grandes seditions tant en ce royaume que en Irlande; ce que j'ay escouté fort froide-

ment , m'assurant que vostre majesté ne voudroit entendre à chose qui peult tourner à la desfavor de ladicte dame. Du 17^e d'octobre 1553.

Sire , voulant faire partir ce paquet , j'ay receu les lettres qu'il vous a pleu m'escripre du 14 , & m'assurant que vous aurez receu les miennes du 7 & 8 de ce mois , mesme jour de vostre despesche ou le lendemain ; & vous ayant desjà assez ample-ment escript par ceste-cy , je n'y adjousteray rien d'avantage si ce n'est pour vous dire , sire , que le commun bruiet a esté icy par l'espace de deux jours , que l'empereur estoit en extrefmité de maladie , & disoient les ungz qu'il estoit mort. Toutesfois ce propos n'est semblable à ce langage qui se tient au logis de ses ambassadeurs , lesquels devoient cejourd'huy prendre leur congie ; mais je n'en croiray rien , d'autant qu'ilz font courir tous les jours ce bruiet. Si est ce qu'ilz n'y sçauroient plus gueres demeurer. Il me tarde beaucoup qu'ils ne soyent desjà deslogés pour esclaircir par leur absence aucunes particularitez dont je suis en peyne. Le lieutenant de Mons , avecques recommandations & honnestes parolles , m'a envoyé tantost ung personnaige pour me demander un sauf-conduict pour la seurété de sa femme qu'il faict venir de Flandres en ce pays. Je luy ay respondu que ce luy seroit chose fort inutile que de l'avoir de moy , de tant qu'il ne luy pourroit porter aucune seurété ; mais que s'il vouloit , j'en escriprois à M. le cardinal de Lorraine pour l'obtenir de vostre majesté , & que je

tenois presque assuré que telles choses ne plus grandes ne luy seroient point refusées.

M. DE NOAILLES au ROY.

24 octobre 1553.

Le prince d'Espagne envoie un seigneur de sa cour, faire compliment à la reine d'Angleterre. Etat de la santé de l'empereur.

SIRE, depuis vous avoir bien amplement escript les 16 & 17 de ce mois, sont venues nouvelles en ce lieu, comme le prince d'Espagne envoie dom Inico de Mendosse, filz du viceroy d'Indie vers ceste royne; & à ce que j'ay peu entendre, il s'en va d'icy vers l'empereur qui se porte, à ce que l'on dict, beaucoup mieulx que l'on n'estimoit en ceste ville il y a six ou huit jours, & mesme ainsy que l'a assuré l'evesque de Norwich [a], qui en est de retour puis peu de temps pour avoir esté révoqué par celledicte royne, par le voyage de M^e Masson, l'ayant laissé en telle disposition qu'il se soustenoit, comme il dict, quelquesfois sans baston; & depuis la royne de Hongrie a envoyé ung grand sanglier à cestedicte royne, l'assurant que ledict empereur l'avoit lui-mesme tué d'un coup de harque-

[a] Ambassadeur qui avoit offert à l'empereur la médiation du feu roi Édouard, pour terminer les différends qu'il avoit avec la France.

busé. Les ambassadeurs prindrent congé des le 17 de cedit mois. combien qu'ilz ne s'en allerent que hier, ayant eu beaulx présens & festins la nuit de leurdict congé.

M. DE NOAILLES à M. LE CONNÉTABLE.

24 octobre 1553.

L'ambassadeur de l'empereur en Angleterre fait dire à l'ambassadeur du roi, pour pressentir sa disposition au sujet de la paix, qu'il est persuadé que le connétable de Montmorency travaille à entretenir la guerre entre ces deux princes.

Mgr., ayant sçeu vostre griefve maladie, j'ay tousiours différé vous escrire des occurrances de deça jusqu'à present que, graces à dieu, j'ay entendu qu'estes restitué en vostre bonne santé; & ne voulant toutesfois vous faire redicte ni longue lettre, je vous diray seulement, monseigneur, comme me trouvant aux assemblées qui se sont faictes pour l'entrée & couronnement de ceste royne, monsieur de Corrieres [a] m'a prié de n'oublier par la premiere despesche que je vous feray, de vous presenter de sa part ses trez

[a] Proche parent du connétable, mais de la branche de Montmorency, établie dans les Pays Bas.

humbles recommandations à vostre bonne grace, & est sur son desloger pour s'en retourner en Flandres ; avant que partir, m'envoya prier luy donner de mon vin & me fist entendre par mesme moyen, qu'on luy avoit escript de la cour de l'empereur son maistre, que vous seul estiez cause d'empescher la paix entre le roy & ledict empereur, & d'y entretenir la guerre ; à quoy je vous supplie croire, monseigneur, que je n'oublie luy remander par ung des siens, ce qui me sembla à propos sur telle accusation, que ie pense estre plus faicte par mystere que de vraysemblable, en luy faisant redire, comme ledict empereur doit assez sçavoir, combien vous avez tasché, toute vostre vie de le faire vivre en paix, tant avecques ledict fleur roy, que avecques le feu roy son pere, comme il s'est veu par plusieurs effectz. Mais que chascun peult clairement cognoître que telle inimitié ne vient que de la grande ambition dudit empereur, qui veut tout emorasser & retenir & jamais rien restituer. Il me pria vous rescripre ce commun bruiet, & y adiouster dadvantage, qu'estant luy de retour vers sondict maistre, il otera à son pouvoir telle oppinion, & qu'il veut toute sa vie grandement vous honorer & faire service, ce que j'ay pensé ne vous devoir taire, tant pour le satisfaire de ceste requeste, qu'estimant que vous, monseigneur, connoistrez par-là, comme par plusieurs aultres raisons, combien ledict empereur desire icelle paix & voudroit trouver quelque moyen de la faire à son honneur.

M. DE NOAILLES à la REYNE d'Ecosse.

25 octobre 1553.

La reine commence par faire révoquer d'anciens arrêts rendus contre milord de Courtenay & sa mère, pour passer ensuite à la cassation de la sentence de divorce, faite contre la reine sa mère.

MADAME, depuis le parlement du protestant par lequel je vous ay escript, sont partis de ce lieu les trois ambassadeurs de l'empereur, & le quatrieme, qui est le lieutenant de Mons, demeure icy residant; il y eut hier huit jours que ceste royne leur fist un grand festin au soir où ilz furent tous quatre à l'ung de ses coustez, & de l'autre fust madame Elizabeth sa sœur & la comtesse de Lenox [a] sa cousine. Lesdictz ambassadeurs s'en vont bien satisfaits de faveurs & de presens; si est ce qu'il vient encores en ce lieu ung Jean de Mendoce de la part du prince d'Es-paigne pour visiter & gratifier cestedicte royne, comme ont fait tous les autres princes à son advenement,

[a] Marguerite de Douglas sortie du second mariage de Marguerite d'Angleterre, veuve de Jacques IV, roi d'Ecosse, avec Milord Douglas, comte d'Angus, & sœur du roi Henry VIII. Marguerite avoit épousé milord Stuart, comte de Lenox.

& me fust dict ce soir qu'il estoitjà venu il y a deux jours. Les arrests de ce parlement ne sont jusqu'icy aultres que seulement de la restitution du sang & de l'honneur de millord de Courtenay & de la marquise sa mere , & d'avoir levé & osté la peyne de trahison , felonnie & premunire [b]. d'une infinité d'autres arrests precedents faicts du temps des predecesseurs roys , qui seroit chose trop longue à vous faire entendre ; mais le seul but de tout cela tend pour plus facilement pouvoir à ceste heure desclairer nul le divorce du mariaige qui fust faict à la royne Catherine mere de la dicte dame , & de remettre ce royaume en l'obeissance de l'eglise , ne voulant plus ceste dicte dame royne porter le tiltre de supresme chef de l'eglise d'Angleterre & d'Irlande , vous asseurant toutesfois , madame , que cest article d'arrest de oster les peynes des aultres precedents , n'a passé sans grandes difficultez , de tant que l'on congnoissoit bien la consequence estre pour les raisons susdictes de l'eglise & religion. Madame Elizabeth [c] , comme fort mal

[b] Loi faite sous le règne de Henry VIII contre ceux qui obtiendroient de la cour de Rome des sentences d'excommunication , des provisions de bénéfices & des expéditions contraires aux droits de la couronne.

[c] Ce n'étoit pas sans raison qu'Elisabeth étoit mécontente. L'acte du parlement qui cassoit la sentence du divorce , cassoit , pour ainsi dire , le mariage d'Anne de Boulen ; & quoique cette princesse n'eût pas été exclue formellement de la couronne , elle sentoit bien toute la force de cette déclaration du parlement.

contente, a demandé son congé pour se retirer hors de ceste compagnie, & s'en devoit aller des lundy; mais je pense que la royne fera differer encores son partement, & si, à ce que je puis entendre, luy baillera compagnie pour estre advertie d'heure à aultre de ce que sadicte sœur fera, se craignant que par ce moyen n'advinst quelque sedition. Madame, je vous supplie trez humblement que de tout ce que je vous dis maintenant ne d'autres choses que vous aye escript par cy-devant, ou que je fasse par cy-apres, je ne soye allegué par delà, affin que plus facilement & plus agreablement je puisse continuer icy le service du roy & le vostre, & vous donner advis de ce que j'en verray estre digne.

LE ROY À M. DE NOAILLES.

26 octobre 1553.

*Variété des avis de notre ambassadeur,
qui a sa source dans l'irrésolution de
la reine d'Angleterre.*

MONS DE NOAILLES, depuis vos lettres des 7 & 8 de ce mois, j'en ay reçu deux aultres de vous des 16 & 17 du dict mois, par où j'ay veu la diversité des avis qui vous sont faictz sur le faict du mariage de la royne d'Angleterre; & comme cela est agité & traité de beaucoup de passions & affections dissemblables, & ne m'estbahiz point, mons de Noailles, de ce que vous

n'y voyez plus clair, estimant que ladicte dame mesme ne scait à quoy s'en resoudre, estant d'ung cousté fort sollicitée & poursuivie par l'empereur, & d'ailleurs par ses subjectz & son peuple qui ne scauroit, à mon advis, trouver bon qu'elle preigne party hors de sondict royaume, & me semble que ceulx qui luy conseillent le contraire, ne l'ayment point ny son repoz & son contentement; & si elle est bien saige & advisée, comme on l'a tousjours estimé jusques icy, qu'elle y pensera bien devant que de faire une telle faulte. Quant au millord de Courtenay, je ne puis que grandement louer les bons adviz & recordz que vous lui faictes faire, estimant que vous prenez bien garde de vous servir en cest endroit de gens qui ne soyent pour rien gaster, & que vous mettez consideration telle qu'il appartient à la seureté qui est en ceste nation.

Au regard de l'isle de Sarck, si ce que j'en ay sçeu est veritable, j'aurois bien à me plaindre des Anglois qui y ont conduit, dressé & aydé les Flamans partants des isles de Gerfay & de Grenezay, dont vous pourrez toucher quelque mot en passant à ladicte dame, & aux seigneurs de son conseil, leur disant que j'ay bien ceste assurance d'eulx, que s'il se trouvoit aucun des leurs qui eussent tant failly que cela, qu'ilz m'en feroient faire la raison telle que nostre amitié commune le requiert, sans aultrement leur parler que l'empereur la veuille remettre en leurs mains, estimant bien qu'ilz ne la voudroient pas

prendre, ne me donner tant de soubçon d'eulx pour si peu de chose, ayant mesme-ment donné ordre de la recouvrer bien-
toft, comme j'espere, en aurez dedans peu de jours des nouvelles.

Au demourant, encores que j'estime que ayez souvent advis de ce qui se faict ez frontieres de Picardie prochaines delà, si ne veulx je faillir à vous dire que mon cousin le mareschal de saint André [a] ayant rassemblé quelques forces de celles qui estoient sur ma frontiere, s'est mis en chemin pour aller achever de prendre, ruyner & brusler ce qui restoit du comté de saint Pol, bailliage de Hesdin & regalles de Therouenne, affin d'oster aux ennemys le moyen de s'ayder des vivres qui y estoient & mis dedans les chasteaulx & places qui se peuvent deffendre, gens pour garder ma possession de Hesdin, & le plus avant en pays qu'il a peu, encores que les ennemys se soyent assemblez jusqu'à sept ou huit mil hommes & bien trois mil chevalux pour les cuyder empescher; mais jusques à hier que j'en eus encores des nouvelles, il n'a laissé pour cela à faire ce qu'il a voulu [b], qui est pour les achever de ruyner; car c'est tout ce qui leur estoit demouré pour sustanter leurs frontieres & dont ilz se promettoient tout secours s'ilz se vouloient trouver en place marchande.

[a] Jacques d'Albon.

[b] Il mit tout à feu & à sang aux environs de S. Omer & d'Aire, & il emporta, l'épée à la main, la citadelle de Perne.

Mondict cousin est si bien acompaigné que j'espere en dieu que vous n'en aurez que bonnes nouvelles, Par les advis que j'ay d'Allemagne, tout y est en plus grande confusion que devant, & ont les princes descouvert tous les dommaiges que y a faict le marquis Albert, ce que a esté à la suscitation de l'empereur, de quoy ilz sont incroyablement irritéz & en termes de faire des ligues qui ne tourneront pas à l'avantage dudit empereur. Du cousté de l'isle de Corse, luy & les Genevois m'ont donné tant de loisir d'y pourveoir de gens, vivres & munitions & la fortifier, que je pense avoir faict la plus utile conquête pour moy & la plus damageable à mon ennemy que j'eusse sçeu faire; aussy est il impossible de croire combien cela les poingt avant au cueur, voyant toute sa navigation d'Espaigne en Italie rompue & destruite pour luy & ses subjectz. Qui est tout ce que j'ay à vous dire pour le present, sinon que je vous envoie le sauf-conduit pour la femme du bailly de Mons. Escript à Villiers-Cotteret le 26 jour d'octobre 1553. *Signé Henry;*
& plus bas, de l'Aubespine.



M. DE NOAILLES au ROY.

31 octobre 1553.

Le parlement d'Angleterre casse la sentence du divorce entre Henry VIII & Catherine d'Arragon, qui avoit été prononcée par Crammer, archevêque de Cantorbéry.

SIRE, passant par icy, ung marchand qui vient d'Escoffe en dilligence, portant lettre de la royne vostre bonne sœur à Mr. d'Oysel, je n'ay voulu perdre l'occasion de vous faire ce mot de lettre pour vous dire, sire, que depuis ma dernière despesche du 24 de ce mois, j'ay sçeu que dom Inico de Mendosse, filz du viceroy d'Indie, qui venoit icy comme je vous ay escript, de la part du prince d'Espaigne pour visiter ceste royne, a passé outre en Flandres, sans avoir parlé à elle ni à aucun de son conseil que l'on sçaiche, & combien qu'il eust envoyé gentilhomme pour prendre son logis, & que les ambassadeurs de l'empereur qui estoient par-deça, eussent dix ou douze jours devant son arrivée, desclairé sa venue pour ce respect, si a-t-il toutesfois coullé si secretement, que je sçay pour certain qu'il n'a eu envie d'estre congneu de nul de ceste court.

Et quant aux effectz de ce parlement, samedy dernier fust desclairé, tant en la grande que basse chambre d'icelluy, le mariage de

la royne Catherine, mere de ceste-cy, eſtre bon & vallable, & le divorce avoir eſté mal fait. Auffy, ſire, ay je ſçeu pour certain que le cardinal Polus eſt venu bien avant en Allemagne, ayant envoyé vers voſtre majeſté ung nommé Labat, & cela meſme me dict & confirma hier l'ambaffadeur & lieutenant de Mons, apres avoir diſné enſemble au banquet du maire de ceste ville, & il me diſcourut infinis propoz de la neceſſité de la paix. Du dernier octobre 1553.

M. DE NOAILLES AU ROY.

4 novembre 1553.

La chambre-baſſe ſe diſpoſe à préſenter une requête à la reine, au ſujet de ſon mariage avec le prince d'Eſpagne.

SIRE, depuis la derniere deſpeſche que j'ay receue de voſtre majeſté par le courier proteſtant du 14 de l'autre mois, je vous y eſcript des 16, 17, 24 & dernier jour d'icelluy.

Et depuis j'ay ſçeu, comme ceulx qui n'avoient promis trouver moyen de faire faire inſtance à ceste royne de ne ſe marier vecques un eſtrangier, ont fait tel devoir & diligence, qu'ilz ont conduit par ſoubz main le tiers eſtat de ce royaume, qu'eſt, comme l'on appelle icy, la chambre baſſe de ce parlement à drefſer une requête, qu'ilz eulleſſent faire à la propre perſonne de la

dicté dame , pour la requerir & supplier d'essire ung seigneur de son pays pour estre son mary , & ne vouloir prendre personnaige en mariaige , ny leur donner prince qui leur puisse commander aultre que de sa nation ; laquelle requeste ilz ont toute presse , il y a desjà cinq jours , pour luy presenter. Ce qu'ilz n'ont peu faire pour l'empeschement d'une maladie qui tient icelle dame despuis six ou sept jours , laquelle luy vient tous les ans , qu'est ung battement de cueur qui la travaille incessamment , durant lequel elle ne faict que pleurer , & dict t'on que cela luy procede de la matrice. Beaucoup de gros chrestiens la condamnent à bientost mourir par leurs professies , pour l'envie qu'ilz ont de retourner en leur premiere liberte. Et à ce propos , je vous diray , sire , que madame Elizabeth n'a peu avoir son congieé pour se retirer en sa maison comme elle avoit entrepris , & a demeuré six ou sept jours sans veoir la royne sa sœur , & aussy peu ouy la messe durant ces festes , & tiennent les ungs que ladicte royne estant extremement courroucée , ne se contente d'avoir faict desclairer le mariaige de la royne Catherine sa mere bon & valable , & le divorce d'icelluy nul , mais qu'elle veult encores faire dire ouvertement sa sœur bastarde [a]. Toutesfois l'on estime que cedit parlement n'y consentira jamais , ne voulant permettre que ladicte dame Elizabeth

[a] Elle voulut que la comtesse de Lenox & la duchesse de Suffolc eussent le pas devant elle.

soit excluse de la succession de la couronne
 & du droit qu'elle y peult esperer par le
 testament du feu roy Henry son pere, qu'ilz
 desireront ensuyvre, & comme je puis en-
 tendre, toutes les choses d'importance de-
 quoy il se parlera meshuy en cedit parlem-
 ent, ce sera pour esclaircir ce doute &
 sçavoir qui devra succeder à cestedicte royne
 en deffault qu'elle n'ayt d'enfans. A quoy je
 tiendray l'œil ouvert le plus qu'il me sera
 possible, pour en tenir advertie vostre ma-
 jesté d'heure à aultre. Au surplus, sire, il
 me semble ne vous debvoir taire, comme
 depuis l'advis que je vous ay donné du
 bruit commun qui courroit en ceste court
 d'ung grand nombre de soldatz qu'on di-
 soit s'embarquer à Dieppe pour aller en Ir-
 lande deffavoriser les affaires de cestedicte
 royne, il en est venu ung personnaige des-
 puis trois jours qui a dict que tous les trou-
 bles qui sont audict pays, viennent à raison
 des François; & pour fortifier son propos,
 dict y avoir laissé Mr. le grand prieur de
 France avec soixante gentilshommes des
 siens, asseurant avoir beu, mangé & devisé
 en sa compagnie. Et affin que vous, sire,
 ne cuydiez que je m'arreste aux nouvelles
 qui courent parmy ceste ville, je vous des-
 claire que l'ambassadeur de Venize residant
 icy, m'a dict & asseuré le tenir de celluy-
 mesme qui est venu dudict Irlande, & l'a-
 voit reçu ledict ambassadeur de telle sorte
 qu'il l'a creu & tenu pour certain jusques
 à ce que je luy ay remonsté le peu d'appa-
 rence qu'il y a en tels & semblables propos;
 & de tant, sire, que c'est chose si peu sen-

tant de la verité, ny du vraysemblable, j'ay grande oppinion que ce soit ung myltiere joué de l'invention du comte d'Arondel, Paget & Controlleur, qui sont aultant ou plus Imperiaux que Anglois, & qui ne desiront que mettre leur maistresse en soubçon de vous, & mesme cejourd'huy le filz du sieur Desgranges [b], autrefois thresorier d'Escoffe, m'est venu dire comme Robert Vouves & Thomas Cornuailles, qui sont les deux depurez pour aller veoir sur les frontieres d'Escoffe le differend qui est entre les Escossoys & ceulx de deça, ont esté chargez de praticquer à leur pouvoir le gouverneur dudit Escoffe, me disant dadavantage plusieurs particularitez auxquelles je n'adjouste pas grand foy; mais bien vous puis je asseurer, sire, que les trois susdictz d'Arondel, Paget & Controlleur, qui sont des plus pres & favorisez de cestedicte royne, sont ouvertement tout ce qu'ilz peuvent pour traverser le mariage de Courtenay, & ne reste plus que le chancelier à s'en desclairer, auquel icelluy de Courtenay n'a nulle fiance; & pour conduire leur dessein ilz voyent bien n'avoir meilleur argument que de faire entrer ladicte dame en ce soubçon, esperans que par-là elle sera plus volontaire à entendre au mariaige du prince d'Espagne. Et affin, sire, que vostre majesté congnoisse que je ne parle par cueur des susdictz sieurs tant affectionnez à l'em-

[b] Ministre d'état sous Jacques V. Il périt dans les guerres civiles de ce royaume.

pereur, je vous diray, oultre plusieurs avis que j'en ay peu avoir comme ung gentilhomme Napolitain nommé Marc Anthoine, qui est marié avecques une Escolloyte & que Mr. d'Oysel congnoist, estant maintenant au service dudict de Courtenay, & qui le dresse tous les jours à cheval, & aux armes, m'a dict s'estre trouvé en privée compaignie, d'un souper, où estoit entre aultres ledict comte d'Arondel qui ne cessoit de parler desadvantageusement de vos affaires, avecques une grande hayne aux François, & au contraire mettoit en avant toutes les raisons qu'il pouvoit à l'avantage dudict empereur, duquel il parloit si affectueusement qu'il fallut que tous ceulx qui estoient en ladicte compaignie, se rendissent à son oppinion, mesme ledict de Courtenay y fust contrainct. Et voilà, sire, l'assurance que vostre majesté peult avoir aux personnaiges qui sont les premiers du conseil de ceste dicte royne, de laquelle je m'asseurerois, sans la persuation de tels siens serviteurs, d'une grande amitié & devotion à vous sire, & à tout ce qui vous touche. Ce que j'ay clairement congneu par la prompte & bonne satisfaction que j'ay reçue d'elle en tout ce que je l'ay recherchée, tant pour vos affaires que de ceulx d'Escoffe, & jusqu'aux particuliers & plus petits de vos subjectz. Bien me semble, que quelques menées que sçachent faire vos ennemis à l'entour d'elle, qu'apres la requeste du susdict tiers estat faicte, qu'il sera non seulement difficile, mais presque impossible qu'elle puisse s'allier dudict prince

d'Espaigne , quand bien elle le voudra. Estant ceste nation , & mesme les gens de guerre , si mal contents d'elle pour raison de la religion , qu'il faudra pour esviter plus grande esmotion , qu'elle leur satisfasse en ceste partie , d'espouser ung Anglois , ou du tout point ne se marier & encores tout ainfin n'attend l'on rien moins que de veoir en ce royaume ung grand trouble ce prochain esté , qui fust desjà advenu , comme l'on dict , sans ce qu'ilz n'ont nuls chiefz qui les conduisent. Aussi qu'ilz esperent quelque meilleure resolution pour eulx qu'ilz n'ont eu , & n'esperent d'avoir de ce parlement avecques ce qu'ilz ne s'eslievent guieres l'hyver comme l'esté , combien que mercredy dernier , qu'estoit le jour de la Toussainct , dans une eglise parrochiale , y eust ung trouble de trois ou quatre cens personnes qui s'esleverent contre ung prescheur [c] , de façon qu'ilz le cuyderent tuer , pour avoir presché en l'honneur des saincts selon le jour.

[c] Bown , chapelain de Bonner , évêque de Londres.



M. DE NOAILLES au ROY.

9 novembre 1553.

*Inquiétude de la reine d'Angleterre ;
au sujet d'un armement qui se fai-
soit sur les côtes de Normandie. Le
mariage de cette princesse se négocie
toujours secrettement , & elle differe
de donner audience aux députés de
la chambre-basse.*

SIRE, hier 8 de ce mois, ung nommé Hampton, clerc du conseil de ceste royne vostre bonne sœur, me vint dire de la part d'icelle, & des seigneurs de son conseil, comme elle avoit entendu que vous, sire, faisiez preparer bon nombre de soldatz en la coste de Normandie pour reconquerir l'isle de Sarck que les Imperiaux vous occupent ; & craignant ladicte dame que lesdictz soldatz ne fussent pour plus executer qu'il ne leur seroit commandé, & possible pour offenser ceulx de ses isles de Gerzay & Grenezay, encores qu'elle sceust bien que cela n'adviendroit par vostre commandement, s'assurant de la bonne paix & sincere amitié qui est entre vos deux majestez ; si est ce que lesdictz seigneurs de son conseil me l'ont bien voulu faire entendre,

L ij

& me prier d'en vouloir escrire pour tenir la main au contraire, à quelques ungz des seigneurs qui sont pres de vostre majesté, & entre aultres à Mr. le conneftable qui me fust expressement nommé par ledict Clerc. A quoy je fis responce que c'estoit la premiere nouvelle que j'avois entendue de ce preparatif, & que je m'asseurois bien encores que si ainſy eſtoit, que vous, sire, eussiez entrepris de recouvrer ladicte isle, que les vostres ne feroient rien au prejudice de ladicte dame ny de ſes ſubjectz. Toutesfois pour ſatisfaire à la volonté d'icelle & deſd. seigneurs de ſon conſeil, je ne ferois faulte d'en advertir Mrs. les cardinal de Lorraine & duc de Guyſe, eſtant mondict ſieur le conneftable encores en ſa maiſon pour recouvrer ſes forces. Qui n'eſt la ſeulle occasion pour laquelle je vous envoie la Marque preſent pourteur, mais pour vous dire, sire, que par les advis que je puis avoir, on tient pour certain que le mariaige d'entre ceſtedicte royne & le prince d'Eſpaigne eſt conclud; & encores que ce ſoit choſe, sire, dont je ne vous puis parler avecques reſolution, ſi crois-je que avecques les particularitez que vous fera entendre ledict la Marque, ſuyvant l'inſtruction que je luy en ay baillée, vous pourrez, sire, ayſément juger que la choſe eſt ainſy reſolue. Où l'on eſtime que les trois ſieurs dont je vous ay eſcript par ma derniere deſpeſche des 4 & 7 de ce mois, y ont fait trebuſcher ladicte dame, & meſme Paget qui a plus negocié cecy que tout aultre, lequel, ainſy que l'on penſe, en peult recepvoir de l'empe-

teur quelque recompence d'argent [a], estant luy entre tous ceulx par-delà, le plus corrompu.

Sire, je suis contrainct vous donner cest advis avant que d'en sçavoir une claire resolution, me tenant bien assuré que l'on n'en pourra tirer de long temps guieres d'aultres, voulant ladicte royne couvrir ceste entreprinse le plus longuement qu'il luy sera possible, non seulement à vous, sire, que elle debvroit craindre sur tous aultres d'offencer, mais encores à tous les seigneurs de sondict conseil & subjectz, si n'est à ceulx qui en ont esté les moyens; laquelle n'a encores voulu ouyr ceulx du tiers estat qui luy veullent faire requeste de ne se marier avecques ung estrangier, desluyant cela le plus qu'elle pourra, comme chose qui ne luy est agreable, & pour le moingz faict on compte qu'elle attendra que ung bill, qui est mainctenant sur le bureau en ce parlement, touchant la relligion, soit déterminé suyvant sa volonté.

Sire, il y a plusieurs qui m'ont dict que ladicte dame se met en plus grand trouble que jamais de prandre ceste alliance, & que ayant des à present perdu une grande partie de la bonne volonté de ses subjectz, qu'elle perdra par ce moyen entierement le tout, & qu'ilz ne permettront jamais que nul estrangier arrive en ce royaume.

[a] On publia en ce temps-là une adresse à la reine, imprimée a Strasbourg, ou l'on debitoit que l'évêque de Winchester, Paget & Masson avoient vendu leur foi à l'empereur.

Toutesfois , sire , encores qu'il y ayt grande apparence en leur dire , si voudrois-je bien pour la prosperité de vos affaires , que l'on y peult donner quelque aultre empeschement pour le peu d'assurance qu'il y a aux gens de ceste nation. Et laissant ce propos , je vous diray , sire , que je suis en grand peyne de ce que le courier protestant demeure tant à revenir d'Escoffe , veu la dilligence qu'il me dist luy estre commandée de M. le cardinal de Lorraine , & qu'il m'asseuroit estre dans la fin du mois passé , de retour , ne sçachant que penser s'il auroit eu empeschement sur quelques troubles que l'on dict estre m'inctenant sur les frontieres dudict Escoffe & de ce royaume. Et ce qui m'en faict encores soubçonner , est que l'on m'a diit hier que ung capitaine Anglois nommé Meusgrans , ayant du temps du feu roy vostre filz , charge en ceste frontiere , & estant de plus affectionné serviteur du feu duc de Northumberland , s'est retiré audict Escoffe avecques 300 chevaux pour raison de ce qu'il n'estoit compris au pardon general de ceste royne , mais expressement excepté avecques quelque nombre d'autres. Vous adviserez , sire , si pour le bien de vos affaires , il seroit bon d'avancer le partement de Mr. d'Oysel , & au surplus me commander & faire entendre par ledict la Marque , le chemin que je doibs tenir pour le service de vostre majesté , apres avoir entendu les particularitez qu'il vous dira de plusieurs choses qui se presentent par-delà de grande importance , selon l'occurrence du temps.

M É M O I R E de ce que la Marque
aura à dire au roi , suivant la char-
ge qu'il a d'aller vers sa majesté ,
de la part du seigneur de Noailles ,
son ambassadeur en Angleterre.

du 9 novembre 1553.

P R E M I E R E M E N T , dira les propoz qu'a
tenus Me. Hampton, clerc du conseil, au-
dict seigneur de Noailles, par le comman-
dement de ceste royne, & seigneurs de son-
dict conseil, lesquelz propoz sont sembla-
bles à ceulx qui sont dans la lettre du roy.

Luy dira aussy comme tous les advertis-
semens que a ledict seigneur de Noailles,
s'accordent à ce que ladicte dame s'est du
tout resolie de ne prendre aucun Anglois
à mary, mais au contraire d'espouser le
prince d'Espaigne; & pour iceulx mieulx
faire entendre audict seigneur, luy fera en-
tendre les particularitez qui s'ensuyvent.

En premier lieu, que la marquise, mere
de Courtenay, est grandement dessavorisée
de ceste royne, & tellement qu'elle est allée
coucher [a] ensemble son filz, par deux
fois despuis huit jours, en la maison du
comte de Pembroug [b], qui est pareille-

[a] Elle avoit l'honneur auparavant de coucher
avec la reine.

[b] Guillaume Herbert.

ment lui mesme en grande deffaveur , comme ledict de Courtenay a eu advis certain par aulcunes dames de la chambre , que ladiëte royne , par le moyen de Paget , a faict escrire à Me. Masson , à present son ambassadeur vers l'empereur , de négocier envers icelluy empereur pour faire contre-mander le cardinal Polus de n'approcher aucunement de par-deça , de tant que c'est ung personnaige qui vouldroit empeschier l'opinion de ladiëte dame touchant son mariaige avecques le prince d'Es-paigne.

Que icelluy empereur envoya incontinant dom Joan de Mendosse , qui a esté aultrefois son ambassadeur à Venize , vers ledict cardinal [c] pour l'arrestier , & encores ont tant procuré lesdits Paget & Masson , qu'ilz en ont faict retourner un serviteur dudit cardinal , nommé Miquel , qui estoit en la ville de Louvain , y avoit bien ung mois , attendant sondict maistre , pour la craincte & jalousie qu'ilz ont eue de luy.

Dira pareillement comme despuis huit jours ledict Paget mist ung Espagnol dans la chambre de ladiëte royne , qui luy apporta des lettres & parla quelque temps à elle , où il n'y avoit ung seul homme de la court que ledict Paget , & tient on pour certain qu'il estoit à l'empereur ou audit prince d'Es-paigne.

Fera aussy entendre audit seigneur roy , comme ledict Masson a escript à ceste royne

[c] Il se retira à Dillingen , sur le Danube ,

despuis qu'il est en Flandres, beaucoup de choses au grand desadvantage dudit de Courtenay & en sa deffaveur, & par expres luy imputer qu'il estoit plus François que Anglois, ainsy comme le sieur Jehan Aly, gentilhomme Anglois, favory de ladicte dame, & auquel elle l'a dict, a rapporté par grand secret audict seigneur de Noailles, ensemble l'article precedent de l'Espagnol.

Ledit Jehan Aly s'appelle de Havart [d], proche parent du duc de Nortfolc & frere à la jeune royne, qui eust la teste coupée du temps [e] du feu roy Henry dernier.

Pareillement dira que ladicte royne a desclairé à quelqu'un qui la recherchoit, de se marier audict de Courtenay ou à quelque autre gentilhomme Anglois, qu'elle ne voudroit pour chose de ce monde prendre ledict de Courtenay, le desclairant superbe & luxurieux, & qu'elle ne voyoit luy ny aultre en Angleterre à qui elle se voulust marier, les tenants tous ses subjectz & serviteurs, & ne se pouvant par leur compaignie acquerir aucun honneur ny reputation.

Dadvantage que les choses sont tant tenues pour certaines en faveur dudit prince d'Espagne, par le moyen dudit Paget, que plusieurs parens, amys & serviteurs dudit de Courtenay, ont deliberé de tuer icelluy Paget, & sans ce que ledict de Cour-

[d] Neveu du duc de Nortfolc.

[e] En l'an 1542.

tenay a retenu la bride à aucuns , il fust desjà mort, ainſy que on a dict & aſſeuré audict ſeigneur de Noailles.

Que l'entreprinſe des ſuſdicts parens, amys & ſerviteurs (voyans ladicte royne ſi reſolue à l'endroit dudit prince) eſt de vouloir faire eſpouſer aud. de Courtenay madame Elizabeth, & l'enlever & emmener au pays de Dampchier & de Cornuailles ; & a t'on aſſeuré audict ſeigneur de Noailles, que les ducs de Suffolck , comtes de Pembroug & de Comberlant, millord Clynton & pluſieurs aultres des grands ſeigneurs ſeront de ce party, & preſque generale-ment tous les vaillans hommes de guerre du pays.

Sont aucuns qui ont voulu ſentir ledict ſeigneur de Noailles, de ſçavoir s'il plaira au roy, advenant la declaration ouverte de ce malheureux & pernitieux mariaige, de vouloir faire quelque eſquipaige de mer pour amuſer le paſſaige & deſcente du ſuſdict prince, & que quant à eulx, ilz aſſeurent qu'ilz donneront bon ordre en la terie, s'il y deſcend, de le recueillir & luy donner une bonne bataille, & par expres, s'il vient à Pleſimuth, qui eſt bien propre & commune arrivée des Eſpaignolz, où ilz ont desjà donné quelque proviſion pour le recepvoir.

Ledit le Marque pourra d'advantaige aſſeurer le roy, dudit de Courtenay, que aultant que il a faiet de mauvais deportemens au commencement de ſa liberté, & dont il avoit acquis une infinité d'ennemys, main-tenant il faiet bien aultant de bons offices & honneſtes debvoirs pour ſe les reconci-

lier ; de sorte que aujourd'huy on le tient pour le plus beau & plus agreable gentilhomme d'Angleterre.

Il fust hier arresté en ce parlement que tous les arrestz donnez du temps du feu roy en la deffense de la sainte religion apostolicque , seront cassez & desclairez nuls , & ladicte religion en general remise en l'estat qu'elle estoit au temps du trespas du feu roy Henry dernier ; ce qui a demeuré huit jours en merueilleuse dispute , & n'a sceu passer ce bill que la tierce partie de ceulx du tiers estat ne soyent demeurez de contraire oppinion.

Mercredy dernier cestedicte royne tint sur les fondz la fille d'ung de ceulx de son conseil , laquelle la voulust tenir elle mesme avec le comte de Suffex qui fust compere , & luy donna à nom Catherine , à l'honneur de la feue royne sa mere , comme elle desclaira , & y fust fait audict baptisme toutes les ceremonyes & anciennes coustumes , suivant ladicte religion apostolicque.

Ledict sieur Jehan Aly a promis audict de Noailles l'advertir de ce qu'il entendra des affaires de ceste royne , & par expres du fait de ce mariaige , pourveu qu'il luy envoie Allard Plombier , car par aultres ne se veult asseurer.

Ledict Allard est par-delà despuis quinze jours pour quelques siens procez , ayant volonté de retourner. Il seroit trez bon de le solliciter. Car les advertissemens dudit Aly sont & peuvent estre plus certains que de nul autre , pour l'entrée & familiarité qu'il a avecques ceste royne.

Fera aussy entendre ledict la Marque qu'il semble audict de Noailles ne debvoir parler à celledicte royne , ny aux seigneurs de son conseil , de l'advis que sa majesté avoit eu, que les Anglois eussent favorisé & dressé ces Flamans en l'isle de Sarck , pour ne faire entrer ladicte dame en plus grand soubçon de ses isles de Gerzay & Grenezay , pour raison desquelles il semble qu'elle en ayt assez.

LE ROY à M. DE NOAILLES.

9 novembre 1553.

Joye sincère de ce prince , de voir l'Angleterre se disposer à rentrer dans le sein de l'église. Il veut entretenir une paix constante avec l'Angleterre.

MONS DE NOAILLES , par vostre lettre du 21 du passé, apportée par le chevalcheur Nicolas, j'ay sçeu ce qui avoit estéjà conclud au parlement de delà. Le point que y a obtenu millord de Courtenay de la restitution de son sang, & les deux aultres articles dont vostre lettre faict mention, qui est un tres beau & grand commencement pour y reduire les choses à la raison que desire la royne , & principalement le faict de la religion dont je suis merveil-leusement aysé pour l'honneur de dieu & bien de ce paulvre royaume là qui s'en alloit du tout perdu.

Quant au soubçon qu'ilz ont eu par-delà que je voulusse donner quelque faveur & conforter les séditions d'Irlande, vous m'avez fait service tres agreable d'en avoir ainsi parlé ouvertement & publicquement aux seigneurs de son conseil & de leur lever ce soubçon, lequel, à la verité, est si éloigné de la verité que je voudrois ayder ladicte royne de tout ce que j'aurois de puissance pour la mettre en repos, comme je l'ay trez bien fait entendre à son ambassadeur, & vous prie quand telz allarmes adviendront par-delà, ne craignez point de dire que les ministres de l'empereur ne sont point chiches de telles distributions; & que pour en sçavoir la verité, il faut croire tout le contraire, assurant bien ladicte dame & seigneurs de son conseil qu'elle me trouvera perpetuellement seur & veritable amy, estant prince qui ay plus fait de profession de ma foy & de ma parolle [a] que de toutes les choses du monde; & à ce propos, vous prie mons de Noailles, comme ja je vous ay escript, fermer du tout les oreilles à tous ces gens passionnez qui vous mettent partiz en avant, & font des ouvertures au dommaige de ladicte royne pour se retirer en mon service. Car tant que je verray qu'elle cheminera de bon pied en mon endroict, & qu'elle ne fera point pis qu'elle fait, je veulx aller sincerement aussi en toutes mes actions & desportemens qui la

[a] Vertu que possédoit éminemment François premier, & qu'on ne reprocha jamais à Charles Quint.

concerneront & regarderont comme j'ay bien commencé. Ayant fait faire à ses subjeetz dépredez la bonne, briefve & favorable justice que vous entendrez par une lettre du docteur Anglois qui en estoit à la poursuite, laquelle je vous envoie. J'ay dadvantage en sa faveur fait depuis huit jours payer au sieur de Wynter environ cinq mil francs pour la marchandise qu'il avoit perdue, dont je l'ay voulu croire en son simple serment, & oultre donné liberallement & gratuitement la somme de cinq cens escus pour les frais qu'il peult avoir faits à la poursuite. Ce que je veulx que vous fassiez trez bien entendre à ladicte dame & sondict conseil, comme vous verrez qu'il sera à propos.

Au demourant j'ay bien considéré ce que vous m'escripvez par vostredicte derniere lettre, du jugement donné en la grande & basse chambre du parlement qui se tient de present, par lequel le mariaige de la feue royne Catherine, mere de ceste-cy, est desclairé bon & valable, & le divorce avoir esté mal fait. Par où il s'ensuit que madame Elizabeth demeure excluse de cette succession en laquelle par ce moyen ma fille la royne d'Ecosse [b] approche en degré; chose que je ne veulx pas negliger, à ceste cause & que telz jugemens me pourront grandement servir, je vous prie mett e peyne dextrement & avecques le temps de

[b] Marie Stuart. Cette prétention causa depuis tous les malheurs de cette infortunée princesse.

recouvrer icelluy jugement avecques les actes qui y pourront servir & faire faire bon & ample memoire du jour que ledict jugement a esté donné, contenant les solempnitez qui y ont esté gardées, pour apres m'envoyer le tout, affin de le faire bien & seurement garder pour s'en ayder en temps & lieu. Prenant bien garde toutesfois de le faire si à propos que cela ne leur puisse apporter aucun soubçon. Au regard de la venue du cardinal Polus, je ne sçay point encores où il est de present, & ne fais doubte qu'il n'y ait la volonté & la charge [c] que vous a dict l'ambassadeur de l'empereur qui est par delà, & si doubte encores moins que son maistre ne voulüst bien la paix, mais que ce fust à son mot qui n'est pas le mien. Nous verrons ce qui en sortira, & ne tiendra pas à moy que une chose si utile à la chrestienté, ne vienne à bon effect, qui est ung langaige que vous pourrez tenir par tout le monde quand on vous en parlera. Je ne vous escripz point de ce que mon cousin le mareschal de saint André a fait sur la frontiere depuis la rompture de mon camp; car je pense que la fumée de ceste grande bruslerie a esté jusques à vous, & que l'estraide de Londres a bien sçeu qu'il y a deux cens ans que l'empereur ne ses subjectz ne reçurent un plus grand dommage qu'ilz ont fait ceste année tant de ce cousté là, que d'un voyaige que ont fait

[c] De ménager la paix entre l'empereur & le roi.

mes vaisseaulx aux isles de Canarie [d], où ilz ont mis à fond & faict eschouer en terre dix-huict ou vingt gros navires de l'ennemy, chargez d'ung nombre incroyable de riches marchandises, bruslé la ville de Palme, & desfoncé de sept à huict mil pipes de vin, qui estoit la munition pour la provision du Perou & de toutes les isles de delà, avecques une infinité d'autres dommages telz que l'on ne les estime moins de vingt millions d'escus, tué douze ou treize cens hommes, & rapporté ung bon & gros butin, qui n'est pas moindre de deux cens mil escus. Du cousté de l'isle de Corse, j'ay, dieu mercy, eu tel loisir de la pourveoir & fortifier, que le sieur de Termes, qui y est mon lieutenant, m'assure de m'en rendre tres bon compte, & y sont les places que j'ay voulu garder en si bon estat, que l'ennemy s'y morfondra en mon advis, à bon escient, Je croy, monsieur de Noailles, que vous oyez aussy assez de nouvelles d'Allemagne; mais afin que l'on ne les vous desguise point, je vous advise que je sçay de bon lieu & certain que les princes sont apres à faire des ligues & grandes intelligences qui ne luy apporteront rien, & croy qu'il se trouvera bien loing de son compte, quant à l'esperance qu'il a d'en tirer ceste année faveur & ayde, comme le temps le vous pourra bientost

[d] Jean de Bétancourt, gentilhomme Normand, conquist ce isles & en fit hommage au roi de Castille, qui fournissoit aux frais du voyage & des découvertes.

mieulx descouvrir. Escript à Senlys le 9.
jour de novembre 1553. Henry ; & au des-
soubz, de l'Aubespine.

M. DE NOAILLES au ROY.

14 novembre 1553.

*La nouvelle du mariage de la reine
avec le prince d'Espagne se confir-
me. Courtenay veut se retirer en
France ; notre ambassadeur l'en
dissuade. La reine feint d'être ma-
lade pour n'avoir pas le chagrin de
recevoir la requête de la chambre-
basse. Jugement & condamnation de
Crammer , archevêque de Cantor-
béry , de milord Guillefort & de
Jeanne Gray.*

SIRE, depuis vous avoir envoyé la Mar-
que, est arrivé le courrier protestant, pré-
sent porteur que j'ay arresté pour demy
jour seulement, estant sur le point de
vous faire une nouvelle despesche pour vous
dire, sire, que la chose va si assésurée que ceste
royne s'est resoluë, ainsy que je vous ay
par cy-devant escript, de prendre le prince
d'Espagne, que Courtenay a aussy conclud
pour conserver sa vie & liberté de se retirer
en France, ayant parolle, comme il m'a
esté dict. des plus grandz de ce royaume,
qui s'en doivent aller (attendant son retour)

en ces pays de Dampchier & Cornuailles, accompagnez de grand nombre de gens de guerre pour favoriser son mariage avecques cestedicte royne ou sa sœur par ung moyen ou autre. Et pour ce, sire, que j'ay trouvé son entreprinse, selon mon avis, assez mal disposée pour le bien de vos affaires, mesmement de prendre le chemin de France; j'ay pensé de tant que c'est chose de prompt conseil, & dont j'estime qu'il faudra qu'elle soit bientost executée, de rompre à son pouvoir ce desseing. Ce que j'ay desjà commencé faire entendre à ceux qui m'en ont parlé, que ledict de Courteray ne scauroit prendre chemin plus perilleux ny dangereux pour luy, combien que j'estime que vous, sire, ne luy fassiez ouvertement tout plaisir & faveur; mais qu'il se peut assez assurer que auütyost qu'il seroit hors de ce pays, il perdrait tous ses amys; les uns par crainte, les autres par le peu d'esperance & possible une bonne partie par la rigoureuse justice de cestedicte royne, qui ne pouvoit estre sans en descouvrir quelque chose; & à ce propos, n'ay oublié de luy faire donner exemple de ceste royne qui n'eust si legiere crainte du duc de Northomberland, ny de tout le conseil de deça qu'elle voulsist passer la mer apres la mort du feu roy son frere. Ce que beaucoup de gens luy conseilloyent pour sauver seulement sa vie & liberté, & qu'il se peut maintenant clairement congnoistre, que si elle fust sortie de ce royaume, qu'elle n'eust trouvé ung seul amy pour luy ayder à favoriser son retour. J'espere, sire,

pour le bien de vostre service, faire tenir ceste voye & desgouster tous ceulx qui m'en parleront, de toute ma puissance, comme chose que j'estime que vous ne trouverez bonne, ainsy qu'à la verité elle ne pourroit ny scauroit estre.

Sire, néantmoins je viens d'estre adverty par ung paintre de ceste royne, nommé Nicclas, qui est né vostre sibiect, & a demouré par-deça l'espace de 32 ans, tousjours bien traité des roys Henry & Edouard, & à présent de cestedite royne, comme le comte d'Arondel luy a demandé le portraict de plusieurs places de la coste de Normandie & Bretagne, & en a retiré devers luy celle du chasteau & port de Brest, laquelle il a faict enrichir & decorer en peinture d'or & d'argent, luy deffendant qu'il ne la monstrest ny le dist à personne. Qui me faict croire que c'est pour l'envoyer à l'empereur ou au prince d'Espaigne. Dadvantage m'a esté dict, sire, que ledict comte d'Arondel a faict advertir plusieurs secretement, & entre aultres le comte de Wrester, & ung capitaine Espaignol nommé Michel, de se tenir prests pour faire assemblée d'hommes quand il leur sera commandé. Vous pouvez penser, sire, que tout cela ne vous promet aucun repos de ce cousté. Si est ce que j'estime qu'ilz auront tant à faire entre eulx mesmes qu'ilz ne vous pourront faire grand dommaige de quelque temps, estant cestedite royne en necessité d'argent, & la plupart des hommes malcontans d'elle. Et si l'entreprinse de Courtenay peult succeder, ilz sont tous

bien loing de leur compte, estant les testes dudit d'Arondel & de Paget bien menassées; & ce que je crains le plus, est la jeunesse & le peu d'experience de ce jeune homme, & la crainte que j'ay que son entreprinse ne soit descouverte, qui est telle qu'il est contrainct de la communiquer à plusieurs.

Sire, à ce que j'entends, le capitaine James Grasue, Anglois, qui s'en est allé en Escosse, n'y a point mené telle compagnie que l'on disoit, où il y a longtemps qu'il y desire M. d'Oysel pour le bien de vostre service, & crains maintenant que son passaige ne soit trop asseuré par icy pour la jalousie qu'ilz ont dudit Escosse; mesme si les choses succedent, comme elles sont evidentes, toutesfois il seroit tres à propos qu'il eust parlé à quelque Anglois & Escossoys qui sont icy en bonne volonté de vous faire service. Et laissant ce propos, je ne veulx oublier vous dire, sire, qu'il y a plus de trois semaines que ceste royne faict toujours la malade, n'estant, durant ledict temps, allé plus loing qu'à une petite chapelle qui joint sa chambre, & le tout par le desplaisir qu'elle a de la requeste que ceulx du tiers estat luy veullent faire de se vouloir marier à quelqu'un des siens, lesquels se deliberent, si elle ne les satisfait d'honneste responce, selon leur volonté & intention, de rompre eulx mesmes le parlement, & s'en aller chascun en sa maison, tant il leur desplaist, & à tous ceulx dudit royaume, d'ouyr parler de l'Espagnol. On a, sire,

maintenant fait le jugement en la maison de ceste ville , de l'archevesque de Cantorbery [a] , millord Guillefort, sa femme & deux de ses freres, qui ont tous esté condampnez à la mort, & cuyde, veu la disposition du temps, qu'il n'y aura point de grace. De toutes aultres choses qui surviendront par deça, je ne feray faulte d'en tenir advertie vostre majesté d'heure à aultre. Mais je crains, estans les affaires aux termes que je les voy, que les passaiges ne soyent fermez. De Londres ce 14 novembre 1553.

[a] On lui faisoit son procès pour avoir souscript à l'acte de la translation de la couronne, comme les autres seigneurs du conseil. Mais son véritable crime, & qu'il expia par le feu, fut l'avoir prononcé la sentence du divorce.



M. DE NOAILLES au ROY.

17 novembre 1553.

La reine , pour cacher ses intentions au sujet de son mariage avec le prince d'Espagne , rapproche de sa personne la mere de Courtenay ; & ses ministres reçoivent avec agrément l'ambassadeur de France , pour l'empêcher de pénétrer leurs liaisons secrettes avec l'empereur.

SIRE, par le courier protestant, je vous ay faict une despeche de ce que j'avois peu sçavoir despuis le partement de la Marque. Qui me gardera vous en faire redicte, mais bien vous dirai je, sire, comme chose de grande merveille, que ceste royne, encores qu'elle soit resolue, comme chascun tient icy, d'espouser le prince d'Espaigne, & qu'elle eust despuis quelque temps en ça que l'on a peu congnoistre ceste nouvelle affection, fort esloigné la mere du millord de Courtenay, & jusques à n'en vouloir prendre ny accepter aucun service. Mainc-tenant elle recommence à luy faire bonne chere & à la favoriser, non pas tant à beaucoup pres qu'elle sculoit, ne qu'elle ayt cest honneur de plus coucher avecques la-dicte dame. Ce que l'on estime estre faict, pour la mettre, ensemble le peuple, en

quelque bonne esperance de son filz , & cependant faire continuer ce parlement selon l'intention d'elle , qui n'a encores jusques icy voulu aulcunement escouter la requeste de ceulx du tiers estat sur ledict mariage , feignant tousjours d'estre malade. Et quant au surplus de ce qui touche l'entreprise dudit de Courtenay , elle ne prendra le chemin que je vous ay , sire , dernièrement escript , comme m'ont dict ceux-là mesmes qui m'en ont parlé , qui ont trouvé tres bon ce que ie leur en avois remonstré , qui a esté beaulcoup d'avantage que ce que ie vous en ay escript. Iceiluy de Courtenay espere avecques ses amys suivre aultre voye qui leur sera plus seure, Ce que je pense , sire , ne vous debvoir taire , sachant bien que vostre majesté en aura plaisir, vous suppliant tres humblement croire que je ne vous ay faict en cecy plus d'alarmes que les a eues ledict de Courtenay, estant sa deliberation , trois jours apres la datte de madicte derniere despesche , de passer en France soubz umbre d'aller picquer les grandz chevaulx du feu roy vostre bon filz , qui sont à Greenwich , comme il a souvent de coustume & ie debvoit la nuit embarquer sur ceste riviere avecques bon nombre de ses amys , & en la plus grande dilligence qu'il eust peu , passer la mer , & avoit entrepris une aultre troupe des siens tuer la mesme nuit les comtes d'Arondel & Paget , qui estoit , comme il leur semble à la verité , le vray moyen & but de mettre fin à telle pratique. Ce qui a esté différé par le retour de la Marquise sa mere,

& les choses changées, vous desclairant, sire, que grands & petits parlent maintenant à pleine voix, disant ouvertement ne vouloir comporter la venue de l'Espagnol en ce pays, pour lequel empescher chacun secrettement s'esquippe d'armes & aultres choses necessaires. Toutesfois, sire, je ne puis guieres asseurer en nation si incertaine, combien que par toutes apparences, il semble que l'arrivée dudit prince en ce lieu luy sera tres difficile, & mesme pour bien peu d'empeschement que vostre majesté monstrera luy vouloir faire quand il en sera besoing, & ne fais doubte que ceste royne voyant ledict passaige retardé & differé qu'elle ne soit avecques le temps pour aysement changer sa volonté, comme font le plus souvent les femmes, se voyant agitée des siens d'ung cousté & d'autre, & comme de ceste heure seroit, si elle leur vouloit donner audience, mais il ny a que le chancelier, comte d'Arondel, Controleur & sur-tout Paget, qui luy parlent, desquelz quatre je vous puis asseurer les trois fort mal affectionnez à l'entretienement de vostre commune amitié. Et estime l'on ledict chancelier (qui faict le quart) homme de bien, & qui voudra avoir quelque regard à l'utilité de ce royaume, sans se laisser tant aller comme ont faict les aultres, en leurs passions & affections particulières, & m'a l'on asseuré que en luy seul reste encore quelque petite esperance pour ledict de Courtenay, pour lequel aucuns de ceulx à qui le comte d'Arondel a donné charge se tenir prestz quand il en seroit besoing, ont libéré

délibéré que s'ilz sont employez pour favoriser le passaige dudict prince d'Espagne, d'estre entierement contre benedicté royne.

Sire, suivant les bons propos qu'il a pleu à vostre majesté m'escrire, luy tenir, & aux seigneurs de son conseil par vostre premiere despesche du 9 de ce mois, j'ay envoyé demander une audience, laquelle m'a esté par lesdictz seigneurs promise avecques les plus honnestes & gracieuses parolles qu'il se peult croire, m'envoyants une infinité d'offres & recommandations, qui me faict croire que leur maistresse & eulx, ont envie de couvrir le plus longuement qu'ilz pourront, leurs mauvaites voluntez, m'assurant aussy qu'en toute leur troupe, bien peu sont qui n'ayent desir de faire vivre ladicte dame en bonne paix & amitié avecques vostre majesté, excepté les trois susdictz. Je ne seray faulte, sire, parlant à elle, & aux susdictz seigneurs leur dire le bon traitement dont vous avez usé envers ses subjectz depredez, ainsy que clairement ilz pourront congnoistre par la lettre du docteur Dale que M. le connestable m'a envoyé : ce que desirez encores continuer & en toutes aultres choses qui luy toucheront, tant que vous la verrez cheminer ainsy qu'elle a faict jusques icy en vostre endroict; & n'oublieray de luy oster tous les soubçons qu'elle a peu ou peult avoir, tant à cause d'Irlande, que de les isles de Gerzay & Grenezay, la gratifiant de vostre part de ce qu'elle a si bien ainsy reduict toutes choses à la louange de dieu, & commung bien de la chrestienté pour le faict de la religion; de quoy en cela,

sire, je pense que luy ferez aultant de plaisir la souvent gratifier, que d'aultre chose de ce monde [a].

Sire, je vous ay escript par ma derniere despesche, de quelque doubte que j'avois lors du passage de Mr. d'Oysel par icy. Ce que je disois pour craincte que l'entreprinse contenue en icelle ne fust pour estre bientôt executée. Mais estant les choses aultrement disposées, j'estime qu'il n'y aura que plaisir & beaucoup meilleur traitement de ceste nation qu'il ne receut à l'aller; & passant aultrement par mer, ce voyage seroit long, de grande despesche & quelque peu hazardeux; & si vous puis dire, sire, que faisant son chemin par ce pays, il pourra apprendre, parlant à beaulcoup qui l'attendent icy, quelque chose utile pour le bien de vostre service. Au surplus, sire, je ne feray faulte de retirer l'arrest fait en ce parlement duquel il vous plaist m'escripre, quand il sera en lumiere, & le vous enverray avecques d'aultres choses qui pourront servir à ce mesme effect. Mais il n'est encores en estat de le pouvoir recouvrer, ny de s'en ayder aussy.

[a] Elle disoit souvent qu'elle eût mieux aimé vivre dans la condition humiliante de blanchisseuse, que de régner & de n'avoir que des hérétiques pour sujets.



MM. le cardinal DE LORRAINE & duc DE
GUYSE à M. DE NOAILLES.

23 novembre 1553.

Langey, lieutenant de roi en Normandie, reprend l'isle de Sarck, dont les Flamands s'étoient emparés.

MONSIEUR DE NOAILLES, attendant le parlement du sieur d'Oysel [a], qui s'en ira plus avant instruit de l'intention du roy sur toutes choses, ledit seigneur a advisé vous faire celle petite despesche pour respondre aux deux dernières qu'il a receues de vous, afin que vous n'en demouriez en peyne, vous advisant que nous avons presentement eu nouvelles du sieur de Langey [b], lieutenant dudit seigneur en Normandie, qui advertit comme nos gens ont repris l'isle de Sarck [c], & très bien chastié tous les Flamans [d] qui estoient dedans, ayant le capitaine qui avoit charge de secuter celle, avant que d'y aller fait sçavoir au gou-

[a] Il retournoit en Ecosse auprès de la reine mariée, sœur des Guises.

[b] Martin du Bellay, dont nous avons les mémoires.

[c] Ou plutôt un rocher habité par quelques ermites, & où il y avoit un mauvais château avec quelques mortes paves.

[d] Qui s'en étoient emparés sous prétexte de vouloir faire enterrer dans la chapelle le roi capitaine, ils disoient mort.

verneur des isles de Gerzay & Grenezay ; qu'il eust à en retirer les Anglois sy aucuns y en avoit , ce qu'il a faict. Qui est bien loing de ce que l'on faisoit semer par-delà que nos gens seroient pour entreprendre quelque chose sur lesdictes isles de Gerzay & Grenezay. Ce que nous vous prions faire trez bien entendre à la royne & aux seigneurs de son conseil , affin qu'ilz voyent de quel pied le roy chemine en leur endroict. De Fontainebleau le 23 jour de novembre 1553. Vos bons amys C. Cardinal de Lorraine , Guyze.

M. DE NOAILLES À LA REINE D'ESCOSSE.

24 novembre 1553.

Il lui rend compte d'une audience qu'il a eue de la reine d'Angleterre au sujet de quelque plainte que cette princesse faisoit des Ecoissois.

MADAME, des le 16 de ce mois je vous escripviz & envoyay ung paquet du roy que j'avois reçu dans le mien le jour précédent, & maintenant vous en envoye un aultre de M. d'Oysel, que j'espère ser bientoit icy pour aller devers vostre majesté. Je vous faisois lors entendre, selon le advis que pouvois avoir, comme l'on tenoit communement en ce lieu, que ceste royn estoit toute resolute de se marier avecque le prince d'Espaigne. Ce que je vous con

forteray par la presente , de quoy ses subjectz sont merueilleusement desplaisans , luy ayant faict requeste de ne se voulloir marier à aultre que avecques ung de ceste nation pour les inconvéniens qui en pourroient advenir. Qui me faict penser & croire que telle chose ne passera sans quelque trouble.

Madame , j'euz dimanche dernier audience de ceste dicte royne & des seigneurs de son conseil , & entre aultres propos que je luy tins , suivant ce qu'il avoit pleu au roy me mander , luy vouluz oster le soubçon qu'elle pouvoit avoir eu des seditions faictes en Hirlande par les subjectz dudict seigneur , pour le commung bruidt que l'on en faisoit courir icy. A quoy elle & sondict conseil me respondirent n'avoir jamais eu doubte ny soubçon desdictz François. Bien avoit esté advertie icelle dame que c'estoient les Escossoys & par expres les sauvaiges qui en grand nombre y estoient entrez , tenant main ausdictes seditions. Je ne fis faulte de replicquer à cela , ce qui me sembla estre plus à propos pour vostre service , & entre aultres choses , qu'il estoit à croire que ceulx de vos subjectz qui pouvoient estre en ce pays-là , estoient tous gens bannis de vostre royaume , & qui pis est , de maulvaisse vie , & vous portans si peu d'obeyssance , que vous, Madame , desireriez grandement qu'ils feussent entre ses mains , pour en faire telle justice qu'ilz meritent. Vous advisant , madame , à ce propos , que aucuns m'ont dict par grand secret , que les sieurs de Bouves & Cornouailles deputez par ladicte royne

sur les différends de vos frontieres, ont quelque charge de gagner, s'ilz peuvent le gouverneur [a], & le mettre en mauvaife volonté envers le roy [b] & vous. A quoy toutesfois, quand ainfin seroit qu'ilz auroient telle charge, je m'affeure qu'ilz ne gagneroient rien & qu'ilz perdroient temps pour la bonne fidelité qui se trouve audict sieur Le voyage de la comtesse de Lenox pour aller voir son pere, est retardé pour quelque temps par le vouloit & commandement de ladicte royne qui la tient favorite de sa personne, & doit cejourd'huy arriver le comte son mary. De Londres ce 24 jour de novembre 1553.

Madame, depuis ces lettres escriptes, je les ay regardées pour l'occasion que vous dira ce porteur, lequel vous portera bon resmoignage des difficultez que l'on fait icy à bailler passeportz à ceulx qui viennent de France pour aller devers vous, madame. Le sieur Des Granges, jadis thresorier de vostre royaume, partit hier pour aller devers le roy, suivant les lettres qu'il avoit pleu audict seigneur luy en escrire & à moy aussy. Je le fiz guider par ung de mes gens que j'espere l'aura conduit seurement.

[a] Jacques Hamilton, comte d'Aran, héritier de la couronne par sa bifaïeule, fille de Jacques II, roi d'Ecosse.

[b] La France travailloit à faire passer la régence entre les mains de la douairière, & les Anglois inspiroient au régent de retenir le gouvernement pour sureté de ses droits à la couronne.

M. DE NOAILLES au ROY.

24 novembre 1553.

La reine envoie quérir les députés de la chambre basse, qu'elle surprend; en sorte que ceux qui devoient porter la requête & la parole, ne se trouverent point.

SIRE, suivant la lettre qu'il vous a pleu m'escripre du 14 de ce mois, j'ay baillé les vostres au sieur Des Granges [a], & faict entendre vostre intention. Lequel a reçu à trez grand honneur de ce qu'il plaist à vostre majesté le vouloir employer en vostre service, estant à la mesme heure monté à cheval pour aller recepvoir vos bons commandemens. Et quant à ce que m'escripvez, sire, de parler à ceste royne pour la mettre hors de soubçon, j'avois desjà tant avancé, s'en estant présentée l'opportunité par vos aultres lettres du 9 dudit mois, que dimanche dernier me donna audience, où en la presence de tous les seigneurs de son conseil, je ne faillyz de luy esclaircir tous les doubtes qu'elle pouvoit avoir. Qui m'a gardé de luy en faire aultre instance, comme

[a] Milord Ecoffois, estimé à la cour de France pour sa valeur. Melvill. dit que le connétable de Montmorency le faisoit toujours couvrir en sa presence, l'honneur qu'il faisoit à peu d'officiers. *M. t.* 2, p. 63.

aussy ne seroit à propos, de tant qu'elle me desclaira lors avoir parfaicte assurance en vostre amytie avecques beaulcoup d'honnestes parolles, & par expres qu'elle ne vous donnera jamais occasion de la diminuer, ny d'alliener la bonne volonté & affection dont elle vous congnoist, sire, cheminer en son endroict. Bien me desclairerent en sa presence lesd.cts seigneurs, comme on les advertissoit ordinairement d'Irlande, que beaulcoup d'Escolloys, & principalement faulvaiges qui s'y estoient retirez, confortoient les seditions qui s'y sont faictes. A quoy je leur respondiz & desclairer y à ladicte dame que j'estimois doncques iceux Escossoys estre gens de sac & de corde, bannis dudict Escosse; que vous, sire, les roynes vostre fille & douairiere seriez trez aysees que ladicte dame en fist elle mesme la justice, & oultre que je m'asseurois que ladicte royne douairiere, ensemble M. le gouverneur, auquel pour cest effect j'en escriprois, en feroient tout ce qu'il leur seroit possible pour tenir la main à ce qu'elle en fust contente & satisfaicte, où apres plusieurs offres que je leur feiz de vostre part, sire, elle me tint ung fort honneste langaige en vous remerciant du bon traictement qu'il vous a pleu faire par delà à ses subjectz depredez, mesme au sieur Winter, ce qu'elle receust pour trez agreable, ensemble lesdictz seigneurs de son conseil, auxquelz elle me remit pour leur dire aulcunes particularitez sur quelque grief faict aux vostres, & estans assemblez, ne me fust guieres parlé d'autre chose que de la paix entre vostre majesté &

l'empereur , avecques infinis argumens sur le grand bien qui en peult advenir d'ung cousté & d'autre , & mesme pour le bien de la religion ; qui me faict croire que ceste dame la desireroit de bon cueur pour accomplir de tant plus aysément l'exécution de son mariaige avecques le prince d'Espaigne ; lequel grandz & petitz tiennent pour tout resolu , & en parle l'on si ouvertement & si mal à l'avantaige de l'ung & de l'autre que je seray fort esbahy si ladicte dame oze entreprendre de faire chose qui luy apporte une si grande hayne de tous ses subiectz ; & ne seray moingz estonné que ledict empereur veuille ainly hazarder la personne de son filz pour venir en ce pays , où les subiectz d'icelluy ne luy promettent rien moingz que de le faire mourir avant qu'ilz le puissent comporter pour leur roy. Et sur ce propoz , je vous diray, sire , comme ceste royne apres avoir longuement differé d'ouyr la requête de ceulx de son parlement sur le faict de son mariaige , finablement les envoya querir sur la fin de la derniere sepmaine , & les surprit de telle sorte que les principaulx d'iceulx qui luy debvoient tenir les propoz , ne s'y trouverent , ny pareillement la requête en laquelle estoit discouru par plusieurs articles les dangiers qui luy pouvoient advenir & à tous ses subiectz , espousant ung estrangier , & au contraire le bien qui leur succederoit prenant ung de son pays ; & pour vous abregier, sire , la responce fust, qu'elle tenoit de dieu la couronne de son royaume , & que en luy seul esperoit se

conseiller de chose si importante, & qu'elle n'oit encores prins aucune resolution de se marier ; mais puisque eulx luy desclaireroient estre le bien commun de ced. royaume, qu'elle y penseroit, les asseurant qu'en se mariant, elle ne prendroit personne qui ne fust pour leur estre ausly utile & plus que nul aultre qu'ilz pourroient penser eulx mesmes, comme estant celle qui avoit le principal interest en cette affaire, dont les susdictz du parlement ne demourerent guieres contans ne satisfaitz, pour n'estre ouvertement esclairez de ce que ilz desiroient sçavoir.

Sire, quant à la desclairation dont je vous avois par cy devant escript de madame Elizabeth, il n'y a esté depuis rien toudché, mais seulement avoit esté sondé par quelques ungz s'il se pourroit faire ; & par ainsi les choses demourent en l'estat que vous, sire, les voulez. Ne se traictant plus en ce parlement que de choses politiques pour ce royaume, mesme pour remettre en quelques articles particuliers aucunes peines que l'on avoit au commencement & generallement ostées, estant icelluy, ainsi que l'on dict, prest d'estre terminé dans sept ou huit jours, & que bientoist apres ceste dicte royne se retirera à Hamptoncourt. Je ne veulx oublier à vous dire, sire, que je trouvoy la dicte dame dimanche dernier fort envieillie & uzée depuis la derniere fois que je l'avois veue ; de sorte qu'il y a, comme il me semble, peu d'esperance qu'elle puisse porter enfans, ou que venant à ce point, le premier ne soit pour la faire mourir, qui est.

une chose que les Anglois considerent bien, & qui est cause de leur faire plus huyr & craindre voir icy commander ung Espagnol.

Sire, ie vous ay aussy escript comme le Cardinal Polus seroit fort necessaire aupres d'elle, tant pour le bien de vos affaires & de ladicte dame que pour le repoz & bien commung de tous ces deux royaulmes. Vous pouvant asseurer, sire, que oultre ce qu'il y est bien requis, aussy y est il plus demandé que je n'eusse iamais pensé, le desirans maintenant tant les protestants que catholiques. L'ung de ses nepveux nommé d'Eliafort, est arrivé en ce lieu despuis quatre jours pour veoir ses parens, n'ayant aucune charge de procurer ny parier de la venue de sondict oncle, comme j'ay entendu. Qui me faict croire s'il ne s'y ayde dadvantage ou aucuns de ses amys pour luy, je trouve qu'il y a bien peu de personnes aupres de ceste royne qui soyent pour la solliciter de le faire passer par-deça.

Sire, encores ay je pensé n'obmettre à vous dire, comme dimanche dernier, je vis de Courtenay parmy les seigneurs de ce conseil, tant à la table qu'ailleurs, si esloigné & defavorisé, que je ne faicts doubte qu'il ne soit en grande craincte de sa teste, ou pour le moingz de sa liberté; estant toutesfois resolu, comme l'on m'a dit, d'attendre ce que fera ceste royne, estimant qu'elle pourra changer d'opinion quand elle verra son peuple estre si obstiné contre son intention; n'oubliant neantmoingz d'entretenir les amys pour luy ayder en ce qu'il voudra entreprendre par cy - apres.

dont il est à croire qu'il trouvera nombre infiny.

M. DE NOAILLES au ROY.

30 novembre 1553.

La reine d'Angleterre s'appique à gagner les principaux seigneurs Anglois, pour les faire consentir à son mariage avec le prince d'Espagne. La princesse Elisabeth est reculée de son rang, & traitée seulement comme fille naturelle de Henry VIII.

SIRE, par la despesche de la Marque & aultres que je vous ay despuis envoyées des 13, 17 & 24 de ce mois, j'advertissois vostre majesté, comme le mariaige de ceste royne avec le prince d'Espaigne se tenoit icy pour conclud. Ce que je vous puis encores confirmer & asseurer, que maintenant le bruiet en est si commung, que en parle l'on si ouvertement, tant en ceste court, estrade que aultres lieux publics de ceste ville, que je tiens la chose pour arrestée entre l'empereur & cestedite royne, & cuyde qu'il ne reste plus, sinon de persuader à ceste noblesse, & par expres aux grandz, de le trouver bon. A quoy j'estime que ladicte dame,

mettra peine de les gaigner [a] tous les ungz apres les aultres, ou pour le moingz une bonne partie; & ce qui me le faict croire, c'est qu'elle a pardonné au duc & duchesse de Suffolck, leur remettant & donnant l'amande à quoy ilz estoient condampnez, & faisant grace [b] à madame Jehanne leur fille. Vous pouvant dadvantaige asseurer, sire, que ladicte dame a prins telle audace, & assurance despuis la conclusion de ce mariaige que je pense estre faict, mesme quand elle a veu les choses en ce parlement resolues selon sa devotion, que maintenant elle commande avec plus grande gravité & autorité qu'elle n'a faict par cy-devant; faisant si peu d'estime de madame Elizabeth sa sœur, qu'elle souloit tousjours tenir par la main aux grandes assemblées avecques honneur & faveur, que maintenant l'a faict quelquefois aller apres la comtesse de Lennox que l'on appelle icy madame Marguerite, & madame Françoisse qui est la susdicte duchesse de Suffolck, avec telle desfauteur qu'il n'y a nulle dame en ladicte court qui ose entreprendre de l'aller veoir en sa chambre, ny de parler à elle sans le sceu de ladicte royne. Si est ce toutesfois qu'icelle dame sa sœur s'en est si peu estonnée, que journellement elle a eu tous les jeunes gentilzhommes de la court qui la sont aliez

[a] L'empereur fit remettre douze cent mille écus pour cette affaire, qui passèrent par les mains du chancelier & de Paget.

[b] On ne lui accorda point sa grace; on différa seulement son supplice.

visiter, & lesquelz elle met peyne d'entretenir, estimant (comme j'entendz) s'en prevaioir dans bien peu de jours; esperant d'avoir son congié en brief pour s'en aller en sa maison où elle a par cy-devant demouré. Mais je faictz doubte que telle licence luy soit permise, sinon avecques condition qu'il y ayt gens [c] en sa compagnie qui auront ordinairement l'œil sur elle, & possible une grosse garde qui luy fera pour cest effect donnée.

[c] On lui donna les chevaliers Pope & Gage, moins pour domestiques que pour espions.

M. DE NOAILLES au ROY.

1 décembre 1553.

Conférence d'Antoine de Noailles avec Paget, au sujet du mariage de la reine d'Angleterre avec le prince d'Espagne.

SIRE, estant sur le point de faire partir une despesche que je vous ay faicte le dernier du mois passé, j'ay reçu celle qu'il vous a pleu m'escrire du 2; d'icelluy; & en la mesme heure ung libraire François, qui se tient icy de longtemps, ayant beaulcoup d'intelligence au logis de l'ambassadeur de l'empereur, m'est venu advertir, comme pour certain le prince d'Espagne doit arriver en ce lieu environ Noël, & que ceste

royne a donné charge à ung brodeur de faire secrètement & en extrême diligence. un dailz & un liêt aux armoiries & devises d'Espaigne & d'Ang eterre. D'autres m'ont dict despuis que ledict prince, aduant que partir d'Espaigne, doit attendre vingt-cinq ou trente navires Flamans que l'empereur luy veult envoyer pour l'accompagner. Voilà, sire, deux differents avis; toutesfois ilz s'accordent comme font tous ceulx que je puis avoir, qu'iceliuy prince viendra bientoist. Ce que j'estime qu'il ne pourra si secrètement exécuter que vous, sire, n'en ayez plusieurs advertissemens par le roy de Navarre, comte du Lude, & aultres de vos serviteurs qui sont pres de la frontiere d'Espaigne.

Sire, en cest endroict de lettre, le mil-lord Paget m'est venu veoir, me disant que pour ce que dimanche dernier je luy avois dict, estant assis entre le comte d'Arondel & luy, que j'avois entendu deviser d'aulecuns propos qui ne sentoient rien de ce que luy mesme me dict la premiere fois que je le vis, sur l'entretènement de l'amitié qui est entre vous, sire, & ceste royne vostre sœur, & qu'il estoit venu pour entendre de moy à quelle fin tendoit ce langage. A quoy, sans grand discours de parolles, je luy desclairay que j'estimois (lorsque je luy avois dict) qu'il en eust assez pensé l'occasion, luy mettant en memoire que la premiere fois que nous eumes ces propos, & que j'allay à 25 mille d'icy baiser la main de ceste royne, il m'assëura devant & apres que j'eusse parlé à elle, que ladicte dame

estoit Angloise & non François ny Impériale, voulant vivre en parfaite amitié, & icelle entretenir avecques vous, sire & l'empereur, sans monstrier plus d'affection ny partialité d'ung costé que d'autre, & que maintenant il me sembloit que le langage qui se tient presentement en l'estrade & autres lieux publics de ceste-ville, du mariage de ladicte dame avecques le prince d'Espagne, ne sentoient rien de cela. Lors ledict Paget à ce propos me feist de grandes harangues, où la resolution fust que sa maistresse étoit si grande & si riche heritiere, qu'il estoit aysé à croire qu'elle pourroit bien estre requise de plusieurs, & qu'il ne vouloit nier que ledict prince d'Espagne [a] n'en eust faict parler, comme aussy faisoient le roy de Danemarc [b], l'infant de Portugal [c], le filz du roy des Romains [d] & le prince de Piedmont [e]. Toutesfois, qu'il n'y avoit rien de conclud; mais quand ainsy seroit que ladicte dame eust devotion d'entendre audict prince d'Espagne, qu'il ne seroit pourtant à craindre par là qu'elle se voulust alier de vostre amitié, estant luy si bien asseuré d'icelle dame, qu'elle ne feroit jamais chose qui contrevinst à l'entretènement de la paix & bonne volonté qu'elle desire continuer avecques vostre majesté. Je luy desclairay à ce

[a] Philippe II.

[b] Christiern III.

[c] Dom Louis.

[d] Charles, frère du roi de Bohême.

[e] Emmanuel Philebert.

propoz que je l'estimois personnage de trop bon jugement pour ne penser que ladicte dame étant mariée avecques ledict prince d'Espaigne, ne fust pour suivre & entiere-ment s'accommoder à toutes les affections de son mary, quand elle l'auroit espousé, & que étant l'inimitié telle comme chacun sçait), de l'empereur & son filz envers vous, sire, qu'il ne se peult aultrement esperer, sinon qu'ils tendroient à la faire declarer avecques eux, & executer tout le pis qu'ilz pourroient contre le bien de vos affaires, dont je m'asseurois que vous, sire, auriez ung merueilleux regret, pour vous veoir sistoit deschu de ceste parfaite & sincere amitié qui estoit ainsy promise & si souvent assurée entre vos deux majestez, & que je ne pouvois encores croire que telles choses deussent advenir avecques si contraires promesses, & oultre que je m'asseurois que vous, sire, le pourriez encores moins estimer quand on vous en advertiroit. Et pour vous abreger, sire, le discours fust long entre ledict Paget & moy, d'environ une heure & demie, & en fust la resolution telle de luy, que la royne sa maistresse estoit fort marrie d'avoir entrepris à vous accorder avecques l'empereur, & que sur les premiers propoz que son ambassadeur vous en avoit tenus, apres en avoir premierement parlé à M. le cardinal de Tournon, & depuis à M. le cardinal de Lorraine, vous, sire, luy fistes responce en quelques termes generaux, par où il luy semble que n'aviez aucune volonté au bien de la paix, & me montrant ledict Paget

ung de ses doigts, me dict par deux fois qu'il le voudroit avoir perdu, & que vous, sire, eussiez tenu langage de plus grande demonstration de la desirer, & recepvoir de bonne affection de la part d'icelle dame. Et me sembla, sire, par le parler dudit paget, qu'elle s'en deust tenir comme offensée, de tant mesmement que ledict empereur y vouloit tres voluntiers entendre. A quel je feis responce que je pensois que l'ambassadeur de sa maistresse pres vostre majesté avoit possible failly à bien entendre vostre intention, ou son secretaire à l'escripre; & que s'en falloit tant que vous, sire, eussiez jamais usé de tel langage, que au contraire vous m'aviez respondu & commandé, sur ce que je vous en avois auparavant escript d'ung semblable propos que m'en avoit tenu M. d'Ouyncestre son chancellier, de dire à ladicte dame & à tous les seigneurs de son conseil, si on me parloit de ceste paix, que vous, sire auriez le maniement d'icelle plus agreable de la part de ladicte dame, & la receuvriez de meilleur cueur que de nul aultre prince & princesse qui soit au monde, & que j'en avois aultant dict à tous les seigneurs du conseil; car ilz m'en argumenterent le dernier jour que ladicte dame me donna audience. Sur ces propos, ledict Paget me dict qu'il n'en avoit jamais ouy parler, & qu'il n'y estoit lors present quand je le dis auxdicts seigneurs. Toutesfois, il me declarera estre fort aysé d'entendre que vous, sire, eussiez aultre intention au bien de ladicte paix, qu'il ne pensoit pour l'hon-

neur, comme il me dict, que sa maistresse auroit de faire ung si grand bien, & qui importoit à toute la chrétienté, m'assurant que ladide dame sa maistresse en escrip oit en brief à son ambassadeur estant pres vostre maisté. Qui me fust croie, sire, que vous en cyez bien tost parier; & pense aury que ledict Paget n'en a moins de volonté que sa maistresse. comme allez me fust ayssé congnoistre, pour la peuce, il a de quelque elevation du port, & restant bien pour asséuré qu'il seroit des premiers visitez; vous disant d'advantage, sire, que je le vis tellement esbahy, pour la commodité & incommodité de cedit mariaige, que je cuy de qu'il voudroit que la chose fust à recommencer. Qui me fust croie que si je luy eusse tenu propos semblable du commencement, comme j'en eus bonne envie en luy presentant par mesme moyen quelque chose comme de moy mesme de vostre part, ainsi que je m'asséure l'on a fait de celle de l'empereur, j'estime que le tout fust allé en fumée, & qu'il eust mis chose de si grand prix en plus grande considération, comme a fait ce chancelier qui a tenu, ainsi que j'entendz, bien lonquement son opinion contraire; à quoy possible le langage que je luy tiez des le commencement que je descouvris la pratique, n'y a de rien nuit. Encores, sire, ne veulx oublier à vous dire que ledict Paget seignant, comme j'estime, qu'il n'y a rien de conclud en cedit mariaige, cuydant m'amuser en ses parolles, me demanda quelz princes il y avoit à marier en vostre

royaulme. Je luy nommay sur ces propoz que j'estimois estre le prince de Ferrare [f] Mrs. d'Anguien [g] & de Nemours [h], & apres passa si advant ledict Paget, qu'il me demanda l'aage du susdict prince de Ferrare, que je lui feis de 28 ans ou plus, ce qu'il me sceut tres bien contredire.

Sire, je viens maintenant d'estre adverty par advis venu de Bruxelles du 28 de l'autre mois, comme le comte d'Aiguemont, les sieurs de Lalain, de Corrieres & de Nigry, chancellier de Brabant, viennent tous quatre en ce lieu de la part de l'empereur pour raison du mariaige de son filz avecques ceste royne; par où, si ainly est, s'ensuit que toutes les choses seront solempnellement accordées, & ladicte dame fiancée, & possible espousée en la personne dudit prince, qui pourra de l'autre cousté venir plustost que l'on ne pense.

[f] Alphonse d'Est, second de ce nom.

[g] Jean, duc d'Anguien, frere d'Antoine de Bourbon, duc de Vendome.

[h] Jacques de Savoye, qui épousa depuis Anne d'Est, veuve de François, duc de Guyse.



MÉMOIRS de ce que le sieur d'Hogius fera entendre au roi , allant vers sa majesté de la part de M. de Noailles son conjeiller & ambassadeur en Angleterre , suivant le contenu de trois depesches faites par ci devant par ledit sieur , des 24 , dernier novembre & premier jour de ce présent mois de decembre , si ainſy eſt qu'elles euſſent été perdues ou retenues , comme il eſt à craindre.

PREMIÈRE^{VOI} S R. par celle dudiſt xxiiij je ſeſ is entendre comme j'ay baillé les lettres qu'il a plu à ſa m^{te} eſcrire au ſieur Des Granges [a] , & ſaſt entendre ſon intention , lequel regit à tres grand honneur de ce qu'il plaçoit au roy le voulloir employer en ſon ſervice , & qu'il eſtoit en la meſme heure monté à cheval pour aller recevoir ſes bons commandemens , duquel je ſuis en peyne , pour n'eſtre aſſuré s'il a paſſé ou non , n'eſtant encores mon homme que luy avois baillé , revenu. Et quant à ce que m'eſcripvoit le roy par ſes lettres du xiiij

[a] Milord Ecoſſois , qui , après avoir défendu juſqu'à l'extrémité le château d'Edimbourg pour la reine ſa maitreſſe , fut pendu avec le chevalier Kirkaldy ſon frere , par ordre du général des rebelles , ou , pour mieux dire , par des ordres ſecrets de la cour d'Angleterre.

dudict mois, de pader à ceste royne pour la mettre hors de soubçon, j'avois desjà tant avancé, s'en estant présenté l'occasion par les autres qu'il m'avoit envoyées du 9 dudict mois, que le dimanche 19 jour d'icelluy me donna audience. où en la presence de tous ces seigneurs de son conseil, je n'avois failly de luy esclaireir tous les doubtes quelle pouvoit avoir; qui me garda de luy en faire autre instance. comme aussy n'eust esté à propos, de tant qu'elle me desclaira lors avoir parfaicte assurance en l'amytie du roy, avecques beaulcoup d'honnestes parolles, & par expres qu'elle ne luy donneroit jamais occasion de la diminuer, ny d'aliéner la bonne volonté & affection dont elle le congnoist & chérir en son endroict, & que lesdictz seigneurs m'avoient desclairé en sa presence comme on les advertissoit ordinairement d'Irlande. que beaulcoup d'Escoffoyz, & principalement faulvaiges qui s'y estoient retirez, confortoient les seditions qui s'y sont faictes. A quoy j'avois respondu & desclairé à ladicte dame que j'estimois doncques que telz Escoffoyz estoient gens de mauvaïse vie & bannis dudict Escosse, & que le roy, les roynes sa fille & douairiere seroient trez ayfés que ladicte dame en fist elle mesme la justice, & oultre que je m'asseurois que ladicte royne douairiere [b], ensemble M. le gouverneur [c] (auxquelz pour cest effect

[b] Marie de Lorraine.

[c] Jacques Hamilton.

j'en escriprois) en feroient tout ce qu'il leur seroit possible pour tenir la main à ce qu'elle en fust contante & satisfaiete , & que apres plusieurs offres que je luy feiz de la part du roy , elle m'avoit tenu un fort honneste langage , remerciaut sa majesté du bon traictement qu'il luy avoit pleu faire par-delà à ses subjectz depredez , mesme au sieur Winter , ce qu'elle receut d'un grand contentement , ensemble lesdicts sieurs de son conseil , sur lesquels elle m'avoit remis pour leur dire quelques particularitez d'aucuns griefz faicts aux subjectz de sa majesté. Et qu'estans assemblez eulx & moy ne m'avoit esté guieres parlé d'autre chose que de la paix entre sa majesté & l'empereur , avecques infinis argumentz sur le grand bien qui en pouvoit advenir d'ung cousté & d'autre , mesme pour la religion ; qui me faisoit croire que ceste dame la desiroit de bon cueur pour accomplir de tant plus aysement l'exécution de son mariaige avecques le prince d'Espaigne [d] , que grands & petits tenoient pour tout resolu ; & outre que l'on parloit si ouvertement & si mal à l'avantage de l'ung & de l'autre , que je serois fort esbahy si ladicte dame osoit entreprendre de faire chose qui fust pour luy apporter une si grand hayne de tous les siens ; & aussy que ledict empereur vouldist ainisy hazarder la personne de son filz pour venir en ce pays , où les subjectz d'icelluy ne luy promettent rien moins que

[d] Philippe II.

de le faire mourir avant qu'ilz le puissent comporter pour leur roy. [e]

Et sur ce propos n'oubliera ledict Hogius de dire que j'escripvois à sa maiesté comme ceste royne, apres qu'elle eust longuement différé d'oyr la requeste de son parlement sur le fait dudit mariaige, finalement les avoit envoyez querir sur la fin de la semaine dont je luy faisois ladicte despesche, & les surprit de telle sorte que les principaux d'iceulx qui luy debvoient parler ne s'y trouverent, ny pareillement la requeste en laquelle estoit discouru par plusieurs articles les dangiers qui luy pouvoient advenir, & à tous ceulx de son royaume, espousant ung estrangier; & au contraire le bien qui luy succederait, prenant urg de son pays, & que la responce de ladicte dame avoit esté qu'elle tenoit de dieu la couronne de son royaume, & qu'en luy seul esperoit se cont'eiller de chose si importante, & qu'elle n'avoit encores prins aucune resolution de se marier; mais puisqu'ilz luy desclairoient estre le bien de cedit royaume, qu'elle y penseroit. Les asseurant qu'en se mariant, elle ne prendroit personnaige qui ne fust pour leur estre aussi utile & plus que nul aultre qu'ilz pourroient desirer eulx mesmes, y voulant bien penser, comme estant celle qui avoit le principal interest de cest affaire, dont les susdictz du parlement ne demeurerent guieres

[e] Apres que ce prince eût épousé la Reine, les Anglois ne voulurent jamais consentir qu'il fût couronné.

contans ne satisfaiēt, pour n'estre aulcunement esclaireis de ce qu'ilz desiroient sçavoir.

Aussy j'advertissois le roy que quant à la desclairation de madame Elizabeth [f], dont j'avois par cy-devant escript à sa majesté, il n'y avoit esté despuis rien touſché, mais ſeulement ſondé par aulcuns ſi cela ſe pourroit faire, & par ainſy les choſes demeu- roient en l'eſtat que ſa majesté les deſiroit, ne s'eſtant plus traitté en ce parlement (lors de madite deſpeſche dudict 24) que de cho- ſes politiques pour ce royaume, meſme pour remettre en quelques articles particu- liers aucunes peynes que l'on avoit au com- mencement & generallement oſtées, eſtant icelluy, ainſy que l'on diſoit de ceſte heure là, preſt d'eſtre terminé dans ſept ou huit jours enſuyvans, & que bientoſt apres ceſte- dicte royne ſe devoit retirer à Hampton- court.

Au ſurplus, je fezois entendre au roy que j'avois trouvé ladiſte dame le jour de ma derniere auſſiance, fort envieillie & uſée deſpuis l'aultrefois que je l'avois veue, de ſorte qu'il y avoit, comme il m'a ſem- blé, peu d'eſperance qu'elle puiſſe porter en- fans, ou que venant à ce point, le pre- mier ne fuſt pour la faire mourir; qui eſt une choſe que les Anglois conſiderent bien, & qui eſt cauſe de leur faire plus hayr &

[f] Fille de Henry VIII & d'Anne de Boulen, que la reine ſa ſœur tenta dans ce parlement de faire déclarer bâtarde, pour l'exclurre de la ſuc- ceſſion à la couronne.

craindre veoir icy commander ung Espagnol.

Dadvantaige je l'advertissois comme le cardinal Polus seroit fort necessaire par-deça [g], tant pour le bien des affaires du roy, & de ladicte dame, que pour le repos & bien commung de tous ces deulx royaulmes; en l'assurant que oultre ce qu'il y est bien requis, aussy y est il plus demandé que je n'eusse jamais pensé, le desirans lors, comme encores maintenant, tant les protestants que catholiques; aussy que l'ung de ses neveux, nommé d'Estafort, estoit arrivé en ce lieu quatre jours avant ladicte despesche pour veoir ses parens, n'ayant aucune charge de procurer ny parler de la venue de sondict oncle par-deça, comme j'avois entendu; qui me faisoit croire que s'il ne s'y aydoit dadvantaige, ou aucuns de ses amys pour luy, je ne congnoissois personne aupres de ceste royne pour solliciter de le faire passer en ce pays.

Aussy je donnois advis au roy comme le jour de ma derniere audience de ceste royne, j'avois veu Courtenay [h] parmy les seigneurs de ce conseil, tant à la table qu'ailleurs si esloigné & deffavorisé, que je ne faisois doubte qu'il ne fust en grand crainte

[g] L'empereur le retenoit en Allemagne, de peur qu'il ne traversât la négociation du mariage de son fils avec la reine d'Angleterre.

[a] Jeune seigneur pour lequel la reine avoit senti quelque inclination, mais qui avoit ruiné ces favorables dispositions par son attachement public pour la princesse Elisabeth.

de sa teste , ou pour le moins de sa liberté , estant toutesfois resolu (comme l'on me dict alors) d'attendre ce que fera ceste royne , estimant qu'elle pourra changer d'opinion quand elle verra son peuple estre si obstiné contre son intention ; n'oubliant cependant d'entretenir tousjours ses amys pour s'en prevaloir en ce qu'il voudra entreprendre par cy-apres , dont il est à croire qu'il trouvera nombre infiny .

Et quant à ce que j'escripvois au roy par mes autres lettres du dernier jour dud. mois, je luy donnois advis que le mariaige de ceste royne avecques le prince d'Espagne se tenoit icy pour conclud ; ce que j'aïseurois & confirmois à sa majesté , comme encore je fais par ce présent memoire , en estant lors & maintenant encores plus le bruiet si commun , & en parloit on si ouvertement, tant en ceste court , enrade , que autres lieux publicqs de ceste ville, que je tenois la chose pour arrestée entre l'empereur & ceste dite royne , & estimois qu'il ne restaît plus , sinon de persuader à ceste noblesse , & par expres aux grans , de le trouver bon ; à quoy je cuydois que ladicte dame mettroit peyne de les gagner tous les uns apres les autres, ou pour le moins, une bonne partie ; & ce qui me le faisoit conjecturer , estoit qu'elle a pardonné aux duc & duchesse de Suffolck , leur remettant & donnant l'amende , en quoy ilz estoient condampnez , & faisant grace à madame Jehanne leur fille [i] & aïseurois

[i] Jeanne Gray qui avoit été proclamée reine par la faction du duc de Northumberland.

d'avantage au roy que ladicte royne avoit prins telle auldace & gravité depuis la conclusion, que je pensois estre faicte de cedit mariaige, mesme quand elle a veu les choses en ce parlement resolues selon sa devotion, que lors, comme encore de present, elle commandoit avecques plus grande assurance & autorité qu'elle n'avoit faict par cy-devant, faisant si peu d'estime de madame Elizabeth sa sœur, qu'elle souloit tousjours tenir par la main aux grandes assemblées, avecques honneur & bon visaige, que quelquefois la faisoit aller apres [k] la comtesse de Lenox, que l'on appelle icy madame Marguerite, & madame Françoisse, qui est la susdicte duchesse de Suffolck, avec telle defaveur qu'il n'y avoit nulle dame en ladicte court qui osast entreprendre de l'aller veoir en sa chambre, ny de parler à elle sans le sceu de ladicte royne; si est-ce toutesfois qu'icelle dame sa sœur s'en estoit si peu esronnée que journellement elle avoit eu tous les jeunes gentilzhommes de la court qui l'alloient visiter, & lesquelz elle mettoit peyne d'entretenir, estimant (comme j'entendois) s'en prevaloir dans bien peu de temps pour l'esperance qu'elle avoit d'aller de brief en sa maison, où elle a par cy devant demouré; mais je faisois doubte que telle licence luy fust permise, sinon avecques condition qu'il y eust gens en sa compagnie qui eussent ordinairement l'œil sur elle, & possible une

[k] Pour lui faire sentir qu'elle ne la reconnoissoit que pour fille naturelle de son père.

grosse garde qui lui seroit pour cest effect donnée.

Oultre ce , ledict Hogius dira au roy comme j'escripvois à sa majesté que ceste royne commençoit à gratifier & contenter le plus qu'il luy estoit possible , tous ses gens de guerre , mesme ceulx dont elle peult tirer quelques services , & que je ne pensois pas pourtant qu'elle peust tant faire de s'en pouvoir asseurer ; voyant tant de malcontentements pour le faict de la religion , & encores plus pour le propos qui court publiquement de ce mariaige , lequel , protestants & catholicques ne comporteroient jamais comme ilz disent. Aussi que je pensois bien que s'ilz entendoient que le roy fust armé en mer pour empescher le passage de cedit prince allant en Flandres , comme ilz font courre le bruiet , que cela ne fust cause de faire ce peuple , sans comparaison , plus disposé à s'esmouvoir , & qu'ilz ne fussent pour eulx-mesmes troubler leur propre royne & faire chose contre l'intention d'icelle , à quoy madame Elizabeth & Courtenay seroient instruments bien propres ; mais qu'il estoit aussi à craindre que la jeunesse & peu d'experiance dudit de Courtenay ne fust pour passer en dissimulation ces choses avecques telle timidité & crainte , qu'il se laisseroit plustost prandre que de rien excuter comme faisoient ordinairement les Anglois qui ne savent jamais fuyr leur malheur , ny prevenir le peril de leur vie.

Semblablement par icelle despesche , j'escripvois au roy qu'il luy plust adviser si une mort ou miserable captivité de ce jeune

homme ne seroit point prejudiciable au bien de ses affaires, & s'il n'eust pas esté meilleur de le faire advertir de se retirer en quelque lieu hors de ce royaume, tel qu'il plairoit à sa majesté m'escripre, si aultrement il ne voyoit aucun moyen de rien executer par-deça en sa faveur, estant, comme l'on estimoit, ce personnaige pour avoir beaulcoup de part en ce royaume, & possible pour valloir sa présence deux mil hommes pour le bien du service du roy & de celluy de la royne d'Ecosse sa fille, voyant ainsy comme il sembloit, luy estre preparée ceste couronne par le dire mesme de beaulcoup d'Anglois, & qui le desiroient ainsy.

Avecques ce j'advertissois sa majesté comme les ungs tenoient par-deça que l'empereur debvoit faire venir icy ledict prince d'Espaigne avecques dix mil hommes de pied de sa nation, & que pour sa plus grande seurété, il continueroit tousjours son navigaige, sans se voulloir aucunement mettre en terre jusqu'à ce qu'il fust à la tour de Londres, où le recepyroit ceste royne. Oultre ce aultres disent que, sans faire si grand preparatif, il viendroît encores plustost que l'on ne pensoit avecques petit esquipaige pour plus aysément faire son voyaige & prevenir ceulx qui le voudroient empêcher.

N'obmettra aussy ledict Hogius de dire au roi comme de jour à aultre j'attendois le passage de M. d'Oysel, qui est, comme j'avois par cy-devant escript au roy, fort necessaire en Escosse pour la prosperité de ses affaires, & à ce propos luy escripvois que Thymotée Camodey qui tient le compte de la solde

des soldatz du roy audict pays , passant par icy avoit été contrainct d'attendre & demourer en ce lieu quatre ou cinq jours , pour avoir commission de chevaulx de poste, ainſy que l'on a accouſtumé par deçà , afin d'aller en plus grande diligence & ſeureté , pour le refus qui luy en fuſt faiſt par les ſieurs de ce conſeil , tant ilz ont jalouſie de ce paſſage ; toutefois il vint ſi à propoz pour luy , que ayant le dimanche xxvj dudit mois leſdicts ſieurs à diſner en mon logeis , où s'y eſtoyent trouvez les comtes d'Arondel , de Bedford , millord Paget , Oardon , Soudouel & pluſieurs aultres ſeigneurs , quaſi tous Imperiaux , je les avois priez de ladiſte commission & paſſeport , ce qu'ilz m'avoient accordé avecques grande difficulté , m'ayant dict qu'ilz avoient arreſtez & eſtoient deliberez de rompre la broche & n'en plus donner par cy après tant aux François que aultres , meſmement à ceulx qui iroient audict Eſcoſſe ; neantmoingz , que je les avois priez derechef avant que conclurre choſe de telle deſſaveur , me vouloir ouyr à la premiere audience que j'aurois de la royne leur maſtreſſe , pour leur debatre en cela l'intereſt des ſubjectz du roy , ſuyvant la paix & bonne amitié qui eſt entre leurs deux majeſtez , & que cependant ilz ne fiſſent difficulté d'en bailler à ceulx qui iroient audict pays pour ſon ſervice. Ce que j'eſtimois eſtre tres difficile d'obtenir d'eux , attendu leur mauvaſe volonté pour le ſoubçon qu'ilz ont de ce couſté là.

A celle deſpeſche du premier décembre 1553 , ledict Hogius fera entendre au roy ,

que par icelle j'advertissois sa majesté comme ledict jour un libraire François, qui se tienct icy de long-temps, ayant beaulcoup d'intelligence au logeis de l'ambassadeur de l'empereur, m'estoit venu advertir que pour certain le prince d'Espaigne debvoit arriver en ce lieu environ Noël, & que ceste royne avoit donné charge à ung brodeur de faire secrettement & en extrefme dilligence ung daiz & ung list aux armoiries & devises d'Espaigne & d'Angleterre : aussy que d'autres m'ont dict desuis que ledict prince, avant que partir d'Espaigne, attendroit 25 ou 30 navires Flamans que l'empereur luy veult envoyer pour l'accompagner; qui estoient deux differentz advis, qui s'accordoient toutesfois à ceulx que j'avois eu aulparavant, que icelluy prince seroit bientost par deçà, ce que j'estimois qu'il ne pourroit si subtilement executer, que le roy n'en eust plusieurs advertissemens par le roy de Navarre ou par le comte du Lude & autres de ses serviteurs qui sont pres de la frontiere d'Espaigne.

Davantaige dira ledict Hogius au roy, comme en faisant madicte derniere despesche le millord Paget m'estoit venu veoir, disant que pour ce que le dimanche aulparavant que j'eus lesdictz seigneurs du conseil à dîner, je luy avois dict, estant assis entre le comte d'Arondel & luy, que j'avois entendu deviser d'aucuns propoz qui ne sentoient rien de ce que luy-mesme m'avoit dict la premiere fois que je le veiz, sur l'entretènement de l'amitié qui est entre le roy & ceste royne sa sœur; & qu'il es-

toit venu pour entendre de moy à quelle fin tendoit ce langage, auquel, sans grand discours de paroles, j'aurois desclairé que j'estimois lorsque je luy avois dict, qu'il en eust aisé pensè l'occasion, luy ayant mis en mémoire que par les premiers propos que nous en avions eu quand j'allay premierement à 25 milles d'icy bailler la main de ceste royne, il m'avoit assuré devant & apres que j'eusse parlé a elle, que ladiète dame estoit Angloise & non Françoisse ny Imperialle, & qu'elle vouloit vivre en parfaite amitié, & icelle entretenir avecques le roy & l'empereur, sans monstrier plus d'affection ny partialité d'ung cousté que d'autre, & que maintenant il me sembloit que le langage qui ouvertement se tenoit en l'Estrade & autres lieux publics de ceste ville du mariage de ceste royne avecques le prince d'Espaigne, ne sentoit rien de cela.

A quoy ledict Paget à ce propos m'avoit fait de longues harangues, dont la résolution en avoit esté que sa maistresse estoit si grande & si riche heritiere, qu'il estoit aisé à croire qu'elle pouvoit bien estre requise de plusieurs, & qu'il ne vouloit nier que le prince d'Espaigne n'en eust fait parler, comme aussy faisoient le roy de Danemarc, l'infant de Portugal, le filz du roy des Romains & le prince de Piedmont; toutesfois qu'il n'y avoit rien de conclud, mais quant ainssy seroit que ladiète dame auroit dévotion d'entendre audict prince d'espaigne, qu'il ne seroit pourtant à craindre par là qu'elle se voulsist aliener de l'amitié

du roy, & qu'il estoit si bien asseuré d'icelle dame, qu'elle ne feroit jamais chose qui contrevinst à l'entretènement de la paix & bonne volonté qu'elle desire continuer avecques sa majesté.

Sur lequel langage je luy avois replicqué que je l'estimois personnaige de trop bon jugement pour ne penser que ladicte dame estant mariée avecques ledict prince d'Espagne ne fust pour suivre & entierement s'accommoder aux affections de son mary, quand elle l'auroit espousée; & qu'estant l'inimitié telle, comme chascun sçait, de l'empereur & son filz envers le roy, qu'il ne se pouvoit aultrement esperer, sinon qu'ilz tendroient à la faire desclairer avecques eulx, & executer tout le pis qu'ilz pourroient contre le bien de ses affaires, dont je m'asseurois qu'il auroit ung merueilleux regret, pour se veoir sitost deceu de ceste parfaicte & sincere amitié qui estoit ainsy promise & si souvent asseurée entre leurs deux majestez, & que je ne pouvois encores croire que telles choses deussent advenir avecques si contraires promesses, & outre que je m'asseurois aussy que le roy le pourroit encores moins estimer quand on l'en advertiroit.

De facon qu'ayant esté le discours d'entre ledict paget & moy d'environ une heure & demye, la conclusion en auroit esté telle de luy, que la royne sa maistresse estoit fort marrie d'avoir entrepris d'accorder le roy avecques l'empereur, & que, sur les premiers propos que son ambassadeur en avoit venus à sa majesté, apres en avoir premie-

rent parl    M. le cardinal de Tournon , & depuis    M. le cardinal de Lorraine , le roy luy auroit fait responce en quelques termes generaulx , par où il luy sembla n'avoir aucune volonté au bien de la paix ; & que me monstrant ledict Paget ung de ses doigts , m'avoit dict par deulx fois qu'il le voudroit avoir perdu & que le roy eust tenu langage de plus grande demonstration de la desirer & recepvoir de bonne affection de la part d'icelle dame. Tellement qu'il m'avoit semblé par le parler dudit Paget , qu'elle s'en deust tenir comme offens  e , de tant mesmement qu'il m'asseuroit que ledict empereur y vouloit tres volontiers entendre. A quoy je respondis que je pensois que l'ambassadeur de sa majesté pres le roy , avoit possible failly    bien entendre l'intention de sa majesté , ou son secretaire    l'escripre ; & qu'il s'en falloit tant que le roy eust jamais usé de tel langage , que au contraire il m'avoit respondu & commandé , (sur ce que j'en avois auparavant escript    sa majesté d'ung semblable propos que m'en avoit tenu M. d'Ouynchestre son chancelier) , de dire    ladicte dame &    tous les seigneurs de son conseil , si on me parloit de ceste paix , que luy seroit le maniement d'icelle plus agreable de la part de ladicte dame , & la recepvroit de meilleur cueur que de nul aultre prince & princesse qui fust au monde. Ce que j'avois dict auxdicts sieurs du conseil , quand ilz m'en arguerent le dernier jour que ladicte royne me donna audience.

Aussy dira ledict Hogius que sur iceulx
N vj

propoz ledict Pager m'aueroit dict qu'il n'en auoit jamais ouy parler, & qu'il n'y estoit lors present quand je le dis auxdicts seurs. Toutesfois qu'il m'auoit lors desclairé estre fort ayse d'entendre que le roy eust aultre intention au bien de ladicte paix qu'il ne pensoit, pour l'honneur, comme il me dist, que sa maistresse auroit de faire ung si grand bien, & qui importe tant à toute la chrestienté. Avec ce m'assura que ladicte dame sa maistresse en escriroit de brief à son ambassadeur estant pres du roy, qui me faisoit croire que sa majesté en ouyroit bientoist parler, & que j'estimois, selon le peu de jugement que je puis auoir, qu'il ne se pouvoit maintenant presenter meilleure occasion ny plus à propoz pour faire differer pour quelque temps le voyage dudit prince d'Espagne que sur l'intelligence de ladicte paix, si le roy monstroit ou feignoit y auoir grande affection, & que cependant il se pourroit offrir nouveau moyen pour rompre le coup de cedit mariaige. A quoy la presence du cardinal Polus seroit fort utile s'il pouvoit bientoist passer par deça, comme aussy eust peu estre quelque remue-ment par le roy de Navarre en son royaume, & que j'estimois que ceste royne voudroit grandement achepter une telle occasion pour plus facilliter son entreprinse, & que je pensois aussy ledict Pager n'en auoir moins de volonté que sa maistresse, (comme assez il m'auoit esté ayse congnoistre) pour la peur qu'il a de quelque eslevation de peuple, se tenant bien pour assuré qu'il seroit des premiers visitez.

Ne faudra aussy à dire lediët Hogius, comme j'escripvois au roy, que j'avois veu lediët Paget tellement estonné, parlant de la commodité & incommodité de cediët mariaige, que je cuydois qu'il eust voullu estre la chose à recommencer; qui me faisoit croire que si je luy eussè tenu propos semblable du commencement, comme j'en avois eu bonne envie, en luy présentant par mesme moyen quelque chose comme de moy-mesme de la part du Roy, ainsy que je m'asseurois qu'on n'avoit failly de celle de l'empereur, j'estimois que le tout fust allé en fumée, & qu'il eust mis chose de si grand poids en plus grande consideration, comme avoit faict ce chancellier qui a tenu bien longuement son oppinion contraire; à quoy possible le langaige que je luy avois tenu des le commencement que je descouvris la pratique, n'y avoit de rien nuist.

Encore dira lediët Hogius au roy, que lediët Paget saignant, comme j'estimois, qu'il n'y eust rien de conclud en cediët mariaige, pour cuyder m'amuser en ses parolles, m'avoit parlé quelz princes il y avoit à marier en France, auquel entr'autres je luy avois nommé le prince de Ferrare, MM. d'Anguyen & de Nemours; & que apres passa si avant lediët Paget, qu'il me demanda l'aage du susdiët prince de Ferrare, que je luy aurois faict de vingt-huict ans & plus, & qu'il m'avoit sceu fort bien contredire.

J'avertissois par mesme moyen sa majesté comme j'avois eu advis venant de Bruxelles du 28 du passé, que le comte d'Aigue-

mont, les sieurs de Lalain, de Corrieres & de Nigry, Chancellier de l'Ordre de la Toison, venoient tous quatre en ce lieu de la part de l'empereur pour raison dudit mariage de son filz avecques ceste royne. Par où, si ainsy estoit, s'ensuivroit que toutes les choses seroient solempnellement accordées, ladicte dame fiancée & possible espousée en la propre personne dudit Prince qui pourroit de l'autre cousté venir plustost que l'on ne penseroit.

Ledit Hogius ne fauldra faire entendre au roy le grand nombre d'Espaignols & Flamans qui vont & viennent de Flandres en Espagne, qui tous passent par icy, s'embarquants à & qu'il seroit fort à propos faire tenir tous navires équippez en guerre, & qui vont souvent à la mer pour leur plaisir, avec quelques navires du roy, leur faire tenir la route de Pleimuth & de Cornouailles, droict à Bilhebault & autres lieux de la coste d'Espagne, tant pour surprendre ceulx qui de jour à autre ne font que passer par icy, allant & venant de Flandres en Espagne, que pour donner telle crainte à l'ennemy passant par-là, que le navigaige leur fust du tout ousté, ou que pour le moins y fussent contrainctz le faire en plus grande crainte & telle extrefme despence, qui seroit de tant plus traverser & retarder toutes les entreprinſes qu'ilz ont par-deça, & fauldroit à ceste fin mander à Saint Jehan de Lus, à la Rocheille & en Bretagne, de faire le semblable.

L'on dit que monſ. du Boff. & de Beuvres doibvent. . .

M. DE NOAILLES au ROY.

6 décembre 1553.

*L'empereur envoie quatre ambassadeurs
en Angleterre pour négocier le ma-
riage du prince son fils.*

SIRE, pour ce que l'on fait par-deça grand
bruiet d'un destrouffement de lettres qui a esté
faict à ung chevalcheur Portugais, entre
Calais & Boulongne, par aulcuns gens de
guerre de vos ordonnances, dont les An-
glois sont fort marris, & par exprez le mil-
lord Guillaume debitis de Calais, je suis en
payne que trois despeschés que j'ay faictes à
vostre majesté des 24. dernier du passé, & pre-
mier de ce présent mois, ne soyent pour cest
effect retardées & possible perdues. Qui a esté
cause, estant en ce doute, que j'ay despes-
ché pour ceste occasion Hogius preient pour-
teur, que vous, sire, congnoissez, avec-
ques ung mémoire contenant le subiect de
ce que je vous escripvois par icelles, & aussy
pour vous faire entendre, sire, suivant ce
que je vous avois escript du premier jour de
cedict mois, comme le comte d'Aiguemont
(a), les sieurs de Lalain (b), de Corrieres
(c) & de Nigry chancelier de l'Ordre de la

[a] L'amoral, que le duc d'Albe immola depuis à
la politique toute cruelle de Philippe II.

[b] Gouverneur de Valenciennes & du Hainault.

[c] Montmorency.

Toison, sont deleguez de la part de l'empereur pour venir icy traicter & passer avecques sollemnité le mariaige de ceste royne & du Prince d'Espaigne, & doibvent arriver bientost accompagnez d'une grande & honorable noblesse, avec lesquels doibvent venir (ainsy que l'on m'a dict) le prince d'Orange (d). Bien m'a l'on asseuré que le grand escuyer M. du Bessur [e] & M. de Beuvres viendront aussty avecques eulx ou tost apres, pour, incontinant au partir d'icy, aller diligemment en Espaigne querir ledict prince, ou je vous puis dire, selon que je vous escripts par ledict mémoire, que despuis ung mois en ça, l'on ne faict qu'aller & venir d'un pays en aultre, d'Espaigne en Flandres, passant tousjours en ce pays, & tenant la route de Cornuailles venant d'Espaigne. Et me semble, sire, qu'il seroit fort à propos de rendre ce navigaige plus difficile pour eulx, faisant aller tant de navires cour-faires de Bretagne & Normandie, qui vont en mer pour leur plaisir sur ladicte route & costes d'Espaigne pour tenir tousjours de tant plus en crainte ledict passaige, & possible s'y pourroit faire telle prinse qui en vaudroit bien la peyne, parce qu'il y passe ordinairement de grands personnaiges; au surplus, sire, j'ay donné charge audict Hogius, sçavoir si vostre majesté auroit agréable, voyant la conclusion dudict mariaige presse à estre bientost terminée, que l'on presen-

[d] Guillaume de Nassau, fondateur de la république de Hollande.

[e] Jean Biennin.

raist à Paget, qui a esté cause de la pratique d'icelluy, avant que l'exécution s'en ensuivist, une bonne somme d'argent tant pour luy que aucuns aultres de ses amys qu'il nommeroit, pour trouver moyen de le faire rompre & du tout dissouldre; & si aussy vous auriez agreable, sire, que M. d'Oysel passant par icy & moy, en remonstrassions quelque chose aux seigneurs de ce conseil, desquelz il se peult croire qu'il y y en a bon nombre qui ne demandent que bon subject pour contredire une chose si pernicieuse & dommageable à ce Royaulme, comme est ledict mariage, pour lequel empescher, ilz ne pourroient trouver pour le present si bon argument que ledict sieur d'Oysel & moy leur pourrions bailler, & en suyvant vostre bon advis & commandement. bien est vray, sire, qu'il eust esté trop meilleur devant que l'esguillette fust esté si fort nouée, mesme des le commencement que la pratique fust descouverte, qu'il eust esté (comme me semble) bon d'en parler à tous lesdicts seigneurs, & passer jusques à ladicte dame qui avoit encores en ce temps là (comme je vous puis asseurer, sire, le sçachant de bon lieu) assez de devotion vers Courtenay. Sire, j'ay dict audict Hogius beaucoup de particularitez pour differer, traverser & rompre en ce qu'il sera possible, l'exécution de cedit mariage; mais je ne puis avoir que bien petite asseurance en ceulx de ceste nation, quelques choses qu'ilz promettent. Ce parlement termina hier, & aujourd'huy madame Elizabeth a eu son congé, ainsy que je vous avois, sire, par cy-

vant escript pour aller en sa maison, où l'ont accompagnée grand nombre de nobleſſe jusques à bien pres de cinq cens chevaux. L'edict cardinal Polus a envoyé depuis trois iours en ça une lettre à ceste royne, luy demandant le bien de sa veue & presence, dont il n'a encores eu responce. Je mettray peyne à le sçavoir, pour en tenir advertie vostre maieſté, laquelle j'asseure pour certain comme icelle dame a commandé de faire la garniture d'une chambre aux devises d'Espaigne & d'Angleterre, & de mesme practiquer une barque qui sera belle & dorée, avecques semblables devises.

Sire, enfin faisant ceste despesche, l'evesque de Norwiche m'a faict entendre par ung des miens, comme il s'en retournoit en Flandres de la part de ceste royne, avecques charge de renvoyer Masson & procurer la paix. J'estime que le subiect en sera prins sur les propos que Paget m'en a tenus. Vous pouvez penser, sire, s'ilz ne desireront pas là de vous amu'er, ayant grand craincte que vous dressiez quelque preparatif pour empeschier ce passaige,



LA REYNE douairiere d'Escoffe. à M. DE
NOAILLES.

7 décembre 1553.

*Conférence des commissaires Anglois &
Ecossois, au sujet des limites des deux
royaumes.*

MONSIEUR DE NOAILLES, j'ay receu les lettres que m'avez escriptes du 10 de ce mois, & vous eusse plustost fait responce, n'estoit que j'attendois tousjours le retour de nos commissaires qui sont ensemble, lesquels j'ay entendu s'accorder tres bien, dont je suis tres ayse, esperant que la bonne amitié se continuera tousjours. Mais voyant vostre longue demeure, je n'ay voulu tarder à vous faire la presente, vous remerciant de la bonne dilligence que faictes de me faire entendre de toutes vos nouvelles. Quant au mariaige de vostre royne, je ne puis penser que le pays ne soit fort mal content si elle se marie hors d'icelluy, & il en fauldra veoir la fin. Dadvantaige il a couru un bruiet par-deça qu'elle vouloit envoyer le nouveau Marquis [a] devers l'empereur; mais il sera un grand sot s'il y va, car c'est pour se defaire de luy pour ce qu'il a droict [b] à la

[a] Plutôt comme otage que comme envoyé.

[b] Son droit étoit fort éloigné, mais il étoit redoutable par l'affection du peuple.

couronne. J'estime que M. d'Oysel s'en ira bien-tost auprès de vous, & deviserez de toutes choses amplement; cependant je vous veux bien advertir que les commissaires que nostre gouverneur [c] a envoyez pour desmesurer les affaires de nos frontieres, s'accordent bien, mais je trouve leur demeure trop longue, qui me faict avoir doubte de quelque pratique [d], où je feray dilligence d'en sçavoir la vérité; vous priant faire le semblable de vostre costé, pour veoir si en pourrez entendre quelque chose. Entr'autes articles que les commissaires d'Angleterre ont mis en avant, ilz ont demandé la division de quelque terre, qu'ilz disent être débatable. A quoy avons respondu qu'il falloit entendre l'intention du roy là dessus, & depuis n'en ont parlé. Ilz ont pareillement faict instance que nos gens faisoient des courses en Hirlande, en nous en demandant la raison, ce que jamais ne se fait, mais nous leur avons respondu que s'ilz les trouvent qu'ilz les punissent, car nous n'en avons nulle congnoissance, & croy qu'ilz se doubtent de moy en cest article, pour ce qu'autes fois j'ay eu intelligence avec lesdits Hirlandois, encores qu'ilz ne m'ayent point nommée. Sitost que j'auray descouvert tout leur accord, s'il y a rien de nouveau, je vous en advertiray incontinent, vous priant aussy faire le semblable; & pour ce que entendrez bien amplement le vouldoir du roy sur ce qu'il

[c] Hamilton.

[d] Pour empêcher le régent de se démettre de l'administration de l'état.

veult estre fait des affaires de par deçà par le sieur d'Oysel. Je ne vous en diray d'avantage, vous assurant que là où me voudrez employer, me trouverez preste à vous faire plaisir. De l'Islebourg ce 7 de décembre 1553.

Monsieur de Noailles, je n'ay voulu oublier vous dire que le comte Bothuel [e] est de retour par deçà, par la pratique de l'archevesque de Saint André [f]. Je ne sçay si vous avez point entendu comme j'ay iceu qu'il dict que vous avez escript au roy en sa faveur, & qu'il sçavoit son intention. Ce que je ne croiray, estimant que vous m'en eussiez escript quelque chose; & d'avantage, que luy eussiez conseillé de s'adresser par deçà à ceulx qui sont pour le service dudit seigneur & non à aultres: je vous prie me mander ce que congnoissez de sondict parlement. Nostres commissaires arriverent hier, & n'ay laissé vous despescher la presente par ceste voye mesme, pour veoir s'ilz la vous feroient tenir. Dans deulx jours je despescheray ung gentilhomme par lequel je vous enverray la semblable avecques ce que j'entendray de la négociation desdicts commissaires. Aussi, monsieur de Noailles, je veulx bien vous advertir & ramentevoir de prendre garde de vostre part a la seureté du passaige du sieur d'Oysel, comme nous ferons de la nostre. Ainsi signé la bien vostre, Marie.

[e] Celui qui fit périr depuis milord Darlay, mari de Marie Stuart.

[f] Bâtard de la maison d'Hamilton. Il fut pendu pendant les guerres civiles de ce royaume.

M. DE NOAILLES à LA ROYNE d'Escoſſe.

12 décembre 1553.

Prise de Verceil en Italie. Mort funeste de Mustapha , fils aîné de Soliman II.

MADAME, j'ay pensé de vous faire ce mot de lettre en attendant la venue de M. d'Oysel, duquel je me commence à esbahyr de sa longue demeure. Ne faisant toutesfois doubte que le peu d'esperance qu'il a de retourner de long temps en sa maison , ne le fasse demourer dadvantaige. Sirost qu'il sera arrivé icy, j'espere que vous, madame, aurez des nouvelles du roy & des siennes ; & cependant vous diray comme ledict seigneur roy est tousjours à Fontainebleau pour passer son hyver, ainsy qu'il me fust escript du 24 du mois passé, & y devoit arriver M. le connestable cejourdhui 12 de ce mois, & tous Mrs. vos freres [a] en bonne sancté & disposition. Au demourant, madame, je vous diray que hier vindrent nouvelles d'Anvers & de Venize, comme la ville de Verseilh en Piedmont a demouré deulx jours & quatre nuicts en l'obeissance du roy, par le moyen de deulx mil cinq cens hommes des nostres qui la surprindrent ; mais le malheur fust tel qu'ilz ne

[a] Elle en avoit six tous sortis de Claude de Lorraine & d'Antoinette de Bourbon.

peurent en si peu de temps estre maistres du chasteau , avecques ce que les Imperiaux secoururent la ville de telle sorte , que les nostres furent contraincts , apres l'avoir saccagée & pillée , de se retirer. Dadvantaige par mesme advis , l'on mande que le grand seigneur fist estrangler en sa presence son filz aîné [b] & aultres trois ou quatre des principaulx qui estoient venus de la Natolie avecques luy pour luy baïser la main. Et ce pour quelque desobeïssance qu'il avoit trouvée en luy , & encores plus pour le desir qu'il a de faire tumber son empire à ung aultre plus jeune en faveur de la mere d'icelluy qui a grande auctorité aupres du pere. Du 12 decembre 1553.

[b] Trompé & séduit par Roxelane sa femme & par Rustan son premier visir , qui vouloient faire régner Sélim.

M. DE NOAILLES AU ROY.

14 decembre 1553.

La reine d'Angleterre est obsédée par l'ambassadeur de l'empereur , qui lui sert de ministre & de conseil.

SIRE , vous ayant faict despuis le partement de la Marque duquel je ne sçay nouvelles , plusieurs despeschés pour vous tenir adverty comme toutes choses se passent de deça , & despuis par Hogius que j'ay envoyé aussy

expressement vers vostre majesté des le 6 jour de ce present mois , pour plus particuliere-
ment & par le menu , vous faire toucher au
doigt l'affection de ceste royne pour l'effect
de son mariaige. Je vous diray maintenant,
sire , que ladicte dame l'a telle & si extres-
me , qu'elle en oublie toutes aultres choses
pour venir au but de l'exécution d'icelluy ,
estant si fort possédée , non seulement de
l'empereur , mais encores de son ambassa-
deur qui est icy , qu'il n'est presque journée
qu'il n'aille en la chambre de ladicte dame
seul , luy parler une ou deulx heures ; & en-
cores oultre qu'il y ait esté le soir ou le ma-
tin , il ne laisse quelquefois de luy envoyer
lettres : par où il est à croire , sire , qu'elle
suit entièrement tous les advis qui luy sont
donnez de la part dudit empereur , & qu'elle
se peut juger plus Imperiale ou Espaignolle
qu'Angloise , faisant faire ung grand prepa-
ratif pour recepvoir le comte d'Aiguemont
& aultres seigneurs qui doibvent venir vers
elle , ainsi que je vous ay , sire , par cy-de-
vant escript , & ne faict doubte que le par-
don qu'elle a faict aux duc , duchesse de Suf-
folk & leur fille , ne soit venu par le moyen
dudit empereur , & de mesme la continua-
tion des pensions & estats qui ont esté par pa-
tentes baillées à une grande partie de ceste
noblesse par les feuz roys , pere & frere de
ceste royne. Ce qu'elle avoit desclairé avant
la conclusion de cedit mariaige voulloir du
tout abolir & supprimer. Aussi est à estimer,
sire , que la bonne chiere qu'elle a faict à sa
sœur Elizabeth au partir de ceste ville pour
aller en sa maison , n'ait esté conseillée par
ledit

ledict ambassadeur qui luy fust presenter, avant son partement, les recommandations de l'empereur son maistre, & pense qu'il soit passé si avant que d' luy parler de quelque mariaige [a] pour elle, luy ayant esté fait par la royne sa sœur, présent de deulx garnitures de grosses perles fort belles & riches. Si est ce, sire, que l'absence de ladicte dame a mis les Imperiaux qui sont icy, & par expres Arondel & Paget, en tel soubçon & jalousie, qu'ilz sont continuellement en extresme peur; qu'elle estant là, ne soit pour susciter quelque chose à leur desadvantage; & à ce propos je ne veulx oublier vous dire, sire, comme il y a bien quatre jours que j'ay esté adverty que cest ambassadeur usant de ses faussetez accoustumées, fait plainte à ceste royne, quelques jours devant le partement de ladicte dame, comme il avoit sçeu pour certain que j'estois allé par trois ou quatre fois de nuict en sa chambre pour la praticquer, suivant vostre intention, de quelque mariaige pour elle, dont s'ensuivit que ledict comte d'Arondel & Paget luy en allerent parler & tenir beaucoup de langaige avecques grands admonestemens & conjurations. Mais estant ceste imposture si mal fondée & si peu vraysemblable, lad. dame Elizabeth s'en deschargea fort à son aise à ladicte royne; & au partir luy pria pour resolution de n'adjouster jamais foy à telz & semblables propos qui seroient

[a] Au sujet de Philibert Emanuel, prince de Piémont.

tenus à son desadvantaige, sans estre ouye, & en fust le departement avecques le contentement de toutes les deulx sœurs. Toutesfois je vous laisse à penser, sire, si ladicte dame Elizabeth est en peyne d'estre de si pres esclairée; ce qui n'est faict sans quelque raison, car je vous puis asseurer, sire, qu'elle desire fort de se mettre hors de tutelle; & à ce que j'entends, il ne tiendra que au mil-lord de Courtenay qu'il ne l'espouse & qu'elle ne le suive jusques au pays de Dampchier & Cornuailles, où il se peut croire que s'ilz y estoient assemblez, ilz seroient pour avoir une bonne part à ceste couronne, & auroient l'empereur & le prince d'Espaigne assez à faire à desmesler ceste fusée. Mais le malheur est tel que ledict de Courtenay est en si grande crainte & tellement intimidé qu'il n'ose rien entreprendre. Joint qu'il s'est descouvert quelques espies qui estoient bien pres de sa personne, & craignent ses amis qu'il n'y enaye encores d'autres qui ne sont que avoir l'œil à ce qu'il faict. Si ne laissent pour cela aucuns que je sçay de luy donner couraige & tout l'advís qu'ilz peuvent pour executer quelque chose à son advantaige, & ne veois moyen qui soit pour l'empeschier, sinon la faulte de cueur & peu de conduicte de ce jeune homme qui est devenu ainſy craintif depuis sa deſſaveur.

Sire, vous aurez peu veoir par ung double de lettre que j'ay baillé audict Hogius, comme le 5 de cedit mois, ceste royne envoya du matin vers le susdict ambassadeur, ung sien varlet de chambre pour luy dire que Pager iroit dîner avecques luy, & porta

par mesme moyen une lettre du cardinal Polus qui la recherchoit de venir en ce pays. Vous pouvez par là penser, sire, quelle esperance on peult avoir de son passage, puisqu'il est venu sur la volonté dudit empereur. Toutesfois je ne doute point que avecques le temps (si ledict empereur conduict ledict mariaige) il ne soit pour l'y faire venir, & pour voulloir encores par le moyen dudit cardinal gratifier & obliger le pape de l'obeissance à sa sainteté de l'eglise de ce royaume, & d'en tirer comme il faict de toutes choses pour ses commodités, proffit & visée. Et semble à la vérité, sire, de tant que l'on n'a point voulu parler à ce Parlement de ceste obeissance, que ledict empereur ayt esté cause de ce retardement, pour l'appliquer par cy-apres au bien de ses affaires.

Sire, millord Wenvorth [b], l'ung du conseil de ceste royne, est party pour aller estre debytis de Calais, & doibt revenir millord Guillaume [c] avecques les susdicts sieurs d'Aiguemont & aultres, comme admiral; le sieur de Chefnay, que l'on appelle millord Wardon [d] les doibt attendre à Douvres pour les conduire; & pareillement millord Goban les attendra un peu plus en ça pour les festoyer en sa maison. Le sieur Wynther (à qui vous, sire, avez faict tant de faveurs & bon traictement pour son na-

[b] Ce fut ce milord qui la rendit au duc de Guyse en 1557.

[c] Howard.

[d] Garde des cinq Ports.

vire déprédé), s'en va avecques quatre grandz vaisseaulx au devant d'eulx. Et vous puis dire, sire, que les mariniers de cest esquipage y vont à grand regret, & disent qu'ilz voudroient que les vôtres les vinsissent assaillir en mer; & que, si ainsy estoit, ilz se tourneroient de leur cousté. Ceste royne part mardy de ce lieu, pour aller à Richemont attendre les susdicts seigneurs, vous pouvant asséurer, sire, qu'elle n'est sans crainte de ne pouvoir conduire son entreprinse, voyant la mauvaïse devotion de son peuple, laquelle n'est diminuée pour ung bruidt qui court icy d'aujourd'hui seulement, d'un grand préparatif que vous, sire, faictes en mer pour empeschier ledict passaige, qui n'est pas, comme il me semble, (encores qu'il n'en fust rien), mal à propos pour le bien de vos affaires, sire, &c.

LE ROY à M. DE NOAILLES.

14 décembre 1553.

Ce prince ordonne à son ambassadeur de demander une audience à la reine d'Angleterre, pour la faire expliquer sur la conduite qu'elle prétend tenir avec la France, si elle épouse le fils de l'empereur.

MONS DE NOAILLES, je receuz hier matin les trois lettres que m'avez escriptes des derniers du mois passé, & premier

du present, & à la mesme heure est arrivé Hogius avecques celles du 6, aulparavant la réception desquelles j'avois toutes les lettres dont elles font mention. Par où j'ay veu comme le bruiet du mariaige de la royne d'Angleterre ma bonne sœur avecques le prince d'Espaigne s'est tellement accreup par delà de jour a aultre, que pour le present non seulement les seigneurs du pays, mais aussy le commun populaire le tiennent pour resolu; & à la vérité il est bien peu aysé qu'elle en peut faire plus de demonstration que celle que j'en ay entendue par voidictes lettres. Et pour ceste cause je veulx, mons de Noailles, que vous envoyiez demander audience pour parler à ladicte dame, & luy remonstrerez comme de vous mesme, que une des choses de ce monde que j'aye la plus desirée & estimée, a esté de pouvoir establir & perpetuer une si bonne, parfaite & sincere amitié entre elle & moy, nos royaumes & pays, qu'elle se continuast non seulement à nos vies, mais aussy à nos succedeurs apres nous perpétuellement & inviolablement, m'ayant tant de fois asseuré des honnestes propos qu'elle vous a tenus, & de l'assurance qu'elle & tous ses ministres vous en ont tousjours donnée, que je n'ay jamais rien tenu si cher ne si certain; de sorte que quelques moyens & partiz que l'on m'ayt proposez & ouverts pour la troubler en son estat despuis que l'on a commencé à se doubter par delà du mariaige d'entre ledict prince d'Espaigne & elle, tant s'en fault que je y aye voulu prester l'oreille, que au contraire j'ay divertie ceulx

qui se desclairoient vouloir estre auteurs de telles entreprinſes, d'y entrer ; n'aymant moins ſon repos & de ſondict royaume que le mien propre. Auſſy eſtant prince de foy [a] & de vertu tel que je ſuis, ne voudrois je jamais faire choſe qui contrevinſt à la verité de ma parole. Et pour ce que vous voyez que aujourd'huy ledict mariaige ſe tient pour tout conclud & reſolu, encores que vous n'ayez jamais fait doubte de ſes promeſſes, ſi ne vous pouvez vous garder de penſer que eſtant mariée avecques ledict prince d'Eſpaigne, qui eſt aujourd'hui, avecques l'empereur ſon pere, le plus grand ennemy que j'aye en ce monde, elle ne ſ'accommode aux paſſions [b] de ſon mari, & ledict prince d'autre part ne cherche que de ſ'advantager dudit Royaulme à l'encontre de moy en tout ce qu'il pourra ; & pour ceſte cauſe vous avez bien voulu la ſupplier de vous deſclairer quelle eſt ſon intention là-deſſus, & comme elle entend, ſe ledict mariaige ſe traite & conſomme entre eulx, de vivre en mon endroict, afin que me donnant advis de ce que vous avez entendu, & qui ſe dict communément par delà dudit mariaige, vous puiſſiez par meſme moyen m'aſſeurer de la diſpoſition de ſa volonté envers moy, qu'elle ne continuera jamais bonne à l'endroict de prince

[a] François I diſoit qu'il aimoit mieux perdre une province que ſon honneur.

[b] Cette complaiſance lui coûta dans la ſuite Calais, & peut-être la vie, qu'elle perdit de chagrin de notre conquête.

qui avecques plus de sincerité y corresponde que je feray , & duquel l'amitié luy puisse estre plus utile pour son repoz , la conservation de sa grandeur & la tranquillité de sondict royaume , que la mienne ; y adjoustant plusieurs aultres propos que vous verrez servir pour luy faire tacitement & dextrement congnoistre que je ne suis pas petit amy , ne aussy foible ennemy ; & aussy pour fonder le plus avant que vous pourrez le fond de son affection. Vous m'advertirez incontinent du tout bien amplement & particulièrement ; & pareillement s'ilz ne sont point par delà d'armement de vaisseaulx ou aultres preparatifs de guerre , dont vous donnerez ordre de sçavoir la vérité.

Au demourant, quant au faict de la paix dont Paget vous a parlé, tant s'en fault que j'en aye tenu à leur ambassadeur le langage que ledict Paget vous a rapporté , que au contraire j'ay tousjours dict que je recevrois à tres grand plaisir que madicte bonne sœur voulüst embrasser & manier ung si bon œuvre , & que de ma part l'on me trouveroit prest à entendre à tous partiz honnestes & raisonnables ; & de cela les pourrez-vous encores asseurer toutes & quantes fois qu'ilz vous feront nouvelle ouverture de ce propos , que je pense bien que ce que led. Paget vous en a dict , ne soit pour affection qu'ilz ayent , mais plustost pour me cuyder endormir durant le passaige dudit prince d'Espagne , ne pouvant croire d'aultre part que l'ouverture que vous m'en faictes d'offrir quelques présens audict Paget & aux ministres de ladicte dame pour empeschier ledict ma-

riaige, peult servir à ceste heure d'aultre chose que de leur donner de quoy se prévaloir envers ladicte dame, pour la recommandation de leur fidelité, & pour tousjours l'aierer de moy.

Quant au destrouffement qui a esté faict du courrier Portugais, j'en suis bien marry, & ay escript au sieur de Senarpont qu'il en fasse faire si dilligente information & perquisition, qu'il sçaiche & verifie, s'il est possible, qui sont ceulx qui l'ont faict; & j'en feray faire telle punition & demonstration que chascun y prendra exemple. Mais l'on sçait assez que ce sont inconvenians si incertains qu'ilz ne se peuvent empêchier ny prévenir, estant mes frontieres pleines de gens de guerre & souvent de mes ennemis qui y courent auiy; que semblables & plus grands inconvenians sont bien advenus, non seulement en mes paquetz, mais en mes propres deniers. Voilà, mons de Noailles, tout ce que vous aurez de moy pour ceste heure; remettant le surplus sur la suffisance de la Marque present porteur, que vous croyrez de ce qu'il vous dira de ma part, comme vous feriez moy mesme. Escrip̃t à Fontainebleau le 14 jour de decembre 1553. Signé Henry; & plus bas, Bourdin.



M. DE NOAILLES au ROY.

15 décembre 1553.

*Assemblée extraordinaire des milords ,
auxquels le chancelier propose le ma-
riage de la reine avec le prince
d'Espagne.*

SIRE, je vous fis hier une despesche des-
puis laquelle j'ay pensé vous envoyer ceste-
cy avecques le double d'aucuns articles que
l'empereur & ceste royne vostre bonne sœur
ont accordez pour le mariaige qui se doit
faire d'elle avecques le prince d'Espaigne ;
lesquelz ladieste dame a voulu faire entendre
apres la fin de ce parlement [a], à une grande
partie de ceste noblesse par la bouche de son
chancelier [b], qu'il leur fit, apres avoir lon-
guement discoursu des praticques d'icelluy
mariaige ; & comme elle en estoit pressée
de beaulcoup d'endroits, remontrant qu'elle
n'en sçauroit avoir ung plus honorable &
profitable , tant pour elle, ses enfans (si
aucuns en avoit) que pour tous ses subjectz.
Mais quelque chose que ledict chancelier

[a] On sçait l'éloignement que la chambre-
basse avoit marqué pour cette alliance ; ainsi on
n'eut garde d'en faire la proposition au parle-
ment.

[b] C'étoit son ouvrage , qu'il conduisit avec
beaucoup d'habileté.

ſçeuſt dire , il n'y euſt homme en la compagnie qui reſpondiſt ung ſeul mot pour gratifier la mariée , ſinon un millord nommé Windſor , que l'on eſtime d'aſſez peu de jugement , lequel fut reſponce audict chancelier. Vous nous dictes beaulcoup de belles parolles de la part de la royne , & ſi nous faiſtes entendre d'aſſez grandes promeſſes que l'empereur & ſon filz ont intention de faire ; mais ſ'il advient qu'ilz ne les veulent tenir ainſy qu'ilz promettent , quelz pleiges & aſſurances aurez-vous d'eulx pour leur faire obſerver & entretenir. De laquelle reſponce toute la compagnie ſe mit en grande riſée , non par mocquerie , mais pour trouver la choſe ſi à propoz , de perſonnaige de qui on ne l'euſt jamais penſé.

*MINUTE de lettres de M. Anthoine
de Noailles au roy & à monſeigneur
le conneſtable , du 15 décembre
1553.*

MONSEIGNEUR , j'eſcripts preſentement au roy ſi longuement & par le menu de tout ce que je puis ſçavoir de par-deça digne de ſa majeſté , qu'il n'eſt beſoing de vous en faire redicte. Seulement vous diray que le capitaine Courtery eſt tout à ceſte heure arrivé icy de la part de M. d'Oyſel pour ſ'en aller en Eſcoſſe , qui m'a fort reſiouy. Tant par lettres que par ſa creance de la venue dudict ſieur d'Oyſel en ce lieu dans trois ou

quatre jours, bien me desplaist beaulcoup que ie n'ay peu obtenir des seigneurs du conseil de ceste royne, permission & puissance d'avoir des chevaulx de poste pour ledict de Courtery, ainſy que l'on avoit accoustumé de faire pour tous aultres, qui sera pour cy-apres le service du roy, & pour la commodité de tous ceulx qui auront à passer ce chemin ung tres grand dommaige & desplaisir & dont il se peult congnoistre quelque ſoubçon & jalousie, en quoy ceulx-ci entrent du couſté de l'Eſcole; les ayant tousjours trouvez assez durs & difficiles à reſpondre es choses où il a fallu que j'aye negocié pour ledict pays; ſi eſt ce que je ne laiſſeray ſi je puis ainſy paſſer cela, m'eſtant reſolu des la premiere audience que je pourray avoir d'en parler à ceste royne, tant pour l'intereſt du ſervice dudit ſeigneur roy, que pour luy monſtrer que je ne congnois aucunement leurs ſoubçons, me trouvant auſſy en ces difficultez, fondement de y faire, comme à la verité il n'en y a.

Sire, je vous envoie aucuns articles ſur leſquelz j'entends que l'empereur & ceste royne ſe ſont accordez pour le mariaige que ſe doit faire d'elle avecques le prince d'Eſpaigne, & leſquelz ladiſte dame a voulu faire entendre deſpuis la rupture de ce parlement à une grande partie de la nobleſſe, par la bouche de ſon chancelier, qui leur fuſt, apres avoir longuement diſcoursu des pratiques de ce mariaige, & comme elle en eſtoit preſſée de beaulcoup d'endroits, remonſtré qu'elle n'en ſçauroit avoir ung plus honorable ne plus profitable, tant

pour elle que pour les enfans, si elle en avoit, comme pour tous les subjectz. Mais quelque chose que le dict chancelier iceust dire, il n'en y eust aucun en la compagnie qui respondist ung seul mot pour gratifier la mariée, si n'est seulement ung millord nommé Windfor, que l'on estime d'assez peu de jugement, qui respondist audit chancelier, vous nous dictes beaulcoup de belles parolles de la part de la royne, & nous faictes entendre assez de grands promesses que l'empereur & son filz veullent faire; mais si il advient qu'ilz ne les veullent observer, ainsi qu'ilz promettent, quelle assurance ou obligation avez vous d'eulx pour les leur faire tenir. De laquelle response toute la compagnie se mist en grand risée, non par mocquerie, mais pour trouver la chose si à propos de personnaige de qui l'on ne l'eust jamais pensée.

Sire, vous pouvez croire que ce langage tenu a esté faict par mystere, affin que la noblesse & le peuple ne fissent quelque esmotion à la venue de ces seigneurs qui arrivent, & que avecques le temps chascun fust moins esbahy dudict mariaige, & aussi pour faire trouver la chose tant plus facile, mais bien me semble le contraire, que tant plus ilz en oyent parler, de tant plus se rendent mal contents; & à ce propos je vous diray, sire.



M. DE NOAILLES au ROY.

18 décembre 1553.

La reine d'Angleterre nomme des ambassadeurs pour aller en Espagne, régler les articles de son traité de mariage.

SIRE, vous ayant amplement escript les 14 & 15 du present mois de ce qui se passoit par-deca durant ledict temps, je ne feray cette despesche seulement que pour vous dire, sire, comme ceste royne a conclud d'envoyer en Espagne pour accorder & passer les articles de son mariaige, apres que le comte d'Aiguemont & aultres seront arrivez icy, le comte de Belfort [a] que l'on appelle aultrement millord Priveseel, l'evesque de Londres [b] & Philippes Aubin. Voulant ladicte dame qu'ilz y aillent grandement accompaignez de sa noblesse; mais j'entends que ledict Priveseel a desclairé à quelqu'un qui me l'a dict, qu'ilz ne trouvent personne qui les y veuille suivre. Au surplus, sire, j'ay aully entendu que sur toutes les joyes & richesses que l'empereur ayt jamais eues, il n'en feist oncques telle demonstration comme il feist à la conclusion d'icelluy maria-

[a] M^r de Ruffel.

[b] Bonner.

ge [c] toutesfois il pourroit bien estre (comme il advient communement) que si grande resjouissance se tournera en ung triste & merueilleux deplaisir. Ce qui seroit facile à croire, veu la promesse que luy font ces Anglois de ne laisser guieres son filz commander en ce royaume. Dadvantage, sire, je suis certain que ledit empereur faict faire instance à ceste royne de luy bailler quarante ou cinquante jeunes millords qui seront & demoureront pour otage & seurété de son filz durant le temps qu'il sera par-deça, pour le peu d'assurance qu'il y a à ceste nation, entre lesquels vous pouvez penser, sire, que Courtenay n'est oublié; mais s'il veult croire ses amis, comme j'estime qu'il fera, il prendra bien autre chemin qui luy sera beaucoup plus honorable & profitable. A quoy vous pouvez estimer que je y veille de toute ma puissance.

Je suis aussy apres à dresser une entreprise pour faire emmener, si le puis, tous les seigneurs Imperiaux qui s'embarqueront en Cornuilles pour aller en Espagne, droit au chasteau de Brest, qui seroit une chose, outre le butin qui s'en pourroit faire y estans de grands seigneurs, pour tousjours & empêcher & intimider ce mariaige, & d'autant plus retarder le passage par-deça dudit prince d'Espagne.

L'Ambassadeur du roy de Portugal qui es-

[c] Qui sembloit le rapprocher de la chimere de la monarchie universelle, dont la suite d'Inspruck, & la disgrâce qu'il essaya devant Metz l'avoient un peu éloigné.

toit venu icy pour gratifier ceste royne de la part de son maître, s'en va presentement vers votre majesté, où il espere estre environ ces festes. C'est ceuluy, sire, qui vous baïsa la main à Villiers Costereſtz, comme il m'a dict, allant vers l'empereur, duquel il est fort mal content, pour s'estre ledict seigneur mocqué ouvertement de sondict maître & trouvé mauvais l'effect de son voyage, qui estoit pour pratiquer le mariaige de cestediste royne avecques l'infant de Portugal, comme je m'asseure, sire, que vous avez entendu long temps à. Sire, je supplie, &c. De Londres ce 18 decembre 1553.

LE ROY À M. DE NOAILLES.

21 decembre 1553.

Ce prince lui fait part d'une conference que le connétable a eue avec l'ambassadeur d'Angleterre, dont il lui envoie une relation, avec une instruction de ce qu'il doit dire, en conformité des réponses que l'on a faites à ce ministre.

MONS DE NOAILLES, depuis la despeche que je vous ay faicte par la Marque, l'ambassadeur d'Angleterre qui reside par-deça, m'est venu trouver, qui m'a tenu tous les plus honnestes propos qu'il est possible, du desir que la royne d'Angleterre ma bonne sœur a à l'entretienement & con-

servation de nostre commune amitié. Sur quoy il m'a semblé vous devoir faire la despesche que Hogius, present pourteur, vous porte, affin que vous l'en alliez mercier de ma part, & luy donniez pareille assurance de mon amitié que m'a faict sondict ambassadeur de la sienne. Et au demourant, suyvez le contenu en l'instruction que vous porte ledict Hogius, à laquelle je n'adjousteray rien d'avantage, sinon que je vous prie que me faictes souvent sçavoir des nouvelles des choses de delà, & croyez ledict Hogius de ce qu'il vous dira de ma part, comme feriez moy mesme. Escrypt à Fontainebleau le 21 jour de decembre 1553. Signé Henry; & plus bas, Bourdin.

INSTRUCTION au sieur Hogius de ce qu'il aura à dire de la part du roy au sieur de Noailles, devers lequel ledict seigneur le renvoye présentement. 21 decembre 1553.

P R E M I E R E M E N T, qu'il y a quelque temps que parlant le docteur Woton [a], ambassadeur de la royne d'Angleterre, residant pardeça, à M. le connestable de plusieurs choses concernantes le faict de sa legation, mondict sieur le connestable luy dict qu'il ne luy disoit rien du mariaige de ladicte dame, duquel on parloit en diverses sortes, & ia

[a]. Doyen de Cantorbéry & d'Yorck.

pluspart qu'il se traictoit avecques le prince d'Espaigne son cousin , & qu'il le prioit de luy desclairer ouvertement ce qui en estoit. A quoy ledict ambassadeur ne fist pour lors aultre responce , sinon qu'il n'en avoit rien entendu & qu'il en escriroit pa-delà pour en estre esclarcy , & puis en advertir mondict sieur le conestable.

Le 17 de ce mois , ledict ambassadeur envoya demander audience qu'il ne peust avoir jusques à hier apres le dîner , pour ce que ledict seigneur se trouvoit ennuysmé & gardoit la chambre. Mais cependant communicquant avecques mondict sieur le conestable , luy dict qu'il avoit eu responce de la despesche qu'il avoit faicte en Angleterre sur le faict audict mariaige. par laquelle la dicte dame luy commandoit de faire entendre au roy qu'il n'y avoit rien plus vray qu'elle avoit esté requise de plusieurs princes , comme du filz du roy de Portugal [b], du prince de Piedmont , & de plusieurs autres , & speciallement dudit prince d'Espaigne. Mais qu'elle prioit ledict seigneur s'asseurer que l'amitié qu'elle luy portoit estoit si sincere & parfaite , & avoit tant de desir à l'observation d'icelle , que pour party de mariaige qu'elle acceptast , elle ne feroit jamais chose qui l'alterast en quelque sorte que ce fust ; qu'elle avoit espousé son royaume & non point les hommes ; & qu'elle auroit deliberé de demourer vierge le de-

[b] Fils de Jean III, père de Sebastien, qui périt à la bataille d'Alcacer.

mourant de sa vie, n'euſt eſté l'inſtante pourſuite que ſes ſubjectz luy faiſoient de ſe marier.

Sur ces propoz mondict ſieur le conneſtable reſpondit audict ambassadeur, qu'il le prioit qu'ils parlaſſent comme perſonnes privées, & deſpoſans chaſcun la dignité du lieu qu'ilz tenoient, communicquaſſent enſemble de ceſt affaire hors toute affection, & avecques la ſeule & nue verité, à l'entretènement de ladiſte amitié, & au bien commun des deux royaumes.

Et en premier lieu qu'il luy diſt quelle ſeureté luy-meſme voudroit que le roy priſt de l'amitié de ladiſte dame, puisqu'il veoit qu'elle s'allie au plus grand ennemy qu'il ayt en ce monde; que l'on ſçait aſſez quel pouvoir ung mary faige & adviſe, comme eſt ledict prince d'Eſpaigne, peult avoir à l'endroit de ſa femme, & combien une femme prudente & adviſée, qui n'a aultre volonté que de complaire à ſon mary, s'accommode ayeſment à ſon voulloir, & ſuit facilement ſes paſſions. De ſorte que mondict ſieur le conneſtable, encores qu'il s'aſſeuraſt de l'amitié de ladiſte dame, & feiſt eſtat de ſa parole & promeſſe plus que de choſe de ce monde, faiſoit grand doubte que eſtant mariée avecques ledict prince d'Eſpaigne, qui la ſçauroit bien gagner, elle changeaſt bientôt d'opinion.

Et encores qu'elle demouraſt en ceſte reſolution & bonne volonté que diſoit ledict ambassadeur, il eſtoit tout certain que ledict prince d'Eſpaigne ſe voyant par le moyen dudit mariaige parvenu à la couronne dudit

royaulme d'Angleterre, y commanderoit & s'y feroit entierement obeyr avecques la force en tout ce qu'il vouldroit, & pour luy faire congnoistre que tout son dessein ne tend à aultre fin, mondict sieur le connestable le pouvoit asseurer pour les advis qu'il en a de bien bons lieux, que ledict prince d'Esraigne amaine avecques luy audict royaulme d'Angleterre dix mil Espaignols, deliberé incontinant apres ledict mariaige consommé, de se saisir de tous leurs vaisseaulx, qui est leur principale force, puis de tous leurs ports & havres, de fortifier leurs principales villes & advenues, affin d'y commander avecques la force & auctorité que a faict son pere en toutes les villes, places, communautéz & pays où il a mis le pied, & dont Naples, Milan, le Sienois, Plaisance, Piombin, & ce qu'il a entrepris en Allemagne, sont si recens tesmoins, qu'il n'en falloit rechercher ailleurs preuve plus certaine, estant chose bien asseurée qu'il n'embrassoit ledict mariaige à aultre intention que d'establir ses forces audict royaulme d'Angleterre, pour le tenir en sa subjection & en tirer ce qu'il y auroit de riche & de bon, pour apres se retirer en ses aultres pays, s'en servir en ses affaires, & les laisser en guerre avecques leurs voisins & amis.

Que ledict ambassadeur sçavoit assez comme leur peuple estoit muable & peu resolu; de sorte que ceste diversité qui se veoit encores aujourd'huy en leur royaulme, faciliteroit audict prince l'execution de son dessein, & ne pouvoient estimer ceulx qui

avoient quelque iugement , que apres l'exécution des choses susdictes , les Anglois se peussent delivrer de la servitude dudit prince & garder encores que ladicte dame mourust sans enfans , qu'il n'y commandast comme en tous ses aultres pays , & que telle estoit son intention ; il le pourroit veoir par ung extraict d'advis qui a esté envoyé de Rome, des propos que l'empereur , ledict prince d'Espaigne & ses ministres en tenoient par-tout. Que mondict sieur le connestable luy monstra, & dont ledict Hogius porte ung double audict sieur de Noailles. Faisant mondict sieur le connestable , avecques les raisons susdictes & aultres qui seroient trop longues à discourir icy par le menu , fort clairement touscher au doigt & à l'œil audict ambassadeur , le grand tort, prejudice & dommage que ladicte dame faisoit audict royaume d'Angleterre par le moyen dudit mariage & la servitude où les Anglois alloient rumber , admettant à leur couronne ung prince aultre que de leur nation.

Ledit ambassadeur , à tous ces propos , ne fait aultre responce , sinon que ladicte dame le charge si expressement par sa despesche d'asseurer le roy du desir qu'elle a à l'entretienement & l'entiere observation de leurdict amitié , qu'il n'estime point qu'elle vouldist jamais s'accorder à chose. Qui la peult en rien alterer ne diminuer. Qui est le sommaire de tous les propos qui passerent pour ce jour-là entre mondict sieur le connestable & ledict ambassadeur , lequel le lendemain eust audience du roy , auquel apres luy avoir présenté une lettre de creance de

ladicte dame, il tint le meisme langaige d'assurance d'amitié qui est contenue cy dessus; au moyen de quoy il a semblé audict seigneur, que apres tant de propos d'assurance d'amitié que ladicte dame luy a faict tenir par sondict ambassadeur, ledict sieur de Noailles ne peult moins que de se retirer devers elle pour l'en remercier de la part dudict seigneur, suivant la lettre de creance qu'il luy en escript, laquelle ledict sieur de Noailles luy presentera & l'assurera que ledict seigneur luy correspondra tousjours avecques telle sincerité d'affection qu'elle n'aura jamais regret de s'estre conservé ung si grand & parfait ami & si utile voisin,

Et pour ce qu'il est aysé à juger que à ce propos ladicte dame luy reiterera le meisme langaige que sondict ambassadeur, que le principal poinct gist de la retenir en ceste bonne volonté, & de l'y obliger par quelques moyens honnestes, s'il est possible. Ledit seigneur de Noailles luy dira, comme de luy mesme, que puisqu'il luy plaist parler à luy si clairement sur ceste assurance d'amitié, il estime qu'elle ne trouvera mauvais s'il vient aux mains de l'exécution, & s'il luy demande, comme pour l'entretenement de ladicte amitié, elle entend vivre avecques le roy apres la consommation de son mariaige, si tant est qu'elle se marie avecques ledict prince d'Espagne, qui est son plus grand ennemy. Si elle entend qu'il se sërve de ses vaisseaulx à l'encontre de luy? quelle seureté elle luy voudra donner que les navires & vaisseaulx Anglois qui viendront en France, ne seront armez d'enne-

mys de sa majesté, & n'entreprendront sur ses ports & havres & forteresses, ou feront & attenteront aulcune aultre chose à son desadvantaige & prejudice, & quelle seureté d'aultre part auront les François allans audict pays d'Angleterre, de n'y estre retenus, prins ou depredez; & comme il luy semble que pour l'advenir se pourra conduire & continuer le trafficq de la marchandise & la commune & mutuelle conservation d'entre ses subjeetz & les François, & selon la disposition en laquelle il trouvera lors ladicte dame, & qu'il sçaura bien conduire la chose à propos, il pourra passer outre & luy mettre en avant, si elle n'en voudroit point entrer en quelque traicté avecques le roy, & l'asseurer que avant la celebration de sondict mariage, elle & ses estats feront promettre & saintement jurer par ledict prince d'Espaigne, qu'il laissera vivre elle & ses subjeetz en l'amitié qui s'est jusques icy si sincerement continuée & entretenue entre ledict seigneur & elle, leursdicts royaumes & subjeetz, & ne les contraindre à aulcune rupture de paix ny aultre novalité au prejudice de ladicte amitié; usant ledict sieur de Noailles de toute la dexterité qu'il luy sera possible pour luy faire descouvrir ouvertement ce qu'elle en aura sur le cueur, & est bien d'advis ledict seigneur que ledict sieur de Noailles de fasse ceste mesme ouverture aux gens du conseil d'Angleterre, afin que si ladicte royne s'y rendoit difficile, eulx qui peuvent mieulx poiser l'importance & conséquence d'ung tel affaire, & quelle difference il y a du dommaige & ruyne qu'ap-

porte ordinairement la guerre, à l'amitié qu'ilz reçoivent tous les jours de nostre amitié, s'employent à l'y conduire & persuader en tout ce qu'ilz pourront.

Fera aussy entendre à ladicte dame, que quant aux propoz de paix dont l'ondict ambassadeur parla au roy de sa part, ledict ambassadeur entendist fort mal la responce que ledict seigneur luy feist là dessus, qui fust, qu'il estoit bien marry que les conditions que ledict empereur avoit mises en avant, fussent si desraisonnables qu'il n'y avoit nul honneste moyen d'y entrer, & que ayant ceste négociation là esté maniée par diverses fois, & fraichement par les légats du pape, ledict seigneur ne sçavoit que en esperer. Toutesfois qu'il recepvroit à grand plaisir tout ce qui viendrait de la main de ladicte dame, & ne refuseroit par-ayz qui luy fussent offerts honnestes & raisonnables. Qui n'est pas responce dont ladicte dame ayt occasion de se mescontenter, & en quoy il n'ayt pensé luy defferer aultant qu'il appartient à sa grandeur & à la bonne & parfaicte amitié qui est entre leurs deux majestez.

Et pour ce que ledict seigneur a tousjours mainctenu les marchands Anglois es previleges & exemptions qu'ilz ont en ce royaume, & faict expedier toutes les provisions qui leur ont esté nécessaires pour les faire exempter des droits qui se levent en cedit royaume, aultres que ceux qui y avoient cours quarante ans aulparavant ledict dernier traité, & que les marchands François font plaincte par delà que l'on donne taux aux

marchandises qu'ilz y meynent, & ne leur laisse l'on pleine liberté de les vendre & d'en faire leur prouffit; & dadvantaige ont esté faictes desſenſes de ne tirer d'Angleterre plusieurs marchandises, comme charbon de terre, plomb & aultres qui estoient de tout temps permises, & quarante ans aulparavant ledict dernier traicté. Ledit ſieur de Noailles en fera remonſtrance à ladicte dame ou aux gens de ſon conſeil, afin qu'ilz uſent de meſme traictement envers leſdicts marchands François, & les faſſent joyr du benefice des traictéz, tout ainſy que ſont leurs marchands qui traffiquent par-deça.

Au demourant, ledict ſieur de Noailles employra tous les moyens qu'il pourra pour ſçavoir quelles ſeront les conditions dudit mariaige; le temps que ledict prince pourra paſſer de delà; ſi leſdicts Anglois, ſuivant ce qui luy a eſte dernièrement eſcript, feront point d'armemens de leurs vaiſſeaux ou aultres preparatifs de guerre; & de cela & de toutes aultres particularitez qu'il congnoiſſra concerner le ſervice dudit ſeigneur, luy en donnera advis de jour à aultre.

Faict à Fontainebleau le 21 jour de decembre 1553. Signé Henry; & plus bas, Bourdin.



*LETTRE de créance du roi à la reine
d'Angleterre, pour Antoine de Noail-
les son ambassadeur.*

21 décembre 1553.

TREZ haulte, trez excellente & trez puissante princesse, nostre trez chere & trez amée bonne sœur & cousine, tant & si affectueusement que faire pouvons, à vous nous recommandons. Nous avons receu la lettre que vous nous avez escripte du 8 de ce mois, & par icelle, & ce que le sieur docteur Woton vostre ambassadeur resident pres nostre personne nous a dict de vostre part, entendu le desir & affection que vous avez à l'entretenement & perpetuation de nostre commune & parfaicte amitié, & à l'accroissement d'icelle au commun bien, revoz & tranquillité de nos royaumes & pays, dont nous n'avons voulu faillir à vous mercier de bien bon-cœur, & quant & quant vous asseurer que nous sommes bien resolu & deliberez de vous y correspondre avecques telle sincerité d'affection, que vous pouvez esperer d'ung prince qui vous est parfaictement amy, ainsy que nous escrivons à nostre feal & amé conseiller & maistre d'hostel ordinaire le sieur de Noailles nostre ambassadeur resident pres de vous, vous dire & desclairer plus particulierement de nostre part; lequel nous vous prions croire & luy adjouster la mesme foy que feriez à nostre propre personne. Priant

a tant dieu, trez haulte, &c. qu'il vous ayt en sa saincte garde. Escript à Fontainebleau ce 21 jour de decembre 1553.

M. DE NOAILLES au ROY.

23 décembre 1553.

Conférence de notre ambassadeur avec Paget, ministre de la reine, & relation de l'audience que cette princesse lui donna au sujet de son mariage avec le fils de l'empereur.

SIRE, incontinant que la Marque fust de retour icy, qui arriva lundy dernier 18 de ce mois, j'envoyay le lendemain demander audience, qu'estoit le mesme jour que ceste royne partit de Westmenster pour s'en aller à Richemont, laquelle me fust remise à faire entendre jeudy par ung des miens que j'envoyay vers les seigneurs de ce conseil, qui me rapporta que le lendemain vendredy je ferois ouy & le tres bien venu à dîner avecques eulx. Ce qui me feit croire, pour me l'accorder si briefve, n'en ayant encores eu (de toutes celles que j'ay recherchées depuis que je suis par-deçà) sitost; mais me les remettant ordinairement à jours de feste & dimanches, que lesdicts seigneurs avoient bien aultant envie de sçavoir ce que j'avois à dire à leur maistresse, comme j'estois en bonne volonté de luy bien faire entendre la raison qui m'avoit mené à la demander. E

estant arrivé audiect Richemont, apres avoir dîné avecques eulx, Paget qui n'avoit esté dudiect dîner, arriva en la salle où nous estions; & for-bz couleur de me remercier de quelques barriques de vin que je luy avois donné, me tira à part à une fenestre de ladicte salle, pour me sonder si j'avois des lettres de vostre majesté, adressantes à ladicte dame, & quelz propos j'avois à luy dire, & luy ayant respondu que pour ceste heure je n'avois lettre ni langage de vostre part à luy tenir, & que seulement j'avois prins ceste occasion de la visiter, parce qu'il me sembloit qu'il y avoit plus de dix ans que je n'avois veu icelle dame à laquelle je desirois aussy grandement de parler, me remit au chemin de mesme propos que je vous ay cy devant escript sur la paix de vous, sire, avecques l'empereur, me persuadant tant qu'il pouvoit d'en ouvrir la bouche & en parler à cestedicte royne, auquel je feis response que je ne m'avancerois de parler de chose si importante à une telle princesse sans commandement de vostre majesté. Bien l'asseuray-je que vous, sire, estiez prince tant aymant le repos & tranquillité, non seulement de vos subiectz, mais de toute la chrestienté, que quand de la part dudiect empereur vous seroient presentez partiz honnestes & raisonnables, vous y entendriez volontiers; lors il me dict que telz partiz & conditions debvoient estre proposez par ung tiers qui fust exempt de passion, & qu'il luy sembloit que nous deux despouillans toute affection, luy, d'estre du conseil de sa maistré, & moy vostre serviteur & ambassa-

deur, devions chercher le chemin & expedient par lequel on pourroit venir à ce bien de paix desiré de tous les chrestiens, & qu'après l'avoir trouvé, ladicte maistresse seroit l'instrument pour le mettre en avant, & proposer à vous, sire & à l'empereur. Je luy feis responce que je me sentoys si peu digne pour entrer à conduire tel fait auquel les plus grands personnaiges se sont faillis, que certainement je ne voudrois ny pourrois l'entreprendre. Bien croyois-je que si ladicte dame le vouloit embrasser, qu'elle y pourroit mettre fin; tant pour estre princesse si juste & raisonnable qu'elle suivra en tous vos differends l'equité & la raison, que parce que vous, sire, auriez le maniement de ce negotice plus agreable venant d'elle, que de nul prince ou princesse qui s'en peult mesler. Sur quoy il me dict que ladicte dame l'embrasseroit tres volontiers d'une tres grande affection, si elle pensoit comme je disois, le pouvoir conduire, & que de luy il y voyoit un subject qui devoit estre le seul moyen de parvenir à ce bien, qu'estoit que vous, sire, avez une fille, madame Isabeau [a], laquelle pour le jourd'huy & despuis la mort du feu roy de ce pays, n'est promise à prince vivant, & que de mesme le prince d'Espaigne a ung filz [b], le mariaige desquelz seroit le propre but de vous mettre d'accord & de pacifier toutes vos querelles avecques ledict

[a] On l'appella depuis Isabelle de la paix, à cause de son mariage avec Philippe II, qui fut le sceau du traité de Cateau Cambresis.

[b] Dom Carlos, que le roi son pere fit périr,

empereur. Je luy feis responce que je ne faisois doubte que vous, sire, n'estimassiez & desirassiez telle alliance pour ne pouvoir loger madame vostre fille en plus grande maison[c], ny avecques prince mieulx allié[d], pourveu aussy que ledict empereur s'y voulüst rendre si raisonnable de son cousté, que de vous faire restitution de ce qu'il vous occupoit, affin que par cette reconfirmation de nouvelle alliance entre ces deulx maisons, qui sont les premieres & plus grandes du monde, il y fust establi & perpetué une grande, parfaicte & sincere paix & amitié qui peüst durer perpetuellement & inviolablement, & que vous, sire, vos successeurs, led. empereur & les siens la peussiez conserver sans jamais avoir raison, moyen ni occasion de la rompre ni venir au contraire. Et m'ayant demandé icelluy Pager, quest-ce que vous, sire, pretendiez vous estre restitué*, & lui ayant respondu que le royaume de Naples[e] & la duché de Milan[f], & le royaume de Navarre[g] au roy vostre on-

[c] Par le nombre de ses états, plutôt que par l'anriquité de son origine.

[d] Aux maisons de Bourgogne, Castille, Arragon, Portugal & aux Jagelons.

[e] A cause de l'adoption de Jeanne seconde, en faveur de la maison d'Anjou.

[f] Du chef de Valentine Galeas, avec stipulation dans son contrat de mariage, de substitution pour elle, ses enfans & ceux qui en descendroient.

[g] Henry d'Albret, à cause qu'il avoit épousé Marguerite de France, fille de Charles d'Orleans, duc d'Angoulême, & de Louise de Savoye, & sœur de François I.

cle, & plusieurs aultres choses que je laisseray pour abregier, me dist que vous vouliez fort ceste duché de Milan, & qu'il se pourroit trouver quelque moyen pour vous en satisfaire: & tumbant ainsin de propos à aultre, vinsmes sur le bruiet commung qui est par deçà du mariaige d'icelluy prince d'Espaigne avecques cestedicte royne, sur lequel il me dist qu'il estoit aultant bien à propos que ledict prince espousast l'héritiere d'Angleterre, comme M. le daulphin espousast celle d'Ecosse. Je vous laisse à penser, sire, si par telz mots on peult juger que c'est luy qui a esté le principal autheur, conseiller & confortateur de mettre telle oppinion en sa maistresse. Mais s'estant passé beaulcoup de temps en si long discours, & estant desjà l'heure tarde pour ma retraicte, je le priay de veoir en quel estat estoit la royne, devers laquelle il alla, comme j'estime, luy conter une partie des propos que nous avions eu ensemble; & bientoist apres on me vint chercher pour aller devers elle, où le chancellier, comte d'Arondel, le millord Priveseel & plusieurs aultres m'accompagnèrent; & apres luy avoir baisé la main, je luy dis, comme de moy, les mesmes propos qu'il a pleu à vostre majesté m'escríre, & l'asséurant que je vous avois tousjours donné de sa bonne volonté envers vous, & la sincerité avecques laquelle vous y avez correspondu, les bruiets commungs qui courent parmy ce royaume sur son mariaige, & que je la supplioys tres humblement, pour en donner advis à vostre majesté, de me desclairer, advenant la consom-

mation d'icelluy , comme elle voudroit vivre en vostre endroict : laquelle m'ayant longuement entendu , me fist responce qu'elle desiroit & vouloit de son coulté continuer & entretenir avecques vous , sire , ceste commune & parfaicte amitié qui est desjà establie , & que des la premiere fois que j'avois esté vers elle à Haury , elle m'avoit tenu mesme propos & langaige , depuis lequel je n'avois pas congneu ni congnoistrois qu'elle y eust contrarié , & qu'elle avoit plus d'obligation & de debvoir à sa conscience que non à son mary ; & combien qu'elle espousast ledict prince d'Espaigne , si voudroit elle , toutesfois tant qu'elle vivroit , entretenir avecques vous , sire , les traictez qui sont faicts entre vostre majesté & les feuz roys ses pere & frere , & faire vivre suivant iceulx ses pays & subjectz avecques les vostres ; & que tant s'en falloit qu'elle voullust en cella s'accommoder aux passions de l'empereur , que plustost elle desire de tout son cueur de veoir entre vos deux majestez une bonne & entiere paix , pour estre aujourd'hui la chose de ce monde aussy necessaire à toute la chrestienté. Je luy feis encores redire & confirmer ses parolles devant tous les seigneurs de sondict conseil , au moins de la plus grand part , luy disant que je (sire) vous en donneroie donc telle assurance , sur sa promesse. A quoy elle adjousta encores dadvantaige , disant que si elle faisoit le contraire , elle feroit contre dieu , duquel elle avoit receu plus de graces que princesse vivante , & qu'elle vouloit conserver tant qu'elle pourroit le bien de paix à ses subjectz , non pas les mettre à la

guerre avecques ses voisins, & se tiendrait la plus heureuse princesse qui vesquist, si elle pouvoit estre le moyen de mettre aussi lad. paix entre vous & ledict empereur; de laquelle rehussiroit ung bien inestimable à tous les chrestiens. Je luy feiz responce que dieu l'aimoit tant que toutes les choses qu'elle avoit entreprinſes, je les luy avois veu mener à si heureuse fin, que je ne faisois doubte si elle entreprenoit ceste-cy, qu'elle n'en vinst aysément à bout, & que je ne craignois en cella que la trop grande ambition dudit empereur, qui vouloit tout embrasser, & jamais parler de rien restituer. Bien l'asseuroys-je que vous, sire, ne pourriez veoir le maniement entre mains de prince ni princesse duquel plus agreablement vous le receussiez que de sa majesté. Et apres avoir prins congé de ladicte dame, le chancelier & millord Priveseel me tindrent encores particulièrement propos de la susdicte paix & m'assurerent que, quelque mariaige que leur maistresse fust, elle s'estoit resoluë & deliberoit vivre en amitié avecques vous. Je pense que dans peu de jours ils vous seront ouverts de la part de ladicte dame quelques propos sur icelle, car je l'y veois tres affectionnée, & cuyde certainement que des la premiere fois que ledict Paget m'en parla, ils s'estoient resolus d'en escrire à leur ambassadeur qui reside pres de vostre majesté, ce qu'ilz ont differé, à mon jugement, pour en attendre l'advis & oppinion dudit empereur, qu'ilz peuvent avoir receu despuis. Au demourant, sire, je crois que de leur cousté ilz ne voudront chercher noise de ce prochain esté, car

je ne les veoyz aucunement disposez à la guerre. Qui vous sera tant plus de moyen de facilement conduire vos bonnes entreprises en Itallie & ailleurs. Mais aussi ce sera audict empereur, si ce mariaige s'acheve, autant de loysir d'establis & asseurer en ce royaume ce qu'il desire, & s'y fortifier de telle façon, qu'à l'advenir aucunes revolutions ni esmotions ne le puissent empêcher à disposer des forces d'icelluy à sa devotion, croyant certainement que ceste-dicte royne ne desire rien moins sa grandeur que son propre filz, & qu'elle taschera le plustost qu'elle pourra de mettre toutes les places fortes entre ses mains; ce qui luy sera chose assez facile, si elle n'est empêchée par l'entreprise de plusieurs, qui desireront de toute leur puissance traverser & rompre ce mariaige, à quoy ilz ne veulent espargner leurs propres vies.

Il est vray que ceste-dicte royne a esté si accorte & comme je cuyde par le moyen de l'empereur & de son ambassadeur qui reside icy, qu'elle a regaigné depuis le duc de Suffolck, encores le comte de Pembrouc, qui est une grande perte pour ledict de Courtenay. Toutesfois ceulx qui tiennent son party ne s'en estonnent pas beaulcoup, & disent que ladicte dame & tous les seigneurs de son conseil sont bien peu de choses quand les communes leur sont contraires. desquelles ils cuydent estre tous asseurez. Elle a fait preparer environ de neuf à dix navires pour merer en Espagne les quatre personnages dont je vous ay par cy devant escript les noms de trois, & le quatriesme n'est pas encores

esleu; & me dist hier millord Privefeel, qui est le premier & principal de ceulx qui vont, qu'on l'avoit envoyé querir en sa maison pour cest effect, mais qu'on ne luy avoit encores rien desclairé de sa charge; m'asseurant que tel voyaige ne luy estoit trop agreable. Les susdicts navires suyvront, comme l'on dict, pour accompagner le susdict prince jusques icy. Les comtes d'Aiguemont & aultres qui viennent de Flandres sont retardez, je ne puis entendre que c'est; bien sçay-je qu'ilz sont en grande peyne comme ilz pourront estre bien assurez, car chascun en parle loing & pres de leur faire ung tres mauvais party. Je tiendray en tout ce que dessus & en toutes aultres choses que je congnoistray concerner le bien de vostre service, le chemin qu'il a pleu à vostre majesté me commander par la derniere despesche du 14 de ce mois, & par mesme moyen de vous tenir adverty de ce que je verray passer par deçà.

Sire, tout maintenant en achevant ceste lettre, les maire & Aldremans de Pleymouth m'ont envoyé prier de vous supplier les vouloir prendre en vostre protection, voulans & delibérans mettre leur ville entre vos mains, & y recepvoir dedans telle garnison qu'il vous plaira y envoyer; s'estans resoubz de ne recevoir aucunement le prince d'Espagne, ni s'asservir en façon que ce soit à ses commandemens, & s'assurans que tous les gentilzhommes de l'entour d'icy en feroient de mesme. Celluy qui m'a porté ceste parolle est ung François naturalisé en ce pays, auquel j'ay fait assez froide responce. De Londres ce 23 decembre 1553.

Sire, depuis la closture de ceste lettre, l'on m'a dict que les sieurs d'Aiguemont & ses compaignons qui viennent de la part de l'empereur pour contracter ce mariaige, doibvent aussy par mesme moyen faire nouvelle alliance & confederation de ce royaume avec les Pays-Bas.

M. DE NOAILLES à M. LE CONNESTABLE.

23 décembre 1553.

Affaires d'Ecosse. Le comte Bothuel revient dans ce royaume. Intelligence des commissaires Anglois & Ecossois. Conduite de l'archevêque de Saint-André.

MONSEIGNEUR, j'escripts presentement au roy ce que la royne sa bonne sœur m'a respondu, sur aucuns propoz que je luy ay comme de moy mesme tenus; & pour n'en faire redicte, je ne vous en diray plus avant. Bien me semble qu'il seroit tres à propos, pour le temps qui se presente maintenant, qu'il y eust une barque à Boullongne qui se rendist subiecte de venir une fois la sepmaine à Douvres pour recueillir les pacquets du roy qui passeront par ce moyen plus seurement & dilligemment. Vous advisant, monseigneur, que je ne fais despesches sans estre en extreime peur de les perdre pour les grands destrouffemens qui se font tous les jours entre Calais & Boul-

Pvj

longne, sans la destorsé & retardement que Pon est contrainct faire audict Calais; & si ainſy eſt que l'ayez agreable, il vous plaira d'en eſcripre à M. de Senarpont, auquel auſſy j'en eſcripts ung mot pour y employer la fregate qui eſt à Boullongne, d'autant qu'elle ſera plus propre, allant à rames, que nul aultre vaiſſeau, & eſtant adverty des jours qu'elle ſe trouvera audict Douvres, je ne feray faulte d'y faire rendre tous les paquets. Celluy qui prendra ceſte chargée avecques peu d'eſtat que le roy luy donnera, ne pourra rien perdre pour raiſon que tant François que Anglois qui auront envie de paſſer par-delà, mettront peyne à ſe trouver aux iudiſts jours à Douvres, deſquelz il tirera tousjours quelque prouiſt. Au ſurplus, monſeigneur, je vous diray comme par les trois deſpeſches que j'ay dernièrement faiſtes au roy, des 14, 15 & 18 de ce mois, j'ay faiſt à ſa majeſté, & à vous bien au long, entendre tout ce qui ſe preſentoit par-deça pour ſon ſervice durant ledict temps: enſemble vous envoyois le double des articles du mariaige de ceſte royne avecques le prince d'Eſpaigne, qui ont eſté monſtrez par le commandement de ladicte dame à pluſieurs gentilhombres de ce pays; le quelz pour la craincte que j'ay d'avoir eſté retenus ou perdus, j'ay bien voulu vous les envoyer derechief; auſſy vous faiſois tenir par meſme moyen, une lettre que la royne donainiere d'Eſcoſſe m'avoit eſcrite, de laquelle ayant ſemblable doute de n'estre parvenue juſques à vous, je vous en eſcripts, monſeigneur, des points principaulx qui

estoit en icelle ; dont l'ung est que ladite dame s'esbaysoit bien fort du retour en Escosse du comte de Bothuel [a] *admiral* du dict pays, sans qu'elle en eust rien entendu. Aussi de la grande familiarité qui est entre les commissaires deputez de ces deux royaumes pour accorder les différends de leurs frontieres, & pareillement que j'eusse à prendre garde à la seureté du passaige de M. d'Oysel, montrant par icelle lettre d'en avoir quelque soupçon, & que toutesfois je ne puis craindre que par la voye de ce pays il peult avoir aucun empeschement de ceste royne ny de ses subjectz, & encores moins par le moyen des Escossoys bannis qui sont en ce lieu ; car ilz desirent d'avoir la bonne grace du roy, pour l'esperance qu'ilz ont de retourner quelques jours en leurs maisons. Bien vous diray, monseigneur, qu'il eust esté bon que l'on ne fust tant adverty de la despeche que porte par delà ledict sieur d'Oysel, à ce que ce bon archevesque de saint André [b] ne fust assez auldacieux pour y faire entreprendre quelque folle ; & outre la crainte que j'en ay eue par cy-devant, elle me fust hier augmentée par deux choses qui m'advinrent à Richemont ; l'une, que parmy tous les propos & discours que j'escrips au roy que Paget me tint, il me demanda pourquoy c'estoit que le roy envoyoit six ou sept mil hommes en Escosse, ou apres luy avoir respondu que telle chose n'estoit aucunement vraysemblable, il me desclaira

[a] Hepburn.

[b] Frère naturel du régent.

qu'il avoit entendu que c'estoit pour y mener & conduire la petite royne. L'autre fust, monseigneur, que sortant de la dernière porte du chasteau dudit lieu, il se presenta à moy ung herault d'Escoffe, me demandant si je voulois escrire à la royne douairiere & au gouverneur, & qu'il estoit venu par-deça de la part d'icelluy, & comme je peuz entendre, de luy mesme, sans le sçeu de ladicte dame, avecques lettres adressantes aux seigneurs de ce conseil; chose que je trouvoy bien estrange, pour ne s'en estre ledict herault adressé à moy, auquel je feis promettre de me venir trouver ce jour-d'huy, affin que j'eusse le moyen par luy d'escrire à ladicte royne & audit gouverneur. Mais je crains, attendu l'heure qui est bien tarde, qu'il en aura esté diverty. S'il y vient, je l'accompagneray d'une lettre pour ledict gouverneur, qui ne sera pleine que de bons & honnestes propos que ceste royne m'a tenu pour la continuation de l'amitié d'entre le roy & elle, leurs pays & subjectz, quelque mariaige qu'elle fasse avecques le prince d'Espaigne. Je ne me puis garder toutesfois d'estre en quelque soubçon dudit gouverneur, j'entends pour estre mal conseillé par son frere, veu la lettre de ladicte dame & les propos desquelz me vouloit sonder ledict Pager. Joint aussy qu'il y a quelque temps qu'ung des Escossoys bannis, qui est en ce lieu, m'a adverty que ledict gouverneur faisoit bonne mine & bonne chiere avecques la royne douairiere, mais qu'il sçavoit bien qu'il estoit conseillé par l'archevesque de saint André, & luy tout resolu de ne se

deffaire des chasteaulx de l'Illebourg & Domp-
 Bertrand, disant que puisqu'il est le plus pro-
 chain successeur à la couronne d'Escoffe,
 apres la royne sa maistresse, qu'il est aussy
 raisonnable & plus capable de garder luy-
 mesme lesdictes places que nul aultre. Et
 encores que ledict Escoffoys me l'ayt dict,
 comme je m'asseure, de bon zelle & affec-
 tion, l'ayant trouvé veritable en beaulcoup
 d'autres advis qu'il m'a donnez; si ne faiets je
 doute que les choses ne se passent aultre-
 ment, & que ledict gouverneur que l'on es-
 time homme de bien ne se laissera tant aller
 aux oppinions de son frere, qu'il soit pour
 contrarier l'intention du roy & de la royne
 sa maistresse.

M. DE NOAILLES à M. DE SENARPONT.

23 décembre 1553.

*Il lui donne avis que les Impériaux
 forment quelques desseins sur sa
 place.*

MONSIEUR mon compaignon, je croys que
 vous estes assez adverty comme ceste royne
 nous eschappe de tout pour se marier bientost
 avecques le prince d'Espaigne, nous pro-
 mettant toutesfois d'entretenir la bonne paix
 & amitié qui estoit & est entre le roy &
 elle, leurs royaumes, pays & subjectz;
 ce qui pourra si longuement durer & succé-
 der qu'il plaira à dieu. Bien vous veulx dire;
 monsieur mon compaignon, que je sçay de

bon lieu que ung capitaine Anglois, qui est dedans Guynes, a desclairé à quelqu'ung, Pour le dire à l'ambassadeur de l'empereur, qu'il avoit quelque moyen pour entreprendre sur vostre place [a] Je ne fais doubte que ne regardiez ce que peult estre, car de moy je ne vous en puis de present donner aultre advis. Au surplus, je vous prie de tenir main à ce que M. le connestable veuille faire quelque estat à quelqu'ung que vous luy nommerez pour faire passer la fregate d'Olivier deulx fois la sepmaine droit à Douvres, pour y recepvoir les paquetz du roy & courriers que je y pourray envoyer expres, & ce pour un temps que je veoyz se preparer, que le roy aura grand plaisir d'estre souvent adverty des choses de deça, & comme toutes choses pourront passer; & quand ladicte fregate seroit tousjours le voyage, il seroit bien utile & n'y perdrait rien celluy qui en auroit la charge; d'autant que tant les François que Anglois qui auroient envie de passer de delà, se trouveroient esdicts jours, dont il pourroit avoir quelque prouffit, outre l'estat que le roy luy donnera. Vous sçavez la destresse & retardement qu'il y a de passer à Calais sans les dangiers qui y sont & qui y adviennent tous les jours. J'en escrips pour cest effect à M. le connestable. Je vous prie y voulloir tenir la main, à ce que cela se fasse ainty que je m'en assure bien que ferez, & m'en voulloir escrire, ensemble des occurrances qui se presentent de delà.

[a] Boulogne, dont il étoit gouverneur.

M. DE NOAILLES AU ROY.

26 décembre 1553.

Nouvelle conférence de notre ambassadeur avec Paget, & seconde audience que luy donne la reine, tant au sujet de son mariage avec le prince d'Espagne, que de la paix qu'on proposoit avec l'empereur.

SIRE, apres le retour d'Hogius, j'envoyay demander audience à ceste royne, qui me fust à l'heure mesme accordée à lendemain, qu'estoit mercredy dernier 27 de ce mois. Lequel jour estant arrivé à Richemont, Paget ne faillit, comme auparavant, de me venir sonder de ce que j'avois à dire à ladicte dame, & puis incontinant me remettre encores aux propoz de paix entre vous, sire, & l'empereur; me disant qu'icelluy empereur avoit desjà respondu à sa maistresse, qu'il auroit fort agreable qu'elle entreprinst à conduire icelle paix entre vos deux majestez. Et que luy Paget ne faisoit doubte qu'elle n'y mist une bonne fin par le moyen du mariage de madame Isabeau avecques le filz du prince d'Espagne, ainsy que je (sire) vous ay escript par ma derniere despesche du 23, & aussy de mesme faire celluy de madame vostre sœur avecques le prince de Piedmont, luy faisant restitution de ses terres, & vous, sire, baillant pour le douhaire de madame vostre fille, le duché de Millan. Sur quoy

je ne feis pas long discours avecques luy, voyant le chemin qu'il prenoit, seulement luy dis, que je trouvois telles alliances fort saintes & bonnes, mais qu'il me sembloit que les conditions qu'il me disoit, n'estoient pas la plus courte voye pour les conduire, & que ie pensois que la royne sa maistresse qui les debvoit proposer, y adviseroit de plus grande équité. La fin fust que on parleroit encores de tant d'autres expediens, qu'il ne doubtoit nullement qu'il ne s'en trouvast quelqu'un, duquel vous, sire, auriez occasion de vous contenter. Et me laissant ainſy, ſoudainement s'en alla devers ladiſte royne, où j'allay auſſy bien-toſt apres le diſner luy preſenter les lettres de voſtre majeſté, & faire entendre de mot à mot ce que vous, sire, m'avez commandé par les inſtructions qu'il vous a plu m'envoyer par lediſt Hogius; laquelle dame me reſpondit & tint les meſmes propoz & langage que je, sire, vous ay eſcript par madiſte deſpeſche, revenant tousjours ſur ce propoz de paix, & me diſant qu'elle ſ'eſtimeroit eſtre fort heureuſe [a], que le repandement & effuſion de tant de ſang humain entre les chreſtiens, ceſſaſt par ſon moyen, & qu'elle en avoit eſcript à l'empereur qui luy avoit faiſt reſponce qu'il auroit fort agreable qu'elle ſ'en meſlaſt, & qu'elle avoit envoyé devers voſtre majeſté,

[a] La reine ſouhaitoit cette paix, afin que les François ne ſe trouvaſſent pas ſur la route du prince d'Eſpagne quand il paſſeroit en Angleterre, & qu'ils n'appuyaaſſent pas les rebelles, ſ'il y avoit quelque émotion à ſon arrivée.

comme le chancelier & ledict Paget qui estoient là presens & qu'elle appella à tesmoings, sçavoient bien, & encores despuis devers celle dudit empereur pour cest effect. Et pour ce, sire, que je pense que vous en avez eu ou aurez bientost nouvelles de sa part, je laisseray ce propos pour vous dire, qu'entrant plus avant, comme de moy mesme, sur le moyen de pouvoir conserver avecques elle, ceste commune & parfaicte amitié d'entre vos majestez, royaumes & subjectz, & luy disant que je sçavois bien quelle puissance ung mary sage & avisé pouvoit avoir sur sa femme prudente & bonne, qui n'a aultre volonté que de complaire à sond. mary, & qu'elle assurance pourront avoir les gardiens de vos ports & havres, que ces navires qui y viendront aborder ne feussent chargez & armez d'ennemis de vostre majesté, ni quelle seureté pourront prendre les marchands François venans avecques leurs marchandises traffiquer par-deça, de n'y estre prins & retenus prisonniers & depredez par les Flamans & Espaignolz qui seront semez non seulement aux entrées & advenues de ce royaume, mais par tous les pays, & plusieurs aultres telz propos que je luy ay admeyné sur la difficulté qui pourroit estre par ce moyen à l'advenir de la commune & mutuelle conservation de vos subjectz avecques les siens; luy demandant d'avantaige si elle entendoit advenant qu'elle espousast le susdict prince d'Espagne, qu'il se prevallust & servist à l'encontre de vous, sire, de ses vaisseaulx, navires & aultres forces; & m'ayant

ladicte dame respondu que non , je luy dis s'il seroit pas bon d'en faire quelque nouveau traicté , & icelluy faire confirmer , promettre & sainctement jurer d'entretenir audict prince advant la celebration dudict mariaige , afin que tout moyen & occasion luy fust ostée de la pouvoir conduire , ny contraindre sesdicts subjectz à aulcune novalité , ny rupture de ceste tant bonne & parfaicte paix & amitié si utiles & necessaires à vos dicts royaumes ; laquelle elle me donnoit tant d'assurance de voulloir entretenir toute sa vie. A quoy elle me respondit qu'elle m'avoit desjà dict , aymer beaulcoup plus sa conscience & debvoir que son mary ; & que de la puissance que je disois qu'il pourroit avoir sur elle , je pourrois veoir que l'ayant espousée , elle ne seroit si grande que je la faisois. Au demourant, qu'elle ne vous pouvoit donner , sire , plus grande assurance de que sa parolle , & que d'en faire nouveau traicté , comme ilz estoient faicts par les feuz roys ses pere & frere , auxquelz elle ne voulloit adjouster ny diminuer , mais les entretenir ne plus ne moins qu'ilz sont accordez. Toutesfois que Mrs. de son conseil me respondroient sur cette particularité , avecques lesquels m'estant retiré apres avoir prins congié d'elle , je leur dis comme j'avois esté envoyé par deça ministre de paix , & que le plus grand honneur que j'esperois rapporter de ma charge , estoit de l'y conserver tant qu'il vous plairroit , sire , m'y faire demourer , & encores l'y perpetuer apres , s'il m'estoit possible , & que je les prioys de considerer quelz dommaiges &

ruynes apporte ordinairement la guerre, & au contraire quel prouffict & utilité vient de la paix, & d'autre cousté poiser quelle puissance pourra avoir ung prince estrangier sur eulx, apres qu'ils l'aurent couronné & faict leur seigneur, & comme il pourra user pour les faire accommoder à ses passions; me semblant qu'en cela le seul moyen estoit de le faire obliger avant que de recevoir l'auctorité de vivre avecques eulx, suivant ce qu'ilz ont accordé & promis à leurs voisins, & deliberent d'observer & entretenir, affin qu'apres telle promesse & obligation il n'eust moyen de les contraindre au contraire. Et s'estant retirez à part pour s'en resouldre, je congny, sire, que Paget seul contredisoit à l'opinion de plusieurs autres; & revenant à moy, le chancelier me rapporta la parole, disant que les traictez qui sont desjà faicts sont grands & amples, & que par ung nouveau on n'y sçauroit adjouster ne diminuer pour la conservation de la paix, ne me pouvant par icelluy donner plus grande assurance de l'entretenement de ceste amitié que la propre parole de leur royne. Je leur respondis qu'iceulx traictez estoient faicts par les feuz roys Henry & Edouard, lesquels estoient decedez, & que prenant eulx à ceste heure nouvelle alliance avecques ung prince vostre ennemy, il me sembloit qu'il seroit tres bon que par ung nouveau, ladicte dame les reconfirmast, & que s'il y avoit quelqu'un d'entre eulx qui eust affection particuliere & qui fust enveloppé dans les ailes de ceste grande aigle, que je luy prioys

la despolier & penser seulement au bien commun de leur royaume & republicque, & trouveroit que ce moyen n'estoit moins prouffitable pour eulx que pour les vostres. A quoy ledict Paget seul me respondiſt, comme par mocquerie, si je voudrois point des ostages pour telle assurance. Je luy dis que j'estimois plus la parolle de la royne sa maistresse, que je ne ferois tous les ostages qu'il me ſçauroit donner, & me baillast-il la moitié d'Angleterre, & que je n'avois pas ouvert ce chemin pour doubte que j'en eulle, mais afin que tel prince qui pourroit avoir puissance & sur elle & sur eulx, y fuſt auſſy ſemblablement obligé. Sur quoy il me repliqua ſoudain, qu'aux articles du mariaige d'entre ladicte dame & le ſuſdict prince d'Eſpaigne, il y en avoit ung expreſ pour la France, qui ſatisfaisoit à tout ce que je demandois. Je luy dis lors, que je le voudrois fort veoir; & il me diſt qu'auſſy le verrois-je & y ſerois appellé. Je ne ſçay s'ilz ont deliberé, avant la venue dudit prince, faire quelque publication deſdits articles, & s'ilz y voudront appeller leſdicts ambassadeurs. Je vous ſupplie tres humblement, ſire, me commander par la premiere deſpeſche, ſi telle choſe advenoit, & que je ſois ſommé d'y aſſiner & à toutes aultres aſſemblées qu'ilz feront pour ceſt eſſect, comme il vous plaira que j'en uſe, & ſi je m'y dois trouver ou non. Apres tout cela je leur redis encores pour l'adieu, que je ne prenois leur reſponce pour refus; & que tout ainſy que ſans charge de vous, ſire, je leur avois propoſé tel faiſt, qui me ſembloit tres utile

& prouffitable pour le commun bien de ces deux royaumes, ils y penseroient & poiseront l'importance de telle chose, pour s'en mieulx resouldre avecques plus meure deliberation. A quoy ledict Paget me respondiſt qu'il n'estoit ja besoing d'entrer en si grande jalousie; & que toutainſin que nous les avions faicts amys avecques les Escossoys, ce mariaige seroit ausſy cause que nous serions amys avecques l'empereur. Ce qu'il me dist de telle auldace, que je ne me peuz contenir de luy respondre que les vertus & bontés de sa maistresse, avecques l'affection que vous, sire, avez au repoz de toute la chrestienté, vous pourroit bien conduire à la paix, mais non pas eulx ni les forces dud. empereur vous y conduire. Je les eusse encores par quelques raisons persuadez à venir aud. traicté, mais il me semble que je leur faisois trop grand plaisir de les chastouiller de cest endroict; & qu'ilz pensoient possible par mes propoz que j'eusse trop de craincte qu'ilz se desclairassent à la guerre contre vous. Qui me fist retenir pour les laisser un peu plus à loisir considerer & poiser ce faict; voyant d'ailleurs que pour ceste heure là toutes leurs resolutions naissoient & sortoient de la seule oppinion dudict Paget, lequel je croys certainement negocier les affaires de l'empereur icy de ausſy grande affection que son propre ambassadeur, & que encores tous les seigneurs de ce conseil ne font rien que par l'advis & volunté dud. empereur. Vous asseurant, sire, que je pense celledite royne tant possedée de luy, que deormais vous n'en tirerez resolution que telle qu'elle sera

envoyée de Flandres. Estant d'autre cousté ladicte dame (depuis qu'elle a conçu une oppinion) si obstinée qu'il est impossible l'en divertir , comme elle a bien fait congnoistre en toutes ses actions depuis la mort de son feu pere. Si est ce que les susdicts seigneurs de sondict conseil me promirent & accorderent luy faire escrire à son ambassadeur qui reside pres de vous sur tous les mesmes propos qu'elle & culx m'ont tenus pour les reconfirmer de sa part à vostre majesté ; & les laissant , Paget me vint conduire avecques les plus honnestes propos qu'il m'est possible de ceste paix qu'ilz desirerent tant . & me dict qu'ayant eu, sa maistresse , responce de vostre majesté , que nous deulx chercherions tant d'autres moyens, qu'il y en auroit quelqu'un que vous , sire, trouveriez raisonnable.

On ne parle icy que de la venue du comte d'Aiguemont & autres seigneurs de Flandres, lesquels sont desjà deça la mer , & peulvent estre environ 250 chevaulx , ainsy qu'on dict. Cesteditte royne tient court pleine depuis ces festes de Noël , & cuyde que l'affaire dure longuement pour recepvoir ses Imperialx ausquelz elle s'appreste de faire aussy bonne chière que ses subjectz la luy feroient mauvaïse s'ils osoient l'entreprendre.

Fin du second Tome.



Cleaned & Oiled





